

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Francis Thompson
 Les négociations hollando-belges
 Du chant celtique et d'une messe celto-grégorienne
 Nouvelle discussion avec un catholique libéral
 Madame de La Vallière au Carmel
 Inquiétudes et diagnostics
 Les révolutionnaires irlandais
 Le véritable esprit chrétien en face du cinéma
 Roger Kervyn de Marcke ten Driessche
 Mon filleul découvre le monde préhistorique

Agnès de la GORCE
 Comte Louis de LICHTERVELDE
 Ernest CLOSSON
 Mgr Louis PICARD
 Antoine LESTRA
 Jean MAXENCE
 HIBERNUS
 Jean DENIS
 Henri COPPIETERS de GIBSON
 Alexandre MASSERON

La Semaine

M. Ludwig Bauer, l'écrivain autrichien auteur du maître livre: *La Guerre est pour demain* — livre interdit en Allemagne! — tire la *Morale de l'élection Hindenburg*, dans le dernier numéro de la *Revue des vivants*.

Aucun des candidats aux voix allemandes — écrit-il — n'a fait allusion à ce fait manifestement insignifiant et certainement douteux: l'existence d'une république allemande. Aucun n'a parlé de paix, ni de réconciliation des peuples. Cela lui aurait probablement fait perdre des voix.

Dans les commentaires des travaux de la Conférence du désarmement que M. Paul Struye publie régulièrement dans la *Libre Belgique*, il voudrait faire croire que l'obstacle à cette paix et à cette réconciliation des peuples est moins l'Allemagne prussifiée, qu'on ne sait trop quelle France militariste et impérialiste, une France qui a la hantise de sa sécurité que rien ne menace n'est-ce pas? alors que la pauvre Allemagne désarmée, à tout à craindre de voisins armés jusqu'aux dents...

M. Bauer — un «certain» M. Bauer — donne aux rêveurs en chambre et aux juristes de cabinet une leçon de réalisme politique qu'on ne lit pas sans plaisir.

A Genève, ni la France, ni la Pologne ne s'engageront à licencier leurs armées, ni à reconnaître à l'Allemagne l'égalité des armements. On interdira, il est vrai, la guerre chimique, on promulguera des résolutions embarrassées contre les armes offensives, mais Tardieu dira qu'avec des voisins tels que l'Allemagne et l'Italie, il est impossible de rester sans défense. Et si, aux élections prochaines, les radicaux ont l'avantage, ils diront la même chose, un peu plus poliment et un peu moins fermement. Et si Blum lui-même venait — il ne viendra pas —, une fois président du Conseil, il exigerait, lui aussi: «Donnez-nous des garanties, supprimez vos groupements armés, faites preuve de désarmement moral, puis nous verrons».

Mais aujourd'hui, nous voyons l'Allemagne s'abstenir à l'occasion d'une résolution qui vise au désarmement moral et d'un effort pour essayer de rendre plus difficile et de mettre au pilori l'excitation à la guerre. Quant au pacifiste Litwinow, il dit froidement que le désarmement matériel, une fois accompli, engendrera dans la suite tout naturellement le désarmement moral. Pourquoi donc? La cupidité du pauvre envieux s'apaise-t-elle du fait que le riche a jeté son revolver?

Le 13 mars 1932 ne signifie que ceci: Aujourd'hui, nous ne voulons pas encore d'Hitler! Il n'a pas dit non plus, c'est vrai, qu'Hitler régnera demain. Il se peut qu'en la crise décroissante, une partie de sa faction de violents se débände. Mais d'où prenez-vous la décroissance de la crise? Et de toutes manières, pouvez-vous espérer que ces millions de voix, ces candidats et leurs programmes, induisent les voisins à désarmer? à vous concéder ce que vous exigez? Mais quoi donc détermine vos exigences? Ce ne sont pas les traités, ni votre souci de la solidarité des nations! C'est Hitler qui les détermine et tous les partis allemands les ont reçues de ses mains. Vus du dehors, tous les partis allemands sont hitlériens. Vous dites: «Plus de réparations, donnez-nous l'égalité des armements et le champ libre en Europe centrale, nous refusons le désarmement moral, nous donnons la chasse à nos pacifistes; à nous le corridor, la Haute-

Silésie, les colonies et puis nous verrons ce qu'il y aura encore lieu d'exiger!»

Il est possible que l'Allemagne ait raison d'exiger tout cela, mais il est impossible que ceux-là soient d'accord à qui on le prendra. L'Allemagne peut obtenir si elle veut donner. Mais elle se refuse à donner. Non pas les milliards du plan Young qu'elle ne paiera naturellement jamais, mais les concessions de sécurité, de paix, de collaboration. Et même les promettrait-elle aujourd'hui, comment admettre que la France et la Pologne puissent la croire maintenant? Ou voyons-nous le puissant parti allemand, la classe dirigeante qui garantissent les promesses? Il y aurait peut-être quelques Allemands qui paraîtraient dignes de confiance, mais ils peuplent les prisons allemandes ou bien y disparaîtront demain.

Il n'y a rien à répondre à pareil bon sens qui heurte de front la thèse de M. Struye: c'est parce que la France refuse de désarmer que le mouvement hitlérien devient de plus en plus inquiétant.

Citons encore M. Bauer:

Incontestablement, j'ai l'impression d'une amélioration de la situation internationale des Allemands; on dirait que la France et ses satellites sont encerclés. La crise travaille pour l'Allemagne; l'humanité incline beaucoup à croire ce que l'Allemagne ne cesse de répéter, que la crise dépend uniquement du paiement des réparations et du mauvais traité de paix; elle s'enflamme aussi d'un beau zèle pour le désarmement des autres et surtout des plus forts. Je ne pense même pas à rechercher ici ce qui, dans la thèse allemande, peut être faux ou vrai, mais je crois qu'exactement comme pendant la guerre, l'Allemagne sursuète sans succès. Car la France et la Pologne ne s'accommoderont jamais du suicide manifeste que serait le désarmement sans sécurité, contrôle, ni garanties et les autres Etats n'aideraient pas l'Allemagne. Non, pas même l'Italie où le fascisme fait aujourd'hui risette à Hitler. Mussolini veut l'humiliation du socialisme et de la démocratie pour, ensuite, vendre Hitler à la France, au plus haut prix. Car, en France seulement, malgré la crise et la lutte des partis, persiste encore un reste d'ordre; là seulement se trouve encore, en fin de compte, une unité spirituelle sans fissure et l'irrésistible volonté de tenir à tout prix, car tout Français est convaincu de la nécessité de se défendre et sait fort bien qu'il ne peut en être autrement. Briand a voulu l'entente avec l'Allemagne; c'était garanti l'union de l'Europe et par elle la mise à la raison de l'Italie, l'organisation du bassin danubien et, grâce au retour de la confiance, l'atténuation de la crise. Mais Briand fut poignardé dans le dos par l'Allemagne, par les élections, par les parades des casques d'acier, par l'Anschluss, par la terreur instituée contre les pacifistes. Maintenant la France va se voir obligée de verser un prix plus élevé à l'Italie et cette entente contre la paix et contre l'Allemagne ne sera que la conséquence du refus allemand.

La coalition nationaliste allemande obtiendra peut-être quelque chose... pour l'Italie, sur les frontières de Lybie, en Tunisie ou au Cameroun; elle étendra la dernière leur de confiance dans le monde et, ce faisant, en attribuera inlassablement à d'autres la responsabilité.

La voie du salut et de la paix ne passe que par Berlin et Paris. L'Allemagne est convaincue qu'il n'y a rien à faire aujourd'hui avec les Français. C'est faux, mais il est beaucoup plus difficile de faire une tentative aujourd'hui, parce que les Français ont constaté

que leurs avances n'avaient pas été comprises, que les accords ne sont pas respectés et que l'Allemagne s'oppose à eux dans tous les domaines. Mais que la chose soit facile ou non, il faudra bien s'y décider.

Et n'est-il pas frappant ce tableau des deux Allemagnes ?

Pour l'observateur du dehors il existe deux Allemagnes qui toutes deux veulent la même chose : l'accomplissement de leur programme national sans aucun égard pour la réalité européenne. La différence entre ces deux Allemagnes ne consiste qu'en ceci : l'une dit ouvertement : « Vous voulons prendre ce que nous exigeons et ce ne sera possible que par une guerre. En vue de cette guerre, il nous faut convertir tout le pays en une armée d'énergumènes et gagner à l'étranger des alliés qui sont déjà prêts partout : ils n'attendent que nous ».

L'autre Allemagne dit : « Nous voulons une situation qui, par l'abolition des dettes, fonde notre supériorité économique et, par le désarmement des voisins, notre supériorité politique réclamée par notre organisation, par le chiffre de notre population et par notre préparation à la guerre; mais nous exigeons tout cela comme un droit découlant pour nous d'un traité que nous considérons nous-mêmes comme immoral et impossible et que nous n'observons pas. Ce qui ne veut pas dire que nous ferons la guerre; nous nous contenterons seulement de troubler l'atmosphère et de faire de l'opposition partout où nous pourrions jusqu'à ce que nous ayons gain de cause ».

Cette seconde Allemagne se croit aujourd'hui victorieuse; elle a pu, à l'intérieur, se défendre encore, de justesse, contre l'autre Allemagne; elle trouve, à l'étranger, de bonnes paroles; tous les hommes à courte vue qui font profession d'exciter les peuples se déclarent ses amis, et, avec eux, beaucoup d'autres qui ont soif de paix et de tranquillité et croient à tort que cette tranquillité peut s'obtenir en réalisant les désirs d'un parti, en s'écartant des traités, en modifiant les cartes géographiques et en reculant devant les menaces. Mais, en réalité, cette Allemagne ne fait que renforcer les soupçons de ceux à qui elle se propose d'enlever quelque bien et, de toute évidence, ces fins ne sont réalisables que par une guerre — qu'on choisisse la première ou la deuxième méthode — et rien ne resterait plus debout sur un champ de ruines où seuls triompheraient alors le désespoir et la bestialité.

M. Bauer conclut :

Mais il est une chose qu'on ne voit pas, une chose qui pourrait dissiper ces images d'un indésirable avenir. Quoi donc? La troisième Allemagne qu'il ne faudrait pas confondre avec le troisième Reich. Une Allemagne qui comprendrait qu'il s'agit de sauver l'humanité, ce qui est la méthode la plus sûre — et d'ailleurs la seule — de sauver également l'Allemagne. Une Allemagne qui, surenchérissant sur Tardieu, donnerait à une véritable Société des Nations des armes contre tout perturbateur, une Allemagne qui offrirait toute sécurité et demanderait un droit de révision, une révision générale et non pas limitée à elle-même, qui introduirait chez elle le désarmement moral et qui infligerait à tous les excitateurs de la presse et de la chaire, de la caserne et de l'université, du film et de la réunion publique, non pas les mêmes, mais soyons modestes, la moitié des peines qui frappent aujourd'hui, sur son sol, tous ceux qui luttent pour la paix.

Où est cette Allemagne? Qui était son candidat? Où parle-t-elle à Genève? Au Parlement? Dans ses journaux? Peut-être existe-t-elle quelque part, sous terre? Mais seules les deux autres Allemagnes sont visibles, et toutes deux triomphent : Hitler triomphe, Hindenburg triomphe; l'Allemagne triomphe dans sa propagande contre les traités et les réparations, dans sa campagne révisionniste, par l'encercllement de la France et de la Pologne; elle va de victoire en victoire... comme de 1914 à 1918...

Décidément ce « certain » M. Bauer porte de rudes coups aux illuminés du pacifisme et aux prophètes de la paix et de la sécurité par le désarmement. Il faut répéter, sans se lasser, que la paix européenne dépend, en 1932, avant tout du Reich prussifié. Qu'il accepte sa défaite — qui n'est que la juste sanction du crime —; qu'il renonce à menacer la sécurité de ses voisins; qu'il collabore loyalement à donner à la S. D. N. les moyens d'empêcher toute agression, et... le reste lui sera donné par surcroît! Rien ni personne ne menacent la sécurité allemande; que l'Allemagne fasse donc la preuve de sa volonté pacifique...

Il mérite la Croix *Pro Ecclesiâ et Pontifice*, le Comité de l'A. G. (l'Association générale des étudiants de l'Université libre de Bruxelles) pour l'aide efficace qu'il apporte à ceux qui ne cessent de mettre les catholiques en garde contre la fréquentation de l'Université maçonnique. L'A. G. demande donc que l'Université refuse d'admettre les anciens élèves des facultés de philosophie et de sciences de Saint-Louis à Bruxelles et de Notre-Dame de la Paix à Namur, et qu'elle contingente, d'autre part, le nombre des étudiants catholiques dans chaque faculté. Bravo, bravissimo!... Voilà, pour une fois, des anticléricals bon teint tout à fait d'accord avec le Pape! Dans son article 1374, le Code de Droit canon défend, en effet, aux catholiques, la fréquentation d'écoles acatholiques, neutres ou mixtes (c'est-à-dire fréquentées également par des non catholiques). Seuls, les Evêques sont juges des conditions spéciales dans lesquelles il est toléré — moyennant des précautions à stipuler par eux — aux catholiques de se faire dispenser de cette défense.

Il est malheureusement notoire que trop de parents catholiques, à Bruxelles surtout, minimisent le danger, passent outre aux sages prescriptions de l'Eglise, et ne craignent pas d'exposer leurs enfants à la « perversion » intellectuelle et morale, pour employer le mot du Droit canon. Ils oublient que l'Université libre de Bruxelles, pour nous en tenir à celle-là, loin d'être une université neutre, a été fondée AVANT TOUT pour combattre l'idée chrétienne. C'est une machine de guerre anti-catholique. Les précautions les plus rigoureuses sont prises pour que le corps professoral soit anti-catholique homogène et toutes les influences dont disposent les Loges sont mises en œuvre pour favoriser, de toute manière, les anciens élèves de l'U. L. B. qui acceptent de donner de solides garanties d'anticatholicisme agressif.

* * *

Jusqu'où peut aller l'aveuglement, et même l'aberration de certains parents catholiques fut démontré, l'autre soir encore, lors d'un débat contradictoire devant cent à cent cinquante universitaires et futurs universitaires catholiques. Un avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, homme d'âge et d'expérience, catholique, ancien élève de Saint-Louis et de l'U. L. B., dont le fils, également ancien de Saint-Louis, termine son droit à Bruxelles, n'a pas craint d'y soutenir la thèse que les parents catholiques, non seulement peuvent parfois envoyer leurs fils à Bruxelles, mais qu'il n'y a que des avantages à les y envoyer! Il a bien voulu faire une exception pour la philosophie que, tout de même, des jeunes gens catholiques ne peuvent aller apprendre sur les bancs de l'U. L. B., mais pour le droit, mais pour la médecine, il vaut mieux aller à Bruxelles qu'à Louvain! Donc, à l'en croire, il ne s'agit pas de plaider les circonstances atténuantes pour les étudiants catholiques qui fréquentent Bruxelles, mais il faut les féliciter...

Et cet invraisemblable plaidoyer déroula les raisons les plus inattendues. Il est vrai que toutes les causes se plaignent. Nous reprendrons bientôt les pseudo arguments que nous entendimes énoncer ce soir-là et dont pas un, mais pas un seul, ne résiste à l'examen. Bornons-nous à souligner, aujourd'hui, le grand service que rendent à la cause catholique les chers garçons de l'A. G. Puisent-ils — en bons enfants terribles — persévérer dans leur « tolérance » et dans leur « libre-examinisme ». Ils « imposeraient » l'obligation pour tout étudiant, d'une profession préalable de libre-examen, et donc d'anticatholicisme déclaré, (ce qui est exigé déjà de tout étudiant voulant faire partie d'un quelconque groupement estudiantin) que nous applaudirions des deux mains!

* * *

Donc, pour que nul désormais n'en ignore, le Comité de l'A. G. proclame *urbi et orbi* que certains cours ont particulièrement pour but d'éclairer (le charmant euphémisme!) les pauvres cervelles

égarées dans les ténèbres d'un obscurantisme hideux. Certes, tout l'enseignement de l'U. L. B. tend à obtenir cet « éclairage », mais l'action de ces cours est plus directe et plus pertinente. Or, voilà que les cléricaux s'obstinent à esquiver cette action libératrice. Non seulement l'œuvre de salut intellectuel poursuivie par Bruxelles en est retardée, mais elle s'en trouve compromise. Ce que les jeunes catholiques ont appris à Saint-Louis ou à Namur suffit, parfois, pour résister à l'emprise du complément de formation universitaire qu'ils viennent chercher à Bruxelles. Ce n'est pas de jeu, voyons!

L'A. G. trouve que pareille exploitation, — car c'en est une de profiter de l'U. L. B. sans lui permettre de réaliser à coup sûr son but : déchristianiser les intelligences qu'elle « forme » — a assez duré.

Considérant — a-t-elle décréété — que l'habitude a été contractée par bon nombre d'étudiants catholiques d'aller subir à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles, ou au Collège Notre-Dame de la Paix, à Namur, les épreuves de Candidature en Philosophie et Lettres préparatoire au Droit, de Candidature en Sciences préparatoire à la Médecine ou à la Pharmacie, pour venir achever ensuite leurs études à l'Université libre-exaministe;

Considérant que pareille situation présente pour première anomalie d'enlever à l'Université de Bruxelles l'espoir d'éclairer jamais l'un ou l'autre de ces étudiants puisqu'ils ont esquivé les cours de Zoologie, d'Histoire de la Philosophie morale, de Psychologie et d'Histoire qui conviennent particulièrement à cette action;...

Parents chrétiens, ces « considérants » vous sont dédiés... Certes, l'U. L. B. n'a pas fait perdre la foi à tous les étudiants catholiques qui sont allés s'asseoir au pied de ses chaires et travailler dans ses laboratoires, mais c'est bien malgré elle, ne l'oubliez pas. Toutefois, pour un esprit qui a résisté et qui, même, s'est raffermi au contact de l'erreur et du sectarisme, que de lamentables naufrages!... Or, aucun père, aucune mère ne peuvent dire à l'avance que leur enfant est de taille à résister à l'emprise et triomphera des tentations intellectuelles et morales auxquelles on l'expose. Fréquenter Bruxelles, c'est se mettre volontairement dans l'occasion prochaine de pécher. Il faut pour s'y résoudre des raisons très graves...

Notre collaborateur, le comte Louis de Lichtervelde, vient de terminer dans la *Revue générale* un essai bien intéressant qu'il intitule *Généralisations* et qui paraîtra bientôt en librairie. Sous les dehors d'une fiction, il a esquissé certains aspects de l'évolution des idées politiques depuis cent cinquante ans.

La famille imaginaire — écrivait-il dans une *Introduction* — dont nous suivrons l'évolution intellectuelle depuis la Révolution brabançonne jusqu'au Centenaire est à certains égards apparentée avec chacune des nôtres. Pour le patriotisme et l'honnêteté elle ne le cède à aucune; mais faut-il répéter qu'en politique les bonnes intentions ne suffisent pas? Nous voudrions rendre sensible la répercussion qu'ont eue, dans les faits, les erreurs de l'esprit qui ont le plus sévi parmi nous, afin d'augmenter, si possible, chez ceux qui pensent le sens de leurs responsabilités.

Des dernières pages de ces méditations politiques romancées, si on peut dire, nous détachons deux passages :

Léon de Beugnet a beaucoup contribué à me faire comprendre le mouvement flamand et à me le faire juger sur d'autres éléments que ses manifestations tapageuses dans la rue et au parlement. Grâce à lui j'ai connu l'activité des vrais étudiants dans les universités et dans les cercles d'études; j'ai suivi les revues flamandes dont le tirage dépasse celui de toutes les revues belges d'expression française; j'ai pris contact avec des littérateurs et avec des artistes. Plus je fréquentais ces intellectuels dont plusieurs jouissent en Hollande d'une grande notoriété, plus je me rendais compte de l'erreur de ceux qui confondent encore les flamingants avec les « stokslogers » qui sont malheureusement leurs héritiers les plus connus. On ne s'est pas assez rendu compte à Bruxelles de la valeur intellectuelle et morale de l'élite flamande qui est en train de se constituer; on ne l'a pas entourée de l'atmosphère de sympathie et de bienveillance qui eût facilité son ascension et adouci ses premiers pas. Certes, les Flamands feraient bien de s'en prendre à eux-mêmes d'abord, à leur manque d'entregent et de bonne grâce, mais je dois reconnaître que j'ai eu

le plaisir de rencontrer à Eldermolen des hommes, manquant peut-être d'élégance vestimentaire, mais qui sont incontestablement, à titres divers, l'honneur du pays. Or, la capitale ignore pour ainsi dire leurs noms.

Ah! si tous les Bruxellois pensaient de la sorte et renonçaient une bonne fois à ce mépris de tout ce qui est flamand qui est bien la toile de fond de leurs opinions linguistiques!

Au fond — écrit encore le comte de Lichtervelde — je me rends compte que Léon de Beugnet croit beaucoup moins que moi au succès du mouvement flamand. Il compte pour rien le terrain gagné, le prestige accru, les suspensions dissipées; il ne mesure pas la transformation qu'opérera à bref délai dans la vie nationale l'apparition d'une génération qui aura reçu en flamand une instruction et une éducation complètes. Il attend encore uniquement de la loi des résultats tangibles que le temps lui donnera, mais que le temps seul peut lui donner sûrement. Parmi les militants qu'il fréquente, il y a encore trop d'hommes qui portent en eux des rancunes qui n'ont plus de raison d'être; le romantisme qui a dominé la littérature domine maintenant la politique. Cela passera.

Trop vrai... La renaissance flamande est irrésistible, mais il lui faut le temps. Le romantisme racique et culturel, qui a rendu d'incontestables services, fait perdre, en ce moment, bien des forces dont on a grand besoin. Il nuit, aussi, à l'action du temps car il détourne de la réalité belge trop de jeunes intellectuels qui s'usent dans une agitation stérile. D'autre part, il cache aux adversaires la vérité flamande pour ne montrer qu'un épouvantail, effrayant mais inoffensif au fond.

Dans le dernier roman de M. André Maurois, *Le Cercle de famille*, dont nous avons cité un passage la semaine dernière, l'auteur fait dire, à un moment donné, par un abbé, fort quelconque d'ailleurs :

— Je ne comprends guère comment Gæthe qui aimait à observer les astres n'y avait pas appris le goût de l'infini. Il n'avait ni la crainte de la mort, ni le sens du péché... C'est curieux.

— Pourquoi, Monsieur l'Abbé? Je vous avoue que je pense comme lui. Comment craindre ce que je ne comprends pas? Dès qu'il s'agit de métaphysique, affirmer et nier me paraissent également impossibles.

— L'Eglise préfère l'agnostique à l'athée, dit l'abbé, et même à l'hérétique... L'agnostique est respectueux, mais il lui manque le sens de l'infini... Vous n'avez pas le sens de l'infini, M. Schmitt. En cela, vous êtes comme les femmes qui ne l'ont guère...

... C'est une vie ratée... Presque toutes les vies sont ratées, M. Schmitt, et c'est pourquoi, vous autres écrivains, vous formez des destins imaginaires. Vous avez raison...

... Tout est raté en ce bas monde, M. Schmitt, tout est raté...

« Presque toutes les vies sont ratées »... Et un professeur de philosophie à Bruxelles, abbé lui aussi, en rendant compte de ce livre dans la *Cité chrétienne* — avec beaucoup d'indulgence, nous semble-t-il — de remarquer : « Nous pensons que cet abbé a raison. Il faut posséder le courage de le constater ». Alors, presque toutes les âmes seront privées du Paradis? Car il n'y a, en fin de compte, qu'une seule façon de rater sa vie : être damné... Que tout soit marqué ici-bas de la faiblesse humaine, c'est entendu. Que par la faute originelle, une universelle déficience soit entrée dans le monde et qu'elle n'ait cessé de s'y développer, soit encore. Que dans la masse des actions humaines, les mauvaises l'emportent en quantité, et de beaucoup, sur les bonnes, admettons-le. Mais de là à conclure que toutes les vies sont ratées et que tout est raté en ce bas monde : non, ce n'est pas vrai. A moins de ne vouloir dire que cette chose évidente et banale : tout homme eût pu mieux faire dans sa vie qu'il n'a fait... Bien sûr, même les plus grands

saints, et il ne faut aucun courage pour le constater. Quant au nombre de vies vraiment ratées, nous verrons ça au jour du Jugement, chers confrères!...

« Cet homme de génie et qui voyait tout en grand et en rose, se déroba au tragique destin de se voir détrôner en fuyant dans la mort », écrivait un journal au lendemain du suicide de Kreuger. Non, il ne s'agit nullement de génie en l'espèce, ou les mots n'ont plus de sens. Dans une période très troublée, au milieu de conditions économiques anormales, un aventurier de haut vol essaya de devenir maître de la terre par le moyen d'abus financiers possibles dans un régime de capitalisme outrancier édifié sur les ruines de la cité chrétienne. Le développement monstrueux du crédit sous toutes ses formes permit à Kreuger d'acquiescer une puissance inouïe. Il prêtait aux Etats et les épargnants des deux hémisphères lui portaient leur or pour le faire fructifier. Par la simple allumette, ce ploutocrate régna sur la terre entière. Il tomba victime de ce dont il avait abusé : le crédit. L'édifice qu'il éleva était factice. Il comportait du réel, certes, mais noyé dans le papier et dans les chiffres, des chiffres astronomiques d'ailleurs. Une pyramide en équilibre instable sur sa pointe. Se croyant invulnérable dans sa toute-puissance, et il l'était de la part des hommes en ces temps de primat du financier et de démission du politique, Kreuger fut une victime de la revanche du réel sur l'illusion, des lois naturelles contre une situation morbide. Acculé, l'homme le plus riche du siècle se résolut au pire et devint voleur. Quand il se suicida, il était le plus grand faussaire de l'histoire...

* * *

Ainsi donc, — écrit M. Julia dans le *Temps* — le dispensateur du jeu aux plus humbles chaumières, le maître ingénieur qui avait monopolisé le machinisme de l'allumette universelle, le fondateur de vingt sociétés qui accumulaient les millions et les milliards en dollars, livres, francs, couronnes, marks et pesetas, l'animateur des marchés du monde où ses titres circulaient comme une monnaie internationale, l'impérial distributeur de crédit qui venait au secours des plus puissants Etats et, d'un trait de plume, prêta à la France 75 millions de dollars, le banquier auquel les nations victorieuses, assemblées à Berlin, demandèrent humblement d'associer leurs intérêts aux siens, le spéculateur qui d'un coup d'œil embrassait sa position sur tous les champs de bataille boursiers, le familier des chefs de gouvernements et de plus hautes autorités bancaires à New-York, à Londres, à Paris, à Berlin, à Amsterdam, à Stockholm, le bourgeois austère, discret et réservé, circonspect et prudent, à la vie simple et au cœur droit qui inspirait une respectueuse confiance à ses employés comme à ses collaborateurs, à ses associés comme à ses concurrents, le timide qui ne parlait que pour donner des raisons péremptoires, aussitôt acceptées pour leur évidence et leur clarté, le mentor auquel ses confrères auraient donné leur portefeuille sans confession, le génie dont les ordres et les conseils étaient des oracles, le travailleur absorbé par son œuvre colossale, l'ingénu indifférent aux jouissances de la richesse, cet honnête homme enfin était un faussaire! Autant avouer qu'on vient de découvrir le diable en personne sous l'habit d'un saint canonisé! Cette incraisemblance frappe de stupeur le monde entier. Est-elle explicable?

Du faite des grandeurs, Kreuger se situait au-dessus des lois humaines, comme les dictateurs qui se croient marqués du sceau divin. Libéré du jugement du commun lui qui avait fait accepter sa signature pour de l'or par des millions d'hommes, il se sentait maintenant chargé d'âmes. Il se devait de protéger ces innocents contre sa propre défaillance. Ne lui suffirait-il pas de pouvoir « tenir » pour franchir le cap difficile au-delà duquel, après l'orage, il trouverait l'embellie? Les rois n'ont-ils pas fait, à la rigueur, de la fausse monnaie? N'était-il pas un chef d'Etat parmi les chefs d'Etat? Son salut et celui de ses affaires, n'était-ce pas la loi suprême qui primait toute considération morale? Plusieurs fois déjà n'avait-il pas réussi des coups de dés heureux? Quand le franc succombait, n'avait-il pas, en s'attachant à ses risques, réalisé des milliards

de profit? Qu'était-ce que trois milliards de bons du Trésor italiens qui ne sortiraient jamais de son coffre, que personne ne verrait, qui feraient momentanément figure d'actif réel, et qu'il rachèterait demain? Mais le sablier s'écoule, laissant le vide. Au total, cet escamoteur succombe comme le pauvre comptable qui croit rembourser, après avoir gagné aux courses, le prélèvement opéré sur sa caisse.

Le crédit est, certes, devenu essentiel à la production et à la circulation des richesses. L'abus du crédit, quand la Finance est maîtresse absolue et que les Bourses dominent les gouvernements, amène, tôt ou tard, la catastrophe.

Notre collaborateur et ami Henri Massis a envoyé, d'Allemagne, à *Figaro*, deux articles d'observations d'un intérêt captivant :

La lutte, dit-on ici, — écrit-il — est désormais entre Weimar qui incarne la constitution républicaine, et Potsdam où l'on symbolise l'esprit hitlérien, dans la mesure où les monarchistes soutiennent et subventionnent les nazis. Mais je ne crois pas à un antagonisme si net : je ne dirais pas « Potsdam ou Weimar », mais « Weimar et Potsdam », car, quoi qu'il en soit de la violence des luttes partisans qui travaillent actuellement ce pays, il y a plus de contact profond entre ces éléments opposés qu'il ne semble au premier regard ; il s'agit plutôt d'une opposition de générations, de méthodes et de personnels politiques, de milieux sociaux qui luttent pour leur existence, selon qu'ils s'attachent à conserver ce qu'ils ont ou à espérer d'un problème à venir ce qu'ils n'ont plus ou ce qu'ils n'ont pas encore. Mais si l'Allemagne est extérieurement divisée, — ses gestes le traduisent, — elle est unie dans le subconscient, dans les profondeurs de son instinct vital : la guerre, le sentiment d'avoir fait face sur les deux fronts de l'Est et de l'Ouest, au monde coalisé contre elle, les souffrances, les humiliations, la misère endurées en commun, toutes ces épreuves ont réalisé cette unité intérieure dont Bismarck n'avait forgé que le cadre politique. Tous les partis, quels qu'ils soient, poursuivent le même but : le leader communiste Thaelmann se fait applaudir par des milliers de prolétaires quand il parle de la *Liberation nationale* et dénonce la politique sociale démocrate favorable à l'application des traités ; les conservateurs catholiques ne cachent pas qu'il n'y a eu dans le mouvement d'Hitler des éléments sains. Le président Hindenburg se flatte de pouvoir les ressaisir et M. Brüning lui-même ne désespère pas de les mettre au service de l'ordre ; il ne s'agit que de les assagir. En vérité, les programmes ne diffèrent que par le ton et par le tempérament des hommes. Leur devise commune est *Deutschland über alles*. La complexité même de la politique allemande lui assure une souplesse pratique sans limites et qui, après cette période de paroxysme, pourrait bien réserver des surprises. Qu'on n'oublie pas que la nature allemande est en état de perpétuel devenir, mais qu'elle a les réflexes vivants les plus étonnamment disciplinés. D'où le calme extraordinaire qu'elle manifeste en des conjonctures aussi graves. Et c'est peut-être là ce qui est le plus troublant. En dépit de tant de prédictions catastrophiques, rien de ce que j'ai vu, entendu depuis une semaine passée en divers pays d'Allemagne, ne me permet de penser qu'elle soit à la veille d'une révolution, ou de graves déchirements intérieurs.

Si Massis a raison, si l'après-guerre a renforcé l'unité intérieure allemande ou, pour parler plus exactement, l'hégémonie prussienne sur les Allemagnes, comment éviter la guerre de revanche? Ah! le péché, le terrible péché contre l'Europe de ceux qui, à Versailles d'abord, lors de l'occupation de la Ruhr ensuite, eurent l'occasion de libérer les Allemagnes!...

* * *

L'Allemand d'après guerre — écrit encore Massis — de vitalité exigeante, se plaint d'être un peuple sans espace (*Volk ohne Raum*), le mot a fait fortune ; mais il ne souffre pas moins d'être « un peuple sans image ». La Prusse lui avait jadis donné une image de soi, *ein Gesicht* — cette image d'un pays qui s'interpose entre ses habitants et lui et qui prend figure de mythe. Ce mythe, c'était le Preussentum. Depuis la guerre, l'Allemagne a perdu son image ; si elle ne cesse de maudire la paix, c'est pour l'en avoir dépossédée. La cause du succès d'Adolf Hitler et de son parti ne vient-il pas surtout de ce qu'il veut recréer cette image, la substituer au vide qui s'est creusé dans les âmes allemandes et qu'il n'ignore pas de quels éléments il doit la modeler?

Cette image, je l'ai vue soudain surgir devant les yeux de ces vingt mille Allemands (à une réunion de Nazis tenue après la victoire morale du 10 avril, mais aussi après le licenciement de leurs troupes) quand l'état-major hitlérien, encadré par ses sections d'assaut, a lentement défilé dans la salle. C'est elle qui a fait se dresser ces milliers d'êtres d'un seul clan, et les voilà, hommes et femmes debout, immobiles, les bras haut tendus, qui chantent d'une même voix leur fidélité au *wohrer*, au Chef où s'incarne la libération du pays... C'est à cette image que les discours du « camarade » Walter Buchum, et de l'« intellectuel » Goebbels, vont tour à tour donner sa forme. Ce qu'il faut avant tout, répéter-ils, c'est que la Prusse redevenue prussienne... Une exaltation sans cesse grandissante de prussianisme, voilà désormais l'idée-force, l'idée-force d'Adolf Hitler et des siens qui se posent comme les seuls héritiers de l'esprit prussien authentique, les seuls qui combattent pour lui. On me le disait, l'autre jour, à Cologne : La marche de Hitler de Munich vers l'est de l'Empire symbolise l'évolution du parti vers le ralliement à l'idéal prussien. Quel est-il? Le massif et rude Buchum le définira, ce soir, en l'opposant à tout ce qui n'est pas lui, et d'abord à la Social-

Démocratie qui incarne l'abdication du 9 novembre 1918, qui a signé la paix honteuse où la Prusse fait figure de criminelle... Non, s'écrie-t-il, l'esprit prussien, ce n'est pas celui des Braun et des Severing, c'est celui du baron de Stein, de Gneisenau, de Scharnhorst : il s'appelle honneur, courage, fidélité aux traditions de la race... Et toute l'immense foule unanime frémit en applaudissements interminables au rappel de ce glorieux passé où l'avenir se préfigure. Le docteur Goebbels ne suscitera pas moins d'enthousiasme quand, redressant sa petite taille, la main appuyée à la hanche, le visage émacié et pâle, il exaltera à son tour le militarisme prussien, le passé prussien, la grande prussienne et qu'il évoquera la Prusse-Allemagne qui, comme Atlas, a porté le monde sur ses épaules. Voilà l'image toujours présente qui brille au fond de ces milliers de yeux tendus vers lui... C'est celle que représente le lourd géant de bronze que je voyais hier encore, au pied de la statue de Bismarck, devant le palais du Reichstag. Une chose me semble désormais trop certaine : on peut dissoudre les sections de combat des racistes. Hitler lui-même peut disparaître, mais à la grande illusion hitlérienne succédera, d'une manière ou d'une autre, la grande réalité du prussianisme renaissant. Hitler en est l'animateur : et son rôle n'est pas encore fini...

Que France et Pologne ne se laissent donc pas empêtrer et noyer dans le maquis genevois ! Limitation et réduction des armements, oui, mais avec les garanties *les plus certaines* quant à l'impossibilité pratique d'une agression nouvelle. Il se joue, à Genève, une comédie dont il ne faut pas être dupe. Derrière les belles formules de suppression « d'armes spécialement agressives » — il paraît que les dreadnoughts ne sont pas agressifs ! — se cache un jeu politique bien plus compliqué que la simple préoccupation de diminuer les dangers et les horreurs d'une guerre éventuelle. Désarmer... l'autre ; amadouer l'Allemagne, et renforcer sa puissance, en pronant des formules de désarmement qui visent avant tout la France, alors que les armements français sont, très certainement, les moins « offensifs » à l'heure actuelle!...

Un contrôle international efficace, voilà la pierre de touche d'une volonté sincère de paix. Et l'expérience de la Commission de contrôle interalliée qui a fonctionné en Allemagne ne pousse pas à l'optimisme...

Espérons, quand même, mais ne nous querellons pas trop entre Belges sur ce que devrait faire la France ! Elle se passera de nos avis, n'en doutez pas, et ces querelles ne font que nuire à notre volonté de défendre une Belgique qui reste le pays le plus exposé de l'Europe.

Peu de nos lecteurs ont sans doute lu le premier volume des *Papiers de Stresemann*, que celui-ci avait intitulé *Mon Testament*. Ce que Henri Massis note, en ce moment, au sujet d'une recrudescence de prussianisme donne plus de relief encore aux aveux de Stresemann quant au danger de dislocation couru par le Reich prussifié, lors de l'affaire de la Ruhr. Citons à ce propos ces extraits d'une belle étude de MM. Sanvoisin et Lemblé dans la *Revue universelle* :

La résistance passive venait d'être brisée. Le gouvernement Cuno était aux abois. Au Reichstag, tout marquant la confusion et le désarroi. On ne voyait plus d'issue. De tous côtés, l'impasse. L'industrie lourde en particulier avait sa défaite, elle qui, jusque-là, avait déterminé les destinées du Reich. Un vent de panique soufflait, au point que Hugo Stinnes, le magnat redouté, commençait à trembler, en proie au plus noir pessimisme. En Bavière, le mouvement particulariste, encouragé par l'échec de toutes les tentatives de Berlin, prenait des proportions alarmantes. C'était l'époque où des hommes comme le maire de Cologne, M. Adenauer, aujourd'hui farouche nationaliste, et M. Kaass, dont on sait ce qu'il est devenu, jugèrent la situation du Reich si compromise qu'ils vinrent discrètement offrir à la France leurs services pour détacher la Rhénanie de l'Allemagne. La Schwerindustrie et la haute finance allemande se sentaient à notre merci. Le spectre de la banqueroute rôdait autour des usines et des banques.

C'est alors que surgit l'homme providentiel : Gustave Stresemann, qui allait sauver l'Allemagne du chaos.

Ce sont ces vicissitudes que retracent les *Mémoires* de Stresemann. La conclusion qui s'en dégage est, on va le voir, d'une importance cardinale. En effet, à cette époque l'Allemagne était mûre, et bien mûre, pour être amenée à résipiscence. C'était, depuis l'armistice, la plus belle chance qui s'offrait à la France pour une véritable entente. Une occasion plus favorable peut-être à nos intérêts que ne l'avait été l'armistice, puisque, cette fois, ayant fait cavalier seul, la France se trouvait en tête à tête avec l'Allemagne, sans avoir à subir la tutelle hostile et onéreuse des intermédiaires américains et anglais. Mais il eût fallu pour cela de l'imagination créatrice, de la hardiesse, une conception nouvelle et réaliste du problème européen, un plan de grand style. On resta dans les chemins battus. On picéna sur place. Et, depuis...

Plus on avance dans la lecture des *Mémoires* de Stresemann, plus on se rend compte de la détresse profonde où se trouvait le Reich en 1923. Détresse financière, économique, politique. Politique surtout. A travers les faits cités, les témoignages invoqués, les documents apportés à l'appui, et plus encore à travers les simples allusions et les vérités qu'on nous permet seulement d'entrevoir, on aperçoit cette détresse politique dans une clarté lumineuse. Occasion unique et manquée pour la France.

Le vent de panique qui soufflait pendant l'occupation de la Ruhr avait donné le signal d'un sauve-qui-peut général. Divers Etats ne dissimulaient plus leur hostilité à l'égard du Reich et surtout à l'égard de la Prusse. Quant à la Bavière, elle était furieusement tentée de faire acte de révolte. Les fédéralistes relèvent la tête. Le moment leur paraît propice. Ils sentent qu'ils peuvent, en Allemagne du Sud, s'appuyer sur le sentiment inconscient, mais réel, des masses dont la foi en la commune destinée avec le Reich, si elle ne chancelle pas encore, est passablement ébranlée. Il faut lire, pour s'en convaincre, les perplexités, les angoisses patriotiques de Stresemann à la vue de cette débandade. La Ruhr, la Rhénanie, le Palatinat, la Bavière, quel surcroît de soucis pour l'homme qui vient de prendre le pouvoir et qui voit le chaos s'ouvrir devant ses pas!

Ainsi, l'Allemagne est à bout de souffle, elle n'est plus à même de prolonger la résistance passive, à l'intérieur, le Reich est travaillé par une anarchie croissante, la plupart des pays manifestent des tendances à l'autonomie, la Saxe est en révolte, la Bavière est tout près du séparatisme.

Et cependant Stresemann nous dicte des conditions. Et le Gouvernement français n'a qu'un souci, celui de savoir si le Gouvernement du Reich, viendra à bout des scissions intérieures. L'occasion qui s'offrait, la plus belle depuis la guerre, la plus favorable à nos intérêts était perdue.

L'Allemagne, soutenue par Londres et par Washington, « eut » la France de Poincaré. Sans doute, les prochains volumes des *Papiers de Stresemann* (Locarno et Genève; Thoiry) nous apprendront-ils comment l'Allemagne « eut » également la France de Briand...

L'unité allemande sous l'hégémonie prussienne, ce faux-dogme contemporain, est le péché de l'Europe, péché plus grave encore que celui qui laissa vivre et se développer le bolchévisme — car la Russie c'est l'Asie plus que l'Europe, tandis que de l'Allemagne prussifiée dépend le sort de notre vieux monde. Mais les préjugés anticatholiques et la fabuleuse ignorance de ceux qui traitèrent au nom des nations qui avaient fait triompher le Droit sur la Force, la Démocratie sur la Réaction (!), s'employèrent à sauver une unité allemande factice et branlante.

Ne laissons pas passer, sans la relever, une insinuation que ne cesse de répéter M. Paul Struye.

Si — écrit-il dans la *Libre Belgique* — par principe l'on peut — ou l'on doit — repousser tout projet tendant à diminuer quelque peu les armements de la France, autant dire que la Conférence du Désarmement est vouée à l'échec, ou même qu'elle n'aurait jamais dû être convoquée...

On ne peut, en effet, raisonnablement imaginer un plan de réduction d'armements qui s'appliquerait à tous les pays, sauf la France.

Où bien la France ne serait-elle pas, comme tous les autres Etats, juridiquement et moralement liée par les dispositions des traités de 1919 et du pacte de la Société des Nations, qui prévoient une réduction générale et réciproque de tous les armements?

Pardon, et la Conférence du désarmement vient de le redire, les dispositions des traités de 1919 et du pacte de la Société des Nations ne prévoient une réduction générale et réciproque de tous les armements qu'au minimum compatible avec les sécurités nationales et en tenant compte de la situation géographique et des conditions spéciales de chaque Etat. Pourquoi ne pas rappeler cela chaque fois que l'on croit utile d'en appeler aux obligations juridiques et morales des Traités? M. Struye ne croit-il pas sincèrement que la France réduirait sur l'heure ses lourdes charges militaires si l'Allemagne trouvait le moyen de la convaincre de sa volonté de paix? Tout l'effort ne devrait-il donc pas porter, non pas à isoler la France et à la dénoncer comme le grand obstacle à la paix, mais à la rassurer, au contraire, et à mettre l'Allemagne dans l'impossibilité de nuire? Mais ce n'est là que du bon sens, et M. Struye va très certainement encore trouver que nous confondons tout et que nous sommes incapables de sérier les questions et de nous en tenir au seul point en discussion : une réduction qualitative des armements. Comme si, dans la réalité, les problèmes étaient distincts et séparés; comme si pour la France et la Pologne, sans parler de la Tchécoslovaquie, il y avait un autre problème que celui-ci : comment éviter une nouvelle invasion germanique!...

Francis Thompson⁽¹⁾

Un renouveau de lyrisme religieux

Tandis que Verlaine, *prince des poètes*, traînait sa déchéance dans les cafés du Quartier Latin, un jeune homme, de quinze ans son cadet, Francis Thompson, errait dans les rues de Londres comme un pauvre. Mais ce pauvre, plus que le pain quotidien, recherchait les vocables rares, les rythmes nouveaux, les accents de pure confiance et de candeur chrétienne, les paroles embrasées et naïves dont les saints se servaient pour parler à Dieu.

A peine connaissons-nous en France le nom du poète Francis Thompson. Et pourtant il eut l'enthousiaste suffrage de George Meredith, d'Arnold Bennett, de Chesterton. Il eut celui de Robert Browning mourant. L'écho des plus hyperboliques louanges qui lui furent prodiguées aurait pu venir jusqu'à nous. Des critiques éminents ne l'ont-ils pas comparé à Shelley... N'a-t-on pas osé affirmer que son ode religieuse la plus célèbre, *le Levrier du ciel*, serait lue aussi longtemps que les *Confessions* de saint Augustin et que depuis Milton le vers anglais n'avait porté plus royale parure... Louanges trop véhémentes pour être unanimes. L'Anglais est chaleureux dans l'emploi du superlatif. Selon d'autres jugements portés sur son œuvre, il faudrait classer Francis Thompson parmi ces écrivains au génie puissant, mais inégal, que Maurice Barrès appelle des *balbutians*. Ils sont nombreux en France durant la période qui sépare la guerre de 1870 de celle de 1914. Souvent, ils se transforment en mystiques, autant par l'effet d'une foi sincère, que parce qu'ils perçoivent avant les autres les sourds craquements d'un cadre social dans lequel ils n'ont jamais réussi à s'insérer tout à fait. Francis Thompson est plus jeune que Huysmans qui scrute de son regard minutieux, pour y découvrir l'explication des mêmes mystères rédempteurs, la pierre des cathédrales et la chair torturée des malades où le Christ a gravé l'histoire de sa Passion. Il est plus âgé que Péguy, le Normalien, qui, de son obscure boutique de libraire, évoque, non plus un Moyen âge déformé par les visions languies du symbolisme, mais la solidarité des vieilles paroisses, toute une France chrétienne, populaire et robuste, sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, saint Louis. Comme Huysmans, Francis Thompson recherche l'abri des monastères, s'applique à pénétrer les secrets de la liturgie. Il dira comme Péguy sa lassitude d'une science qui veut être souveraine despotique, alors qu'elle est seulement :

Le ver privé d'yeux qui travaille et fore la glèbe
Et la prépare pour les moissons de Dieu (2).

Mais ceux-là ont raison qui assignent à Francis Thompson sa place, non parmi les poètes secondaires, mais parmi les grands lyriques anglais.

Celui qu'on pourrait prendre à première vue pour un décadent et un bohème avetui est un catholique qui a retrempé sa poésie nationale à des sources sacrées qu'il a redécouvertes, comme on redécouvre, sous les ronces qui les obstruent, les puits des pèlerinages délaissés.

L'histoire de la littérature anglaise s'ouvre par une merveilleuse légende : celle du berger Cælmôn, serviteur d'une abbaye que gouvernait sainte Hilda, et qui reçut par miracle, une nuit qu'il dormait sur la paille de son étable, le don du chant. Depuis ces jours primitifs, l'Angleterre a toujours possédé une poésie mystique dont l'inspiration tenait un peu de l'extase. C'est comme une veine de lave ardente qui traverse toute son histoire littéraire. Tantôt la sévérité protestante en retranchant le culte de la Vierge et des

Saints peut l'amenuiser et la refroidir, tantôt un classicisme trop rationnel peut la recouvrir de cendre, toujours elle reparait, fidèle à l'orthodoxie chrétienne ou bien égarée dans le panthéisme. C'est qu'elle constitue un trait essentiel du rêve national, une parcelle enflammée et nécessaire de la sensibilité anglo-saxonne. Ainsi reparait-elle dans la seconde moitié du siècle dernier, en plein règne du darwinisme et des philosophies utilitaires, à l'heure où l'on pouvait croire à sa définitive extinction, passionnée, véhémement, rechargée de toutes les croyances catholiques perdues.

La jeunesse de Francis Thompson

Lorsque Newman en 1845 se convertit à l'Eglise romaine, ce fut, parmi ses coreligionnaires de la veille, une stupeur; lorsque, du haut de la chaire, il fit ses adieux aux Anglicans, on eût dit, selon le mot d'un témoin, que la cloche qui sonnait à toute volée dans la tour d'une cathédrale était soudain frappée de silence. Mais nul tumulte n'aurait éveillé plus d'échos que ce foudroyant silence. Alors des familles attachées à de solides traditions protestantes se divisent. Afin de suivre l'exemple de ce Newman, dont le suprême effroi était de pécher contre la lumière, des gentilshommes renoncèrent à leur patrimoine, d'humbles desservants du culte officiel à leur traitement.

En ces années où des crises de la conscience religieuse éclatent comme une protestation contre le rationalisme policé et pondéré de l'ère victorienne, une jeune fille de Manchester, Mary Turne Morton, malgré la colère de ses parents anglicans, adopte la religion de son fiancé, un catholique romain. Cependant, l'homme qu'elle doit épouser meurt. Alors la véhémente néophyte quitte son foyer. Après un essai de noviciat dans un couvent d'Hastings, elle rentre dans le monde et gagne sa vie comme gouvernante. Elle avait atteint trente-trois ans lorsqu'elle fut demandée en mariage par un docteur en médecine, Charles Thompson. Lui aussi était, ainsi que son père et sa mère, un converti au catholicisme.

Fils de ces deux croyants, le poète Francis-Joseph Thompson naquit à Preston, cité manufacturière du Lancashire, le 16 décembre 1859. Il semble que la rafale de l'inquiétude dogmatique ait bouleversé cette famille de bourgeoisie modeste où nulle réprobation ancestrale ne s'élevait assez impétieusement pour arrêter l'homme dans sa pure recherche du vrai. Autour de l'enfant qui grandit, il n'y a guère que des êtres qui ont fondé leur vie au-dessus de tout plaisir et de tout intérêt terrestre; il n'y a guère que des convertis à l'Eglise romaine qui, nouveaux riches dans l'ordre surnaturel, et fiers de la fortune acquise par leurs propres souffrances, glissent parfois dans les conversations intimes une allusion recueillie au jour où ils ont été reçus dans la foi.

Parmi les oncles de Francis Thompson, deux ont abjuré l'anglicanisme : l'un, John Costall Thompson, est un clerc de banque et l'auteur d'un poème médiocre, une *Vision de la liberté* ; l'autre, Edward Healy Thompson, un ancien clergyman mêlé au mouvement d'Oxford, théologien, controversiste, homme rigide, qui n'a pas abjuré le puritanisme et que les vers d'amour de son neveu réussirent à scandaliser. Lui-même a écrit la *Vie de saint Stanislas Kostka* et celle de *Monsieur Olivier*. Sa femme, à son exemple convertie et à son exemple hagiographe, a consacré un volume à saint Charles Borromée. D'autres tantes de Francis Thompson sont des religieuses qui le bénissent dans les parloirs des couvents où on le conduit.

(1) Pages extraites d'un volume qui paraîtra le mois prochain, chez Plon, sous le titre *Francis Thompson et les poètes catholiques d'Angleterre*.

(2) *Antienne de la terre*. (Trad. Auguste Morel.)

C'est l'ascétisme dans sa nudité claustrale. Ascétisme religieux qui se superpose à cette gravité de mœurs, de langage, de toilette même et de mobilier qui marque le règne de Victoria et dont les enfants de l'époque moderne, qui se croient libérés de toute convention, n'ont pas encore fini de se gausser.

* * *

« S'il ne peut être prêtre, qu'il soit médecin comme moi. » Dans la logique simpliste d'un chrétien qui cherche la carrière du plus grand dévouement, le docteur Charles Thompson — lui-même petit-fils d'un chirurgien — a fixé l'avenir de son fils. Celui-ci, malgré son aversion absolue pour la médecine, s'incline avec fatalisme, trop timide et trop concentré pour oser s'opposer à la volonté de l'homme énergique, sans profonde clairvoyance et que la littérature laisse tout à fait indifférent. « Ne pouvant être prêtre, je serai écrivain » : résolution différente que le jeune homme a formulée au fond de lui-même. Pour lui, voilà le sacerdoce le plus voisin de celui de l'autel. Mais il se tait, et son silence est voulu. « Qu'a-t-on besoin de la parole, a-t-il noté sur ses carnets, quand on possède le silence?... J'exerçais ma langue à la discipline du silence; je ne voulais m'exprimer que la plume à la main. »

Cependant, il connaît des heures lumineuses et d'exubérance folle : celles où il assiste à un match de cricket. Il est déjà connaisseur, le théoricien, le panégyriste des luttes sportives et le demeurera toute sa vie. Cette passion nationale rapproche Francis Thompson de sa famille. Chez le médecin d'Ashton-under-Lyne, les championnats sont discutés avec fougue, les noms des joueurs retenus comme ceux des guerriers illustres. Vers ces terrains où se mesurent les représentants des diverses provinces, Francis Thompson ne se rend qu'avec le plus jaloux régionalisme. Il souhaite que sa chère rose rouge de Lancastre triomphe, ou qu'en tout cas, elle ne soit vaincue que par sa sœur digne d'elle, la rose blanche d'York. S'il arrive que les comtés du Sud — de ce Sud auquel en vrai Septentrional, il attribue une langueur qu'il méprise — l'emportent sur le Nord tenace et valeureux, alors sa colère éclate, une vraie colère. On dirait qu'un déshonneur lui a été infligé. Cependant les gloires sportives sont éphémères. Un jour — plus tard — Francis Thompson assistait à un match de cricket. Et tout à coup les joueurs lui rappelèrent des amis qui étaient morts. La rapidité de toute existence lui apparut avec une si hallucinante précision qu'il s'évanouit presque, et que ceux qui l'accompagnaient durent l'arracher à ce spectacle. Son émoi se fixe dans un poème.

Il est rare que j'aille aux matches des gens du Sud,
Quoique là-bas puissent s'épanouir les roses rouges, les miennes;
Il est rare que j'aille aux matches des gens du Sud,
Même lorsque les casquettes que je connais portent les roses rouges,
Car le champ s'emplit d'ombre à mesure que je m'approche du rivage téné-
breux,

Et c'est un fantôme qui lance la balle à un fantôme qui la reçoit.
Et à travers mes larmes je contemple une foule qui applaudit, sans que soit
[troublé le silence,
Tandis que dans le va-et-vient de leur course fugitive les joueurs essaient de
[marquer des points.

O mon Hornby, ô mon Barlow des jours passés!

L'amateur de cricket a cédé au désir de son père. Inscrit à *Owens Collège* à Manchester, il est le plus médiocre étudiant en médecine. Toutefois, il est bon qu'un grand poète soit arraché de force à la seule littérature. La littérature pourra y retrouver son compte.

Les visions se dissipent. Le remords s'empare de l'étudiant qui n'a pas bien rempli sa tâche journalière. Chez lui, il évite, de peur de dévoiler son incompétence, les questions précises de son père, le médecin. Plus volontiers, il regarde du côté de sa mère. Avec elle, il se plaît à entendre de la musique, figé dans le ravissement. Il sait, hélas! assez de médecine pour ne pas ignorer que sa mère va bientôt mourir. Depuis son enfance, il frissonne à la pensée du jour où se brisera le lien qui rattache sa mère à la vie, et qui devient de plus en plus frêle, jusqu'à ressembler à ce fil em-

perlé de rosée qui fait se rejoindre en automne deux tiges flétries. « Le monde sans ma mère, écrit-il, serait comparable au monde sans Dieu. »

Après la mort de Mrs. Charles Thompson en 1880, il va s'acheminer vers un abîme.

Sur le jeune homme nerveusement déprimé et tout à fait hors de sa voie, un livre exerce maintenant une toute-puissante influence. Il s'agit des *Confessions d'un mangeur d'opium* de Thomas de Quincey. Francis Thompson ne subira pas seulement la fascination de ce grand écrivain, mais il voudra revivre dans ses moindres détails la destinée de ce visionnaire. Il agit comme dans une crise d'automatisme. Après une grave maladie, le voici qui commence à prendre de l'opium. Il en abusera, non pas en voluptueux, mais en miséreux qui périt d'inanition.

Dans le volume de Thomas de Quincey, le dernier cadeau de sa mère, — une fleur vénéneuse imprudemment cueillie, — il puise en même temps que le goût du narcotique, l'obscur désir d'une évasion. Il lit et relit les pages où Thomas de Quincey raconte son romanesque départ de l'école. Francis Thompson, incapable de trouver ici-bas sa place et son gain, écoute une voix qui lui conseille de se confier au hasard, de laisser, tel un mauvais rameur, sa barque voguer tout à fait à la dérive. Il n'est pas de la race des turbulents qui se brouillent avec leur famille : il continuera de chérir les siens à sa manière taciturne, même après les avoir abandonnés; mais il appartient, lui si débile, à la race des insouciantes qui risquent tout, des bohèmes, des aventuriers par fatalisme; surtout, il s'imagine que sa vocation réclame un total affranchissement de ce qui n'est pas elle. Il a l'orgueil des méconus, un orgueil qui a peur du grand jour et qui se réfugie dans l'ombre de ces tiroirs qui recèlent des manuscrits juvéniles. C'est l'espérance de la gloire qui grise, non la gloire elle-même, tardive et décevante. En face de son père, chaque jour, plus soucieux et plus sombre, un aveu monte aux lèvres du jeune homme. Il voudrait crier ses ambitions littéraires. Lorsque son génie sera révélé, le vieux médecin soupirera : « Si seulement le gars s'était ouvert à moi! » Francis Thompson se tait. Il sait bien qu'il ne serait ni encouragé, ni même compris. Ses sœurs non plus ne recevront pas ses confidences. Certains jours, bandant comme un arc sa volonté fléchissante, il s'efforce d'assister régulièrement à ses cours de médecine, mais sans persévérance. La date sonne des derniers examens. Il subit un échec définitif. Le docteur Charles Thompson, à bout de ressources et d'espérance, tente de donner un emploi à son fils chez un fabricant d'instruments chirurgicaux. Autres peines perdues. « Engage-toi donc », s'écrie le père. A son foyer règne la gêne, presque la pauvreté. Dans un sursaut de rage contre lui-même, Francis Thompson court au prochain bureau de recrutement. Serait-il au moins capable d'être soldat? Pas même. On congédie le frère citoyen de l'Empire britannique, l'homme à la poitrine étroite, aux épaules pointues et que la tuberculose finira par miner. Des scènes violentes ont éclaté entre le père et le fils; des mots irréparables ont été prononcés comme en disent les êtres renfermés quand ils sortent d'eux-mêmes paroles qui fouillent et qui déchirent. Francis Thompson se résout à se séparer de sa famille.

Londres est le but de son pèlerinage lamentable. Il y cherchera à l'aventure, un métier. Il tente la plus folle expérience. Mais dans sa marche au désastre, son obstination anglo-saxonne, si étrangement mêlée à sa langueur, ajoutera qu'il faut aller jusqu'au bout de l'expérience. Le seul nom de la capitale est-il pour ce provincial, qui se fera remarquer par son accent du Lancashire, un talisman de gloire? Il est privé de cette illusion. Il a tracé ces lignes navrantes : « Je me dirigeai vers la capitale avec le pressentiment les plus sombres et toute la désolation de l'enfant perdu ».

C'est en novembre 1885, à l'âge de vingt-six ans, que Francis Thompson quitte son foyer. Son geste ressemble à l'acte de celui qui se jette à la mer. Il a vendu les objets qu'il possède. Il ne garde avec lui que deux livres : un recueil de poèmes de l'étrange William Blake et le théâtre d'Eschyle.

Alors commence sa vie de misère. Et si l'on regarde, non plus à travers le prisme du poète, mais avec des yeux droits et clairs, les causes qui ont amené toute cette misère qu'on va décrire, on s'aperçoit qu'elles diminuent singulièrement : beaucoup de faiblesse physique et d'incompréhension familiale, un deuil, une vocation contrariée, toutes choses que des milliers d'hommes qui ne furent pas des héros et dont nul ne songea à raconter l'histoire ont bravement supportées.

Un miséreux

Un jour, un membre de la famille de Rothschild, en sortant de son club, acheta un journal dans Piccadilly et le paya un florin au lieu d'un penny. Le camelot n'y prit d'abord point garde, puis regarda, stupéfait, le florin comme s'il était tombé du ciel. L'homme croyait au miracle et tout spécialement à celui de la Multiplication des pains car il était toujours affamé. C'était un pauvre honnête que Francis Thompson. Il fit de longs efforts pour retrouver son client fastueux et ce n'est qu'après une course vaine qu'il remercia Dieu qui permet aux riches des distractions.

Un crieur de journaux, un figurant dans le cortège des hommes-sandwichs, un vendeur d'allumettes, un vagabond qui hèle les voitures aux abords des théâtres et des grands restaurants, voilà ce qu'est devenu Francis Thompson, celui qui doit léguer à la poésie anglaise des accents nouveaux. A Londres, il fut d'abord commissionnaire en librairie; puis il a descendu tous les paliers de la misère. Une semaine, il ne gagna que quelques pennies à tenir la tête des chevaux dans le Strand.

L'ère victorienne marque pour l'Angleterre un apogée. Toutefois, dans le dernier quart du XIX^e siècle, on constate, sinon un reflux, du moins un ralentissement des prospérités publiques. Le commerce et l'industrie se voient menacés par la concurrence de ce qu'on appelle les *Jeunes Nations*, les Etats-Unis et l'Allemagne victorieuse de la France. Et le chômage sévit. Lorsque des grèves douloureuses éclatent, c'est un grouillement d'êtres en lambeaux. Les paysans qu'une crise agricole refoule vers les villes se mêlent aux ouvriers sans travail. Le dénuement provoque l'élan de la charité. Dans les faubourgs apparaissent les bannières de la nouvelle milice miséricordieuse qui s'appelle l'Armée du Salut. Aux oreilles de Francis Thompson résonne dans sa fraîcheur d'exaltation le célèbre cantique :

Je sais que mes péchés sont pardonnés.
Gloire à l'agneau qui saigne...

Francis Thompson n'est lui-même qu'un chiffre dans ce large million de besogneux luttant durement pour la vie, qu'une enquête philanthropique — celle de Charles Booth — découvre à Londres en 1886. Comment le suivre dans le dédale de ces rues et de ces ruelles, dans les allées de ces parcs populaires, sur les quais de la Tamise où il erre sans fin, l'estomac vide, étourdi par toutes les poulies qui grincent, par toutes les sirènes de bateaux qui gémissent! Quand vient la nuit, sa préoccupation est d'échapper au grand policeman qui le pourchasse d'ombre en ombre, d'abri en abri. Comme un soldat qui a beaucoup souffert et qu'on évite d'interroger, mais qui, tout à coup, un jour d'épanchement ou de mélancolie, prononce des mots qui évoquent un ciel criblé de projectiles, une tranchée assaillie, un bois en flammes, ainsi le poète rendu à la sécurité retracera-t-il quelquefois, au hasard d'une causerie, les scènes de sa vie vagabonde. Vignettes terribles de réalité vécue. Un soir, dans quelque refuge ouvert par la charité, ont échoué des épaves humaines : un groupe de loqueteux qui se serrent autour du poêle. La plupart sommeillent dans l'abêtissement et la tranquillité. L'un d'eux veille, et Francis Thompson qui l'observe se trouve pour la première fois de sa vie en présence tangible et brutale du crime. Il lie conversation avec cet homme, apprend qu'il fut un meurtrier.

A de semblables souvenirs qui ne cesseront de le hanter, Francis Thompson attachera la valeur d'une révélation mystique. Les plus grands événements sont encore ceux-là qui se passent dans la pensée. Pour Francis Thompson, les faits les plus saillants de ses années de misère, ce ne seront ni les supplices de la faim, ni les maladies, ni les plaies, ni la promiscuité des assassins et des voleurs, mais la découverte personnelle et progressive de la Rédemption sans cesse renouvelée. Cet homme possède la foi dans son intégrité. Il peut être trop faible ou trop nonchalant pour la mettre toujours en pratique, mais il la garde comme un trésor transmis pur de toute tache de rouille. Devant le péché, devant la douleur, il ne se demande pas pourquoi Dieu autorise la douleur et le péché. Des spectacles hideux peuvent s'offrir à lui; l'argot grossier, les expressions ignobles peuvent un instant le crispier de répulsion, il ne regarde ni n'écoute attentivement. Il est le contraire de l'observateur naturaliste.

Lorsqu'il lui arrivera, plus tard, de découvrir dans un roman à la mode, un dialogue entre des voleurs de convention, il éclatera d'un rire moqueur : il sait comment les voleurs parlent, mais

lui-même se soucierait peu de les mettre en scène. Telle expérience, qui inspire à un Richepin un poème de la *Chanson des gueux*, n'ajoute à l'œuvre de Francis Thompson qu'une prière plus poignante, qu'une plus fantasmagorique vision. Une nuit, il s'était affalé sur un banc à moitié mort de faim. Au-dessus de lui, les étoiles qui scintillaient dans toute son œuvre :

Etoiles, mon inquiétude, et le calme de la nuit...

Les heures s'avancent avec une supplicante lenteur. Les sons légers d'une horloge voisine résonnent dans sa tête épuisée comme si des chevaux tournaient en rond perpétuellement dans une parade de cirque. Et voici qu'une femme vient à passer, elle-même pâle comme le jour qui se lève. Ce n'est encore qu'une adolescente mais qui porte les stigmates de sa précoce déchéance. Elle le pourvoit des vivres qui l'empêcheront de succomber. Dans la poésie de Francis Thompson apparaît cette passante, transfigurée en symbole même de la pitié à cause d'un acte de pitié. Son lyrisme abstrait et musical se fait, par exception, narratif pour évoquer l'un des rares souvenirs personnels qui trouvent place dans ses vers. C'est un fragment de *Sister Songs*. Francis Thompson s'adresse à une enfant :

Seul, défaillant, raidi par le froid,
J'avais enduré pendant la ténébreuse veille
Les regards effrontés de chaque étoile.
Oui, j'étais proscrit, désigné à l'attention
De tous ces voyageurs célestes,
Un être ligoté et sans défense,
Servant de cible aux flèches du Temps
Et meurtri sous le sabot de chacune des heures
Attelées au chariot lent de la nuit.

J'attendais que l'aurore enfin m'arrachât
À ce supplice : exsangue, épuisé,
J'attendais la fin inévitable.
Lorsque vint à passer
Une enfant, comme toi fleur printanière, mais une fleur
Tombée de la couronne en boutons du printemps,
Et que le vent chassait, mi-flétrie, à travers les rues de la ville.
Elle passa. O courageux, triste, aimante, douce créature!
Elle partagea sa maigre pitance avec moi
Afin que je puisse manger et vivre.
Puis elle s'en alla, fugitive aux traces perdues...

Rencontre de deux miséreux transposée dans le monde du rêve! A l'heure où les imitateurs de Zola et de Maupassant pullulent, Francis Thompson, de l'enfer où il est descendu, ne rapporte que cette éphémère idylle de souffrance. Comment songerait-il à décrire comme le romancier contemporain Georges Gissing, son frère en pauvreté, les aspects de Londres sinistres et cachés : taudis, repaires, asiles de nuit? Il est trop occupé à scruter son propre cœur. Du sein de cette détresse qu'il a cherchée par indolence et par humeur sauvage, il découvre le secret d'une ascension spirituelle que son œuvre seule nous révélera. La pauvreté lui enseigne le détachement. L'enfant prodigue aux terribles bouderies se transforme en un pèlerin guidé par une seule étoile. Et plutôt que de photographier la misère à laquelle il est mêlé, il préfère lui présenter un miroir de l'autre monde où elle se voit transfigurée.

« Toute la foi, a dit Pascal, consiste en Jésus-Christ et en Adam. » L'image du vieil homme et de sa souillure s'est imposée à Francis Thompson dans toute sa crudité. Elle s'efface devant celle du Sauveur toujours présent. L'enseignement chrétien qu'a reçu cet infortuné remonte du fond de son âme, et les versets des Livres saints, et les paroles des prières, tant de fois entendues, recouvrent toute l'intensité de leur signification primitive. A travers les vapeurs du péché, il devine les cheminements de la grâce. Les visions de la Bible et de l'Évangile pour lui sont ininterrompues. Elles s'accomplissent et se renouvellent au milieu même des capitales modernes et de leur matérialiste affairisme. Elles réussissent à illuminer la brume de Londres de même qu'elles réussissent à voiler la clarté brûlante des paysages orientaux.

Peut-être est-ce accoudé au parapet d'un pont ou à la table d'un café sordide que Francis Thompson écrit cet acte de foi dans le surnaturel, un poème non daté, qui fut retrouvé dans ses papiers après sa mort, le *Royaume de Dieu* (*The Kingdom of God*) (1).

O monde invisible, nous te voyons,
O monde intangible, nous te touchons,
O monde inconnaissable, nous te connaissons,
Insaississable, nous t'étreignons.

(1) Ce poème a été traduit en français par Valéry Larbaud, Auguste Morel, M^{me} Maurice Denis.

Le poisson s'élève-t-il pour trouver l'Océan
L'aigle plonge-t-il pour trouver l'air ?
Alors demandons-nous aux étoiles en marche
Si elles ont entendu parler de toi là-haut ?

Ne cherchons pas là où s'obscurcit le mouvement des astres,
Là où notre imagination se glace dans son vol.
La rafale d'ailes, voudrions-nous l'écouter,
Bat contre nos propres seuils d'argile.

Les anges ont gardé leurs anciennes places...
...Lorsque ta tristesse surpassera toute tristesse
Pleure, et sur ton poignant abandon,
Brillera le va-et-vient de l'échelle de Jacob
Dressée entre le ciel et Charing Cross.

Oui, dans la nuit, mon âme, ma fille
Pleure et saisit le ciel par le pan de sa robe ;
Et vois le Christ marchant sur les eaux,
Non de Genésareth mais de la Tamise !

Il est pour l'instant vraisemblable que jamais ne sera révélée à personne la vie méditative de ce pauvre et qu'un jour prochain, au fil de son rêve, il entrera dans l'éternité. Effet de l'opium ou de l'épousement : déjà il n'est plus de ce monde. Les injures des cochers, qui ont grand-peine à ne point l'écraser, lui parviennent d'une région lointaine, et les comparaisons qu'il trouve en son état de semi-inconscience sont bizarrement bibliques, flottants souvenirs de ses premières lectures. Telle grande artère de Londres lui paraît assez large pour que les tribus d'Israël puissent s'y engouffrer ; les maisons lui semblent hautes comme les vagues de la mer Rouge partagée par Moïse, et Londres elle-même effroyable comme la gueule d'un monstre décrit dans le livre de Job. Soustrait au temps, il regarde le mouvement des horloges, sans plus comprendre l'utilité de ces aiguilles qui s'écartent et se rejoignent.

Dans un crépuscule brumeux, un soir où décidément il va mourir, il entend une voix : « Votre âme est-elle sauvée ? » Le vagabond tressaille. N'est-il pas déjà devant son Juge suprême qui lui demande compte de ses talents gaspillés ? Mais non, ce n'est qu'un homme dont on ne distingue que la silhouette grise. Anglais septentrional aux manières volontiers un peu rugeuses, un peu bourru. Francis Thompson se redresse pour répondre : « C'est mon affaire. » Et la voix continue, insinuante, insistante comme la miséricorde ! « Si vous ne me laissez pas sauver votre âme, laissez-moi du moins sauver votre vie... Venez avec moi. » Trop épuisé pour admirer la grandeur de ces sentiments évangéliques, Francis Thompson suit l'inconnu. C'est un marchand de chaussures, pieux et charitable. Plusieurs fois, cherchant un commis, il a recueilli au hasard un vagabond dont la détresse l'a particulièrement touché, et Dieu a toujours béni la sainte imprudence de ses choix. Aucun méfait n'a jamais déshonoré sa respectable boutique. Au contraire. Le vagabond se transformait en un industriel artisan. Le dimanche, habillé de neuf, il accompagnait son maître à la paroisse anglicane et bientôt, si le froid et le brouillard n'avaient à tout jamais rendu sa gorge malade, il faisait partie de la Chorale. Un honnête armiage achevait la conversion. Le prolétaire, hier affamé, devenait le petit bourgeois qui refuse de s'associer aux mouvements insurrectionnels. Cependant, lorsqu'on lui parla de Francis Thompson, l'excellent homme secoua douloureusement la tête : « Il fut mon seul insuccès », avouera-t-il. Nul moyen de l'amener à la Chorale de la paroisse anglicane. A son cou sans col pend une médaille de la Vierge. C'est un catholique romain et le plus mauvais apprenti qui se puisse voir, également incapable de fabriquer et de vendre les chaussures et même de les livrer à domicile, car il oublie l'heure et confond les adresses. Toutefois, on le supporte avec patience. Il est distingué comme un vrai gentleman et de mœurs douces. On le trouve toujours écrivant au crayon sur des carnets. Il ferait mieux de s'initier à un brave métier. Mais c'est déjà quelque chose d'être inoffensif. Il lit les romans de Bulwer Lytton et l'*Illiade*. Le dimanche, tout à fait heureux, il se promène dans les parcs avec une petite fille qui est la nièce du marchand et qu'on désigne par les suaves surnoms de « petite fleur » ou de « Bouton de rose ». Ce vagabond échappe à toute classification.

Qui est-il ? Le marchand intrigué, finit par le découvrir. Être de concorde, il tente de négocier une sorte de réconciliation entre le père et les fils. La fête de Noël approche. Esprit traditionnel, commencement d'humilité, souvenirs du passé, vus à l'indulgent leur des bougies roses qu'on suspend aux branches d'un sapin : toutes ces causes ramènent Francis Thompson vers la demeure qu'il a quittée. Mais le médecin anglais ne ressemble pas à l'exubérant père de famille oriental qui fait tuer le veau gras pour le retour du prodige. Ici la joie se dissimule comme la douleur.

Francis Thompson trouve sa place au foyer, sa part de pudding et toutes les immuables coutumes de Noël. Nul ne l'interroge sur son vagabondage et, pour rien au monde, il n'avouerait ses souffrances de peur de provoquer l'attendrissement. Il laisse croire à sa famille que son gagne-pain est assuré. Il a joué tous ses dés du côté de la bohème et de la littérature. Pourrait-il rentrer chez lui ? Son père s'est remarié. Un abîme d'antipathie s'entr'ouvre entre la belle-mère, ordonnée ménagère qui ne témoigne à la poésie nulle bienveillance, et le beau-fils qui muse, sans souci d'une respectable activité bourgeoise, le front sous les étoiles, les lacets de bottines traînant dans la boue. Une seconde fois, Francis Thompson quitte son foyer, mais avec une tristesse plus haute, délivré de toute amertume. Dans son âme s'est glissé un principe de soumission. Il accepte d'être détaché des choses qu'il a rejetées loin de lui. Peut-être l'extraordinaire aventure de sa vie ne serait-elle qu'une juvénile vocation écétique déviée, peut-être pervertie, par excès d'individualisme. Tous les renoncements auxquels il consentait pour le service de Dieu, il y consent de la même manière pour le service d'une poésie qu'il divinise, en attendant de la transformer elle-même en une offrande sacerdotale. Mais sa gloire est lointaine. Ses envois aux journaux et aux revues demeurent sans réponse. Chez le marchand de chaussures, on ne le garde plus que par charité. On le charge d'insignifiantes besognes comme de fermer la boutique. Hélas ! il s'en acquitte si mal. Un jour, il laisse choir un volet sur l'épaule d'un client. Le marchand qui a déjà tant pardonné se sépare de lui tristement, et il reconnaît son déplorable employé qui passe et repasse devant sa boutique, attiré par ce qui fut un foyer de bonté, comme d'autres miséreux par le théâtre d'un crime.

Comment Francis Thompson re se guérirait-il pas de sa ténacité orgueilleuse ? S'il ouvre le volume d'Eschyle, qu'il a emporté avec lui, il entend les reproches de la sagesse antique : « Mortels, il ne faut pas s'élever au-dessus de la condition humaine. L'insolence, en germant, ne porte que l'épi du malheur ; la moisson qu'on en recueille est toute de larmes. »

Histoire d'un premier manuscrit

Sans illusion, Francis Thompson achève sa lettre au publiciste catholique Mr. Wilfrid Meynell. Il n'a pas de domicile : « Adressez votre refus au bureau de poste de Charing Cross. » Tragique figure, il confie au hasard sa destinée. Il a tant de fois accompli ce geste en vain ! Dans son bureau, le directeur de *Merry England* jette un regard sur les pauvres pages : *Paganisme ancien et moderne*. Le titre n'est pas d'une attrayante actualité. Le manuscrit est classé pour être examiné à son tour. Et les semaines et les mois s'écoulent. Francis Thompson renonce à demander au bureau de poste de Charing Cross un courrier toujours absent. Cependant Mr. Wilfrid Meynell finit par lire le manuscrit à l'aspect lamentable. La prose lui paraît belle et les vers fort beaux. Il se plaint de ne pouvoir retrouver le poète nomade. Des lettres encourageantes attendent maintenant Francis Thompson au bureau de poste de Charing Cross. A quoi bon ? Il ne le sait pas.

Et voici qu'a sonné pour Francis Thompson l'heure du cauchemar suprême. Il devient la victime d'hallucinations nées de la faim et des stupéfiants qui donnent l'oubli de la faim. Il a fait allusion à l'une ou à l'autre. Tantôt elles sont suaves, reconfortantes comme un présage meilleur, mais elles insinuent dans les veines une langueur dangereuse, sœur du trépas. Se penche-t-il dans un jardin sur le calice épanoui d'un arum, il voit une blancheur animée surgir de la blancheur immobile. C'est une créature angélique et lilliputienne. Une étoile pareille à celle d'un prêtre tombe sur ses épaules. Il l'a vue sur quelque tableau, quelque vitrail ou dans quelque songe. Il voudrait longuement la contempler, mais soudain ses yeux ne regardent plus qu'un calice de fleur. D'autres fois, ce sont des visions horribles comme des mirages d'enfer. Harcelé par de telles chimères, dans un état de nerveuse défaillance, de semi-responsabilité, celui qui sera le poète de la confiance en Dieu entrevoit, plutôt qu'il n'embrasse, la résolution finale du désespoir.

Tandis que Francis Thompson subit ces affres de la misère, un souffle de nihilisme passe sur la littérature anglaise. En ce pays de tous les contrastes, l'aristocrate terrien possède le sens le plus vigoureux de la durée et l'artiste la perception la plus délicate de la fugacité. A cette extrême fin de siècle, cette perception est

devenue angoisse et déliquescence. Un évangile de seule beauté enseigne par Walter Pater s'est substitué aux anciens évangiles et l'harmonie qui existait naguère entre le rêve de l'artiste et la loi de sa race est brisée. Les poètes tendent à perdre leur foi dans les traditions nationales : ils ont cessé de vénérer, à l'instar du vieux Tennyson, le clocher de l'église et le manoir pour n'adorer que la fleur qui s'étiolé dans un salon. Un ironique sourire les défend mal contre leur secrète mélancolie. Ils chantent la joie de vivre en notes suraiguës et pourtant se plaignent.

Nous ne pouvons comprendre le rire ou les larmes,
Ayant connu seulement une vanité extrême,

gémira l'un des jeunes décadents, Ernest Dowson.

C'est alors le triomphe des *esthètes* qui tiennent à la main un lis d'or ou une pâquerette, non par amour mais par horreur de la simplicité. Ils écoutent leur chef adulé, Oscar Wilde, leur conseiller d'être artificiels et non sincères, et leur débiter en spirituelles boutades les désolantes maximes des blasés.

Plusieurs écrivains de cette génération succomberont par misère ou par satiété à la tentation du suicide, tel le poète John Davidson, un contemporain de Francis Thompson qui se précipitera dans la mer du haut d'une falaise de Cornouaille.

Francis Thompson est de ceux-là qui réagissent contre la décadence. Les strophes seront capables d'arracher des âmes à la perdition. Pour l'instant, il est semblable à un fétu de paille qu'une rafale délétère emporte. Sa vie ne fut jamais tout à fait à la hauteur de son âme ou de ses chants. Il est le poète de la loi morale, mais le sens des strictes disciplines lui manque. Au cœur de son œuvre, il y a l'hostie qui rayonne; pourtant il ne se conforme qu'avec de capricieux intervalles aux observances de son culte. A Londres, dans l'abîme de sa détresse, la formule d'un commandement sacré se brouille devant ses yeux, qui ne distinguent plus bien les contours exacts des choses. Il voulait aller jusqu'au bout de son étrange expérience, et voici qu'il a épuisé toutes les sensations de la misère. Ascète fourvoyé qui n'a jamais pu se détacher de lui-même, il aspire confusément à se détacher de sa propre vie.

Il se procure donc une dose de laudanum capable de le tuer. Il ira la prendre dans le quartier préféré de son vagabondage. Au marché de Covent Garden, il a passé de grelottantes nuits sous les halles désertes, guettant le premier soupçon de clarté au-dessus d'une église noire et massive et les premiers roulements des voitures chargées de légumes. Alors le citadin respirait une fraîche odeur de terre; il aimait la vie malgré tout. C'est vers cette place qu'il se dirige un matin qui aurait pu être sinistre et qui ne fut que romantique. Par un don d'introspection que possèdent ceux de son espèce, Francis Thompson est à la fois acteur et spectateur du drame qui va s'esquisser. Il absorbe la moitié de la dose néfaste lorsque — hallucination ou suggestion tout intellectuelle — il semble qu'une main sortant d'un poignet de dentelle se pose sur son bras comme pour l'empêcher de continuer. C'est un revenant du XVIII^e siècle, mais non pas l'un de ces écrivains qui, dans les tavernes abolies des rues voisines, s'attablaient joyeusement autour des pots de bière en des temps meilleurs. Ni Samuel Johnson, ni le paisible auteur du *Vicaire de Wakefield* n'avaient cette expression hagarde. Le revenant est le type même des poètes désespérés : le jeune Chatterton. Un souvenir livresque frappe l'esprit du malheureux halluciné avec la violence d'un éclair : celui dont il voit ou croit voir le spectre s'empoisonna dans sa mansarde la veille même du jour où la gloire le couronnait. Un soupçon d'espérance éloigne l'obsession terrible. Calmé, Francis Thompson se décide à vivre, du moins quelques jours de plus. Il ajoutera foi à la bizarre apparition et l'on écoutera sa confidence avec gravité. L'Anglais qui excelle dans l'humour ignore le scepticisme qui sourit. Cette main mystérieuse n'était-elle pas le signe du salut tout proche?

Mr. Wilfrid Meynell s'était décidé à publier les vers du poète dont il ne pouvait retrouver les traces. Francis Thompson l'apprend par hasard, demande une explication. Ce fut alors que les deux hommes, qui devaient se lier d'une indestructible amitié, se rencontrèrent. Francis Thompson se rend chez le directeur du *Perry England*. Il entrebâille la porte de son bureau, la referme, la rouvre de nouveau dans un violent effort sur lui-même. Enfin, il se montre. Dans quel état? Vêtu d'un mince habit troué et taché, mais bouffonné jusqu'au col pour dissimuler l'absence de linge, et chaussé de sandales déchirées. Un peu éfaré, le directeur de *Merry England* considère sa trouvaille, le nouveau poète. La face blême est celle

d'un homme empoisonné, mais le regard plane au-dessus de la vie. Et une conversation s'ébauche un peu difficile, comme entre deux êtres que sépare un torrent. « Que de citations dans votre essai! Que de volumes vous avez dû consulter! » s'exclame Mr. Meynell. « Je n'en possède que deux », répond Francis Thompson, et d'une poche de son affreux vêtement, il tire les livres emportés de la maison paternelle : le théâtre d'Eschyle, les poèmes de William Blake.

On est au mois d'avril 1888. C'est pour Francis Thompson la fin du vagabondage et de l'indigence. Au lieu de l'artisan qui lui offrait l'alène du cordonnier, son estomac délabré supporte à peine la nourriture, il est sujet à d'effroyables évanouissements; son imagination assombrie et superstitieuse discerne partout de funestes présages. De nouveau, ses amis fidèles le décident à quitter Londres. Et nous retrouvons le malade dans une propriété du Sussex, non loin de Stroupton et de cet enclos monastique où, dix-huit ans plus tôt, il s'était senti poète jusqu'au fond de l'âme, à l'ombre d'un calvaire, à l'heure du soleil couchant.

Mais il est un malade qu'il faut guérir.

Francis Thompson avait réussi à atteindre quarante-sept ans. Toutefois la phthisie le ronge, son estomac délabré supporte à peine la nourriture, il est sujet à d'effroyables évanouissements; son imagination assombrie et superstitieuse discerne partout de funestes présages. De nouveau, ses amis fidèles le décident à quitter Londres. Et nous retrouvons le malade dans une propriété du Sussex, non loin de Stroupton et de cet enclos monastique où, dix-huit ans plus tôt, il s'était senti poète jusqu'au fond de l'âme, à l'ombre d'un calvaire, à l'heure du soleil couchant.

Le malade inguérissable

Parfois la silhouette effacée de Francis Thompson se dessine auprès de quelque puissante autant qu'orgueilleuse figure contemporaine. Une fois Georges Meredith l'invite dans son cottage de Box Hill. Le romancier achevait ses jours dans ce culte exaspéré de la nature qui est un signe des temps. « La nature ne nous trompe jamais », répétait-il. Vieillard perclus, il levait vers son visage avec recueillement, comme un viatique suppléant à tout autre, une touffe de varech imprégnée de l'odeur marine. Il admirait Francis Thompson. Tous deux par des chemins différents aboutissaient à l'optimisme. Mais il n'y a peut-être rien de plus déprimant pour le mystique que la simple vaillance humaine vidée de l'espoir surnaturel. Francis Thompson se détournait de toutes ces choses où Meredith avait puisé sa force, pour se replonger dans le labyrinthe obscur de son âme dont toutes les issues étaient gardées par Dieu.

Maintenant, aux côtés de Francis Thompson moribond, apparaît un personnage de vigueur et d'action, qui s'appelle Wilfrid Scawen Blunt. Ce type très anglais de révolutionnaire aristocrate était un catholique de naissance et d'éducation. Il avait été élevé par les Jésuites dans leurs collèges de Stonyhurst et d'Oscott. Plus tard, bien que le darwinisme ait ébranlé, sans tout à fait la détruire, sa foi dans l'inspiration divine des Ecritures, il ne cesse de fréquenter les milieux catholiques; il collabore à la revue *Merry England*; des prêtres et des moines comptent parmi ses amis. La croyance au miracle et à la vertu de la sainteté est la dernière qui déserte de telles âmes asséchées de surnaturel et que la science positive a blessées. Blunt a visité Newman âgé dans sa retraite d'Edgbaston et il raconte que le seul contact de sa main l'a guéri d'une névralgie aiguë dont il souffrait.

En Wilfrid Scawen Blunt s'incarne tout un romantisme à retardement. Une lumière d'orage se répand autour de sa physionomie. Il a épousé la petite fille de lord Byron; à la manière de son aïeul par alliance, il composera des poèmes de révolte. Ce violent avait embrassé la carrière diplomatique. Bientôt il démissionne. Alors il voyage en Asie Mineure, en Arabie et en Egypte. C'est pour soutenir avec une fougue jamais abattue les droits des « peuples opprimés » contre « les nations de proie » et très particulièrement contre la sienne. Singulier ambassadeur qui ne pouvait le demeurer! Ce serait un simple révolutionnaire si ce n'était un grand seigneur qui conserve dans ses plus terribles emportements une sorte de pénétration hautaine. Il écrit des livres qui remuent et qui scandalisent l'opinion : *L'Avenir de l'Islam*, *L'Histoire secrète de l'occupation d'Egypte*, *Idées sur les Indes*. En Egypte, il emploie sa fortune et son influence à défendre contre les rigueurs britanniques

le chef nationaliste Arabi Pacha. Pendant trois ans, le séjour d'Égypte lui est interdit. On entrave hors d'Europe sa propagande qui lui vaut le chaleureux salut d'un autre ami de l'Islam, de Pierre Loti. Alors Wilfrid Blunt devient le champion des libérés irlandais. Pour un discours qu'il prononce dans un meeting protestataire, il est condamné à la prison. Il se désigne alors avec fierté « le premier Anglais emprisonné pour la cause de l'Irlande ». Les photographies des journaux reproduisent l'expressive noblesse de ses traits. Au Foreign Office, on murmure : « Nous voudrions qu'il n'eût pas si grand air ! ».

Cette agitation politique connaît de longues trêves. L'activité de cet homme est bigarrée comme les costumes de ces chefs barbares dont il s'institue le champion. C'est un propriétaire rural qui élève des chevaux arabes et se réjouit de les voir primés dans les concours; c'est un écrivain qui chaque soir de sa vie véhémente note ses impressions: son journal est un document précieux et passionné, miroir déformant où se reflètent la fin et le commencement d'un siècle; c'est un poète qui a laissé d'amères satires mais aussi des chants purs et forts, chants des espaces libres et des terres neuves; c'est un homme du monde à l'hospitalité fastueuse. Il fréquente même ceux qu'on aurait pu croire ses ennemis les plus acharnés; il ne se pique pas de cohérence, il entasse les contradictions. Si exalté qu'il paraisse, il reste un gentilhomme anglais, qui dose d'un peu d'humour son imprudence. Sa demeure est un rendez-vous d'aristocratie, aristocratie de naissance et de pensée. Par horreur du présent, il enveloppe d'un intérêt sympathique égal les vaincus des causes anciennes et les novateurs qui seront peut-être les vaincus de demain : les princes exilés de leur patrie, comme ceux de la maison d'Orléans; les artistes qui luttent pour un idéal contesté, comme William Morris; les ecclésiastiques qui s'attirent les censures de l'Église, comme le P. Tyrrell. Francis Thompson était le poète à la gloire incertaine et Wilfrid Blunt s'était attaché à ce pauvre qui avait toutes les apparences d'un vaincu. Durant l'été de 1907, il le recueille chez lui, l'installe dans un cottage voisin de sa propre demeure.

Entendu sur une chaise longue, paraissant très âgé, le visage effroyablement défat, le poète achevait, dans un agreste et luxueux manoir, sa vie de misère. Il pouvait apercevoir un perron que décoraient des paons immobiles et dominateurs, des jardins sans cesse arrosés, des pelouses sans cesse rendues plus moelleuses. Mais lui, le chantre extasié de la nature, s'était créé son propre univers. Afin de mieux voir, il fermait les yeux. Chaque retour de printemps, chaque aurore, chaque tombée de la nuit figuraient pour lui des tragédies abstraites auxquelles il assistait, moins avec ses sens qu'avec son âme. A la façon des poètes mystiques anglais du XVII^e siècle, ses véritables maîtres, il donnait une forme aux abstractions et s'attachait peu à l'observation directe et enjôlée de la plante et de l'oiseau. Il distinguait à peine le chêne du sycomore, et parmi toutes les fleurs, il n'y en avait guère qu'une qu'il se plût à reconnaître, la fleur du sommeil, le pavot.

Magnifique vieillard, Wilfrid Blunt s'approchait avec une curiosité attendrie et respectueuse du poète malade. Les deux hommes échangeaient des confidences, et la résignation n'était pas du côté de la force vitale, mais du côté de la faiblesse expirante. Blunt parlait de ses vastes déconvenues. Il disait : « Je n'aime pas l'humanité civilisée, mais la cause de la pauvre humanité sauvage me semble perdue » Il soupirait, puis reprenait ses habituels discours indignés contre le Foreign Office. Francis Thompson, qui avait écrit des odes impérialistes, opinait faiblement de la tête; il donnait une pensée compatissante aux nations opprimées. « J'ai vécu ma vie dans sa plénitude », déclarait le vieillard. Dans l'âme de Francis Thompson l'orgueil était mort. Interrogé par son hôte sur sa jeunesse, sur sa carrière littéraire, il avouait qu'il avait été ambitieux sans mesure, qu'il avait follement quitté sa famille, que son père n'avait eu aucun tort envers lui, que toute sa misère avait été méritée. Et parfois, comme à un confesseur devant lequel on débride une secrète plaie de l'âme, Blunt révélait au malade tout près de l'éternité ses inquiétudes religieuses jamais apaisées, le grand conflit entre la science et la foi où sa jeunesse s'était débattue. Ce chrétien troublé qui n'avait jamais pu se résoudre à devenir un sceptique, avait été le perpétuel insurgé. L'instinct de la chevalerie chrétienne s'était chez lui transformé en un humanitarisme un peu tumultueux et théâtral. Il était insatisfait à la façon du héros romantique dont on peut toujours dire,

L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille.

Il comparait l'histoire de ses désillusions à celle de son ami, le P. Tyrrell. « Turrell et moi, nous avons échoué », répétait-il. Francis Thompson, à ces aveux d'intellectuelle détresse, répondait avec un sourire qui illuminait ses traits ravagés. « Oh! moi, je suis tout à fait croyant. C'est ma seule consolation. » L'absorption dans un rêve de mystique beauté avait simplifié son âme. A son hôte, à l'homme de l'action turbulente, il apparut comme un être mystérieux. Une chaude après-midi, tandis que les guêpes bourdonnaient autour du malade, celui-ci fit un geste violent d'impatience et, avec une sorte de candeur anglo-saxonne où il entre beaucoup d'humour et un peu de superstition, Wilfrid Blunt prétendra que les guêpes délaissèrent désormais ce coin de jardin.

L'état de Francis Thompson ne cessait d'empirer, à mesure que s'avancait l'automne. Ramené à Londres, il expira à l'hôpital privé de Saint-Jean et de Sainte-Elisabeth, le 13 novembre 1907. Cet instant pour lequel il avait invoqué tant de célestes protecteurs, depuis Jeanne d'Arc jusqu'au cardinal Manning, fut sans angoisses. L'amitié du publiciste catholique, Mr. Wilfrid Meynell, qui s'était penchée sur l'inquiétude de sa vie, se pencha sur le calme de sa mort.

A ceux-là dont il ne voulait pas être séparé, Francis Thompson avait dit, en des strophes naïves *To my Godchild* : « N'allez pas me chercher au Ciel parmi les saints, les héros, les lutteurs, les conseillers de Dieu qui siègent sur des trônes étincelants, mais là où sont les enfants et les chétifs, ceux qui eurent le plus besoin d'être protégés et d'être aimés, ceux qui donnèrent en retour des bienfaits leurs chansons, là peut-être vous finirez par me découvrir. »

Cherchez-moi dans les nurseries du ciel (1)!

Ce vers de confiance et d'humilité fut l'épithaphe de Francis Thompson. Et pourtant cet humble cessait tout à fait de l'être lorsqu'il prédisait sa gloire posthume. Dans une chambre d'incorrigible bohème, il laissait, parmi des lettres non ouvertes et des pipes à moitié brisées, des cahiers couverts de son écriture où les soigneux comptes rendus des matches de cricket durant un quart de siècle alternaient avec des poèmes Aux feuilles d'un livre adhérait encore une fleur séchée, un pavot que jadis une enfant avait cueilli pour lui et que Francis Thompson avait su transformer en un symbole :

La fleur du sommeil balance dans le froment sa tête
Lourde de songe, comme l'épi est lourd de pain.
Le grain salutaire et le dormeur que le soleil rougit

Seront fauchés par le moissonneur, et le moissonneur par le Temps.
J'incline parmi les hommes ma tête inutile.
Je donne des rêves, ils donnent le pain.
Les hommes bienfaisants, et le dormeur ébloui de soleil
Seront retranchés par le Temps, mais après la moisson
Les hommes glaneront mes rêves, à moi, le dormeur!

Cette assurance orgueilleuse était-elle un leurre? Rien ne paraissait la justifier. A des hommes en quête de formules esthétiques et d'harmonies impeccables, Francis Thompson jetait en pâture sa prière et sa souffrance. A des satisfaits, à des rassasiés, il apportait son besoin de Dieu, son désir d'éternité, la flamme de son impossible amour. Francis Thompson avait vécu, sinon dans la totale obscurité, du moins dans l'effacement admiré d'une seule élite. Cependant lorsqu'en 1908, la *Dublin Review* publia ce fameux *Essai sur Shelley*, qu'elle avait naguère refusé, l'accueil du public fut enthousiaste. Les années qui suivirent, la gloire de Francis Thompson ne fit que grandir. Les louanges étaient totales autant qu'avait été complet l'abandon. La vogue s'ajoutait à la gloire. Le vagabond qui cherchait un abri la nuit sous les ponts de Londres pénétrait dans les salons comme un hôte fantôme. Francis Thompson possédait, à la veille de la guerre de 1914, le cœur de la jeunesse anglaise. Dans les grandes universités les étudiants étaient tentés de délaissier, au profit de ses poèmes intellectuels et mystiques, ceux du grand Tennyson lui-même, le représentant d'une époque révolue dont vingt ans plus tôt les orgues de Westminster avaient pleuré la mort.

Aujourd'hui, dans les écoles populaires d'adultes, entre une lecteur biblique et le chant d'un psaume, il arrive qu'un poème de Francis Thompson soit expliqué. Sans doute ne sera-t-il jamais tout à fait compris ni goûté de la foule. Mais il demeure exclusivement et profondément anglais; il a extrait du sol natal les suc

(1) *Look for me in the nurseries of Heaven.*

dont s'alimente son lyrisme. Ce chantre d'une Eglise universelle porte le sceau de sa propre nation.

Il en fut de Francis Thompson comme de ce miséreux qu'une vieille légende nous montre mendiant son pain de porte en porte, moitié pèlerin, moitié insensé. Mais une nuit on le trouva mort dans une grange miraculeusement éclairée de flambeaux allumés aux feux des étoiles. Et l'on reconnut que le miséreux était un saint. Ainsi l'Angleterre reconnut que Francis Thompson était l'un de ses grands poètes à la leur d'apothéose qui émanait, non de sa pauvre dépouille, mais de ses chants. C'était moins la leur d'une renommée que celle d'un idéal; un reflet d'aurore sur une cathédrale ressuscitée.

AGNÈS DE LA GORCE.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les négociations hollando-belges

Les négociations hollando-belges, qui se poursuivaient discrètement à l'abri de la pression de l'opinion publique sont suspendues une fois de plus bien que les deux gouvernements aient été très près de réaliser cet accord général sur les questions pendantes qui aurait permis une collaboration fructueuse de la Belgique et des Pays-Bas dans la politique européenne. Une explosion de mauvaise humeur suscitée par les gens d'Amsterdam, toujours désireux de priver Anvers du trafic rhénan, a paralysé les bonnes intentions du cabinet de La Haye qui paraissait avoir enfin compris la grande portée d'une entente. La publication par *le Temps* de Paris de renseignements inédits sur les pourparlers à la veille d'aboutir a mis le feu aux poudres. On ne peut se défendre de l'impression que l'opinion hollandaise, extrêmement susceptible et méfiante, se laisse en ce moment manœuvrer, car le torpillage d'un traité, qui aurait pu être la préface d'une étroite collaboration politique et économique, correspond à un plan cher à certains éléments influents dans la diplomatie française. Le quai d'Orsay n'a pas encore accepté l'idée d'un bloc hollando-belge; il ne voit pas que ce serait un premier pas dans la voie d'une réorganisation de l'Europe occidentale. Chez nos voisins du Midi la grande presse, très bien informée des désirs des maîtres de l'heure, a soin de ne jamais contrecarrer leur politique, mais elle cherche, au contraire, à la servir de son mieux. Il est extrêmement difficile de convaincre de leurs véritables intérêts des gens qui se jettent aveuglément sur l'amorce tendue chaque fois qu'un tiers veut détourner leur attention.

Tout reste donc en état. Pour obtenir la solution du délicat problème des eaux intermédiaires, il reste à la Belgique à prouver par des faits qu'elle possède vraiment une monnaie d'échange. En poursuivant énergiquement les travaux du canal Albert, en continuant à accorder au remorquage vers Anvers cette gratuité qui a donné, ces derniers mois, des résultats surprenants, la Belgique finira par convaincre les plus sceptiques de l'utilité qu'il y aurait à ne plus laisser des intérêts locaux prendre dans cette affaire une influence déterminante.

Voilà douze ans qu'une déclaration solennelle des puissances a proclamé le droit de la Belgique à une révision des traités de 1839. Tour à tour, M. Segers, avec son esprit délié, sa compétence de juriste, son expérience des choses du gouvernement; M. Van Cauwelaert, avec sa souplesse de leader parlementaire, son zèle de grand

Anversois, ont essayé d'amener la Hollande à y souscrire. Ils ont sans nul doute, rallié à leurs vues le monde officiel et l'élite capable de comprendre que derrière ces questions d'écluses, de canaux, de prises d'eau git un grand intérêt européen. Mais la masse de la nation hollandaise n'est convaincue ni de la justice de notre cause ni de l'opportunité de mettre fin, une fois pour toutes, aux vexations dont nous nous plaignons. Le recours à l'arbitrage, s'il demeure possible pour certains points spéciaux relatifs à l'interprétation des traités en vigueur, ne permettrait pas de faire œuvre vraiment constructive. Il n'y a rien à faire pour l'ensemble des questions en suspens tant que n'apparaîtra pas chez nos voisins, sous la pression des nécessités, un désir véritable de collaboration. Si jamais nous devons aller à Genève, ce n'est plus seulement le problème hollando-belge qu'il faudrait soulever, ce serait celui, beaucoup plus vaste, de l'internationalisation de toutes les eaux du Delta qu'il faudrait évoquer à la lumière des nouvelles tendances du Droit.

* * *

Le temps travaille pour nous et il peut devenir notre plus sûr auxiliaire si nous avons soin de conserver, pendant la période de recueillement qui va s'ouvrir, une discipline nationale très stricte. La Hollande, pour nous faire accepter le tracé qu'elle propose en vue d'améliorer les communications entre l'Escaut et le Moerdrecht, va essayer de faire « chanter » Gand et Liège en leur faisant croire que notre gouvernement sacrifie leurs intérêts à ceux d'Anvers. Il faudra éviter de céder aux tentations du particularisme et déjouer les menées qui tendent à nous acculer à des négociations partielles; il faudra éviter aussi de croire sur parole les informateurs qui annoncent à tout-moment que nous avons lâché pied. Il résulte de renseignements puisés aux meilleures sources que jamais nous n'avons consenti, comme on l'a dit, à la cession de la moitié des Wielingen. Les faux bruits répandus sur ce point sont de nature à semer la défiance dans le pays et à priver nos négociateurs du soutien moral auquel ils ont droit.

Notre presse est animée des meilleures intentions; l'idée s'ancre de plus en plus que la politique étrangère doit être tenue en dehors des luttes de parti, mais nos journaux, faute d'un contact suffisant avec le Département des Affaires étrangères, ne sont pas mis à même de servir nos intérêts avec un zèle suffisamment informé. En France, par exemple, le chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes* et le rédacteur politique du *Temps* sont en quelque sorte des personnages officiels qui ont leurs grandes et petites entrées au Quai d'Orsay. Ils ont toute facilité pour se documenter sur les faits et ne risquent pas de contrecarrer, sans le vouloir, l'action diplomatique. Rue de la Loi, on n'envisage guère la collaboration de la diplomatie et de la presse que sous la forme passive du communiqué.

La suspension des négociations hollando-belges devrait faire réfléchir ceux qui s'imaginent si étrangement que les relations entre Etats même voisins se réduisent à l'ajustement des tarifs douaniers et à la mise en concordance des horaires de chemin de fer. Dans la Maison de Lambrmont et de Banning, il est de bon ton aujourd'hui de ne parler que de statistiques commerciales; c'est se condamner à ne voir, sous prétexte de réalisme, qu'une face des choses. Une importante fraction de l'opinion hollandaise est encore imprégnée dans ses sentiments à notre égard de préjugés qui remontent au traité de Munster; à ses yeux la Belgique de 1932 n'est toujours qu'un fonds servant. Ce n'est ni dans les foires commerciales ni dans les expositions de peinture que l'on parviendra à redresser cette appréciation qui est à la racine des difficultés existant entre les deux pays. Pour se faire écouter, il faut que la Belgique fasse la preuve d'une pleine capacité politique. Qu'elle

affirme donc hardiment sa conception de la sécurité occidentale basée sur les traités de Locarno! Qu'elle se révèle comme le pivot de l'ordre dans notre coin menacé! Alors, mais alors seulement, son amitié sera prise à sa valeur. La subordination du politique à l'économique dans les conceptions de nos dirigeants les a amenés plus d'une fois depuis la guerre à prendre les problèmes du jour par le mauvais bout. Le règne funeste des experts en choses secondaires a fait méconnaître les lois qui dominent notre Histoire et a stérilisé l'imagination de ceux qui commandent. La suspension des négociations avec les Pays-Bas va nous donner le temps de reviser nos idées directrices. Le problème hollando-belge demeurera insoluble aussi longtemps que nos voisins du Nord croiront que nous n'aspirons qu'au règlement avantageux de questions de nitoyenneté; il prendra un tout autre sens le jour où l'établissement de relations amicales avec la Belgique apparaîtra clairement à La Haye et à Amsterdam comme une garantie mutuelle de sécurité et de force.

COMTE LOUIS DE LICHTERVELDE.

Du chant celtique et d'une messe celto-grégorienne

Il y a deux ans, nous recevions de l'abbaye carmélite de Loughrea (Irlande) une lettre fort intéressante. Elle émanait du R. P. Lambert, O. C. D., résidant dans le couvent précité. Le P. Lambert est un Liégeois, fils de l'officier supérieur du même nom. Musicien comme tout Liégeois qui se respecte, le R. P. Lambert fut élève de M. Joseph Jongen pour l'orgue. C'est lui qui tenait cet instrument dans l'église de Notre-Dame de Chèvremont, desservie par les Carmes. D'humeur spontanée, vive et « spitante » (nous sommes à Liège, n'est-ce pas?), on lui trouvait, paraît-il, des idées particulières dans le choix et l'exécution de la musique d'orgue. Affaire de goût. Notons simplement que de tous les instruments, l'orgue possède à coup sûr le répertoire le plus disparate et souvent le plus incongru. Entre les productions accablantes, les contreponts secs et infaillibles des vieux Kapellmeister allemands, arrière-faix de l'école de Leipzig, les sucreries, les fades *locum* de l'école de Niedermeyer ou même (hélas! oui) de celle de César Franck, et certains spécimens abracadabrants du snobisme esthétique d'aujourd'hui, nous ne saurions à quoi accorder le dernier rang.

Nous avions eu le plaisir de faire la connaissance du R. P. Lambert à Bruxelles, à un Concert spirituel où nous avions suivi ensemble, sur la partition, l'exécution du *Requiem* de Mozart; — nous avions tort, d'ailleurs, cette manière de contrôler l'exécution, comme un Anglais visite un musée en contrôlant dans le catalogue l'emplacement des tableaux, étant tout le contraire de la jouissance naïve et spontanée que doit être l'audition de l'œuvre musicale.

Or, se référant à notre rencontre précitée, le R. P. Lambert nous parlait longuement dans sa lettre du chant celtique ancien et il nous communiquait un article, *The religious music of Ireland* (nous ne possédons malheureusement pas la date et le titre du journal), développant cette thèse à coup sûr originale et des plus intéressantes : l'existence d'un élément irlandais, c'est-à-dire celtique, dans le chant liturgique ancien. Nous résumons ci-dessous ce travail, qui ne manquera pas d'intéresser le lecteur :

Il existe une relation étroite entre le chant grégorien, le vénérable et glorieux monument sonore de l'église romaine, et le folklore musical irlandais. Le peuple de ce pays possède des mélodies conçues dans les huit modes traditionnels, ainsi qu'un rythme libre tout pareil à celui de la psalmodie liturgique.

Jusqu'ici, rien encore de très spécial. Des exemples des modes

gréco-liturgiques ont été découverts dans toutes les régions habitées par les débris de la vieille race celtique, notamment en Bretagne française. Cette constatation a même inspiré à Bourgault-Ducoudray cette hypothèse ingénieuse que dans les temps anté-historiques, les Grecs auraient eux-mêmes été une branche de la vaste famille celtique (Pindare aurait pu s'appeler Pindareel!). Ce qui est plus intéressant, c'est ce qui suit.

On connaît l'importance, au moyen âge, de l'Irlande comme centre de diffusion du christianisme. Des moines irlandais fondèrent des abbayes en Gaule, en Suisse et dans le Rheingau. Qui dit évangélisation, dit aussi initiation au chant liturgique. Or, pendant la magnifique période où, à la voix des missionnaires, les populations de l'Europe occidentale et centrale embrassaient par masses le christianisme, notre auteur signale l'essor tout particulier pris par le chant liturgique dans les centres d'activité des moines irlandais. C'est l'un d'eux, saint Collach, qui en 612 fonda l'abbaye de Saint-Gall dont on fait (à tort, affirme le R. P. Van Dooren) le plus important centre musical du temps, le berceau du trope et de la séquence. L'inventeur, à Saint-Gall, du trope, Tuathal (Tuotilo), était Irlandais. Les manuscrits sangalliens qui (avec d'autres) servirent de base à Solesmes pour l'élaboration de la Vaticane seraient en réalité d'origine irlandaise. En 653, sainte Gertrude, en Brabant, fit appel à deux Irlandais, saint Foillan et saint Ultan, pour enseigner la psalmodie aux moniales d'une de ses abbayes du pays de Liège. Un Irlandais, saint Helias, élu abbé de Cologne en 1015, est réputé avoir introduit le chant romain dans cette ville. Le même fait se répéta à Ratisbonne où, en 1076, le monastère de Saint-Pierre fut fondé par l'Irlandais Muiredach Mac Robertaigh (Murianus).

Nous arrivons au *punctus acutus* de l'argumentation. Qu'était-ce que ce chant « grégorien » enseigné par les premiers missionnaires irlandais et propagé par leurs successeurs? Le christianisme s'était implanté en Irlande avant la diffusion du chant liturgique romain. Les premiers hymnodistes irlandais furent d'anciens bardes, comme Mac Lagaire, chef barde qui embrassa le christianisme en 433 et dont l'exemple fut suivi par la plupart des ménestrels, ses compatriotes. Les chants religieux enseignés à ses catéchumènes et à ses compagnons par saint Patrick (377-460) ne pouvaient pas encore se rattacher au chant grégorien, qui date de plus tard. Un des plus grands missionnaires et musiciens irlandais fut Sedulius, qui voyagea en France, en Italie et en Asie, s'établit finalement à Rome et qui fut l'auteur du *Carmen paschale*, du *Salve Sancte Patris* (introné de la messe de la sainte Vierge) et de deux autres hymnes, *Crudelis Herodes Deum* et *A Solis Ortus Cardine*. Or, ce Sedulius naquit en 400; l'*A Solis Ortus Cardine*, qui figure aujourd'hui dans le bréviaire romain, fut composé par un Irlandais avant la mort de saint Patrick!

Des faits qui précèdent, notre auteur déduit que le chant liturgique primitif de la Verte Erin dut être fortement imprégné d'éléments celtiques de l'époque antérieure. Combien de vieilles mélodies celtiques ne furent pas introduites dans le répertoire liturgique par les moines irlandais? Quelles modifications locales (modales, rythmiques, mélodiques) ceux-ci ne firent-ils pas subir, de la meilleure foi du monde, aux mélodies romaines qu'ils enseignèrent?

Nous avons résumé brièvement, mais fidèlement, l'article qui nous a été communiqué. En principe, la thèse qu'il développe n'a rien d'in vraisemblable. Il y a là certainement quelque chose, dont les historiens du chant liturgique n'ont peut-être pas assez tenu compte. L'histoire de la musique est pleine de faits analogues. L'appropriation chrétienne des vieux mythes païens est d'observation courante. Dans le domaine de l'ancien folklore celtique, en liaison avec le grand art lui-même, quel héros plus essentiellement chrétien que Perceval-Parsifal? Or, la légende celtique païenne connaît un certain Peredur, en quête d'un objet mystérieux — un vase ou un plat, on ne sait au juste — qui ressemble à Parsifal comme un frère. De même, l'appropriation chrétienne d'anciennes mélodies païennes par l'adaptation d'un nouveau texte fut de tradition constante chez les catéchistes (et même les hérésiarques) de tous les âges.

Évidemment, le cas qui nous occupe reste hypothétique, comme les origines de la musique d'art elle-même en Angleterre ou l'on devine, au moyen âge, une culture musicale formidable, toute une germination de formes et de procédés dont la documentation aurait disparu. On pourrait objecter bien des choses, notamment ceci, que le plain-chant fut pratiqué dans l'ouest européen, sans

l'aide des moines irlandais, dans le chant gallican qui fit place, au temps de Charlemagne et de Pépin, au chant romain. Il est aussi exagéré de dire que les manuscrits sangal'iens ayant servi de base à la Vaticane auraient été des manuscrits irlandais. Qu'il y en ait eu de cette nationalité, c'est possible, mais leur nombre a dû être infime et, avec le temps, ils durent faire place à des copies indigènes. D'une manière générale, nous devons nous méfier un peu de l'« irlandomanie ». Par un phénomène presque naturel, le sentiment national des moines comprimés, une fois libéré, se détend avec une force extraordinaire et se traduit parfois par un égocentrisme et un annexionisme assez puérils. Sans quitter le domaine musicologique, n'a-t-on pas vu un érudit irlandais, Grattam Flood, faire de Dufay, le grand maître wallon du XV^e siècle, un Irlandais (1) ?

Quoi qu'il en soit, des musiciens irlandais patriotes s'attachèrent à faire prévaloir la thèse ci-dessus exposée. Les tenants de cette dernière s'appuient particulièrement sur un ouvrage de l'abbé Henebry, précédemment professeur d'irlandais à l'Université de Cork, *A Handbook of Irish Music*. L'auteur fit sur place une étude expérimentale des chants traditionnels, qu'il a enregistrés parmi les gens du peuple et qu'il a analysés scientifiquement. Mais l'idée rencontra de l'opposition dans le pays même, ce que l'on explique par la psychologie irlandaise elle-même. Se rappeler, à ce propos, la destinée lamentable de ce petit peuple au passé héroïque. Conquête au XII^e siècle par Henry II, l'Irlande vit s'aggraver de jour en jour son esclavage. Cromwell avait juré l'extermination de ces papistes obstinés. Ce qui n'avait pas péri par le fer ou par le feu fut refoulé dans les montagnes arides dominant l'Atlantique. La misère et l'abandon de ces misérables parut au Protecteur (le bien nommé) d'une cruauté plus efficace que la mort. On laissait ces gens végéter et patoisier à leur aise en gaélique. C'est d'eux cependant que devait partir, il y a un siècle, avec O'Connell, le mouvement de restauration nationale qui aboutit, il y a quatre ans, à faire de l'Irlande un Dominion.

Mais l'emprise anglo-saxonne avait été trop longue. Les effets d'une domination prolongée sont indépendants de sa légitimité. C'est une question de fait. Voyez les traces laissées par la domination autrichienne en Bohême, par celle des Arabes et des Turcs dans les Balkans. L'Irlande s'est incorporé la culture anglaise au point de douter de l'originalité de la sienne propre. La restauration nationale rencontre encore, de ce chef, en Irlande même, beaucoup d'incompréhension et de résistance. Ce fut encore le cas en ce qui concerne l'élément celtique dans le chant liturgique. Nous nous garderons bien en ce qui nous concerne, d'intervenir dans le débat. Nous incomptons. Mais dans la lettre qu'il voulait bien nous adresser, le R. P. Lambert, qui ne doute de rien (on vous répète qu'il est Liégeois), ne prétendait à rien moins qu'à nous faire intervenir dans le débat pour plaider en faveur de cette dignité spéciale du vieux chant celtique, comme élément intégrant du chant liturgique occidental primitif. Mais nous persistons à croire que les questions de ce genre sont du domaine des spécialistes (liturgistes et hommes d'église) et ne peuvent être traitées efficacement que par eux.

* * *

Aujourd'hui, nous recevons de nouveau des nouvelles du R. P. Lambert, mais cette fois sous forme de notes de musique. Notre religieux compatriote et ami nous adresse une messe *Fons bonitatis* (2) qui nous apparaît comme une illustration des principes que l'on vient de lire. On pourrait dire (parodiant un

(1) Sauf respect, une tendance analogue (résultant également, il faut bien le dire, d'une compression du sentiment national) existe chez nous en Flandre. On connaît le travail fameux de de Groote faisant des Phéniciens des Flamands (Sidon ne vient-il pas de « Seeduin » ?) et transférant l'Odyssée en Flandre (Lisseweghe n'est-il pas une contraction de « Ulyssweghe » ?). Mais, sans quitter, encore une fois, le domaine musicologique, rappelons ici le cas d'Edmond Vander Straeten, musicologue savant s'il en fut, mais qui, en sa qualité de Flamand, éprouvait le prurit (signalé par M. Auda dans son livre sur la *Musique dans l'ancien pays de Liège*) d'annexer à la Flandre tous les musiciens belges qu'il pouvait, en négligeant systématiquement le reste. C'est lui qui avait organisé le « raffut » qui suivit l'inauguration de la statue de Tintoris à Nivelles, en prétendant que ce valeureux contrepointiste était né à Poperinghe. — allégation aujourd'hui définitivement écartée par l'étude consacrée à Tintoris par M. Ch. Van den Borren dans la *Biographie nationale*.

(2) Paris, Hérelle et Cl^e, 16, rue de l'Odéon, Paris VI, collection « Musique d'Eglise ».

mot célèbre dans le domaine anthropologique) que si la liturgie musicale primitive de l'Occident européen ne descend pas du chant gaélique, la messe du R. P. Lambert, elle, y remonte puisque l'auteur y a enchâssé deux thèmes populaires irlandais anciens.

Une œuvre charmante, très courte (le *Kyrie* ne compte que vingt-deux mesures), très simple aussi, non de cette simplicité précieuse et affectée qui marque par exemple la littérature enfantine moderne (avec ses trois princesses, ses trois pommes et autres ternarités traditionnelles), mais d'une simplicité essentielle, saine. Elle est écrite à deux voix égales, avec un accompagnement d'orgue très discret, le tout en style polyphonique, mais une polyphonie translucide, réduite à sa plus simple expression, ce qui n'exclut aucunement la science (essayez donc de refaire les Inventions à deux voix de Bach). Aucune de ces intentions programmatiques et descriptives qui, liées au texte *ne varietur* de la messe, ont abouti depuis plus d'un siècle à des poncifs exaspérants. Le *Credo* (où les spécialistes s'évertuent spécialement à ces démonstrations) est simplement remplacé ici par le *Credo IV ex Graduale Romano*. Aussi les quatre parties musiquées ne diffèrent-elles pas essentiellement l'une de l'autre par le caractère et cette « monotonie » (dans le sens étymologique, non péjoratif, du mot) nous plaît. Elle est conforme aux vraies traditions de l'ancienne musique d'église dont les représentants les plus éminents ne se battaient pas les flancs pour trouver une illustration musicale adéquate au texte. L'éditeur de la présente petite messe, dans son Préambule, n'hésite pas à la ranger parmi les œuvres de style « palestinien ». Le mot paraît ambitieux. Il est strictement exact si l'on admet qu'une filiation stylistique doit être recherchée moins dans la forme que dans l'esprit.

La mélodie, modérément mélismatique, est d'un flux très naturel et d'un caractère très homogène. Le *Gloria* part de l'intonation liturgique, pour s'en écarter aussitôt, mais toute la messe baigne dans cette même atmosphère. Elle est encore « palestinienne » par sa liberté métrique et en ce sens qu'elle repose entièrement sur un *melos* unique, partant de cette formule d'essence pentatonique : *ré — do — la* (dans le sens descendant) tantôt prise dans le sens direct, tantôt renversée. Les deux thèmes populaires irlandais dont il a été question, le premier mineur, le second majeur, montrent des traces évidentes du pentatonisme primitif, enrichi en cours de route par le demi-ton (toujours diatonique). Ils nous rappellent vaguement les merveilleuses mélodies populaires hébraïques dont nous nous sommes occupé particulièrement jadis et qui, de tous les chants populaires latins, germaniques et slaves, sont pour nous les plus beaux. Ces deux thèmes « tiennent » parfaitement bien avec le reste : ce qui renforce singulièrement l'hypothèse historique formulée dans la première partie de cet article.

L'harmonie dégage un parfum tout particulier, avec ses quintes vides, parfois parallèles, ses cadences inattendues sur un accord majeur, par exemple sur *gratias agimus* et sur la dernière syllabe de *tu solus altissimus Jesu Christo*. Cette formule retentit ici tout autrement que les accords majeurs terminaux des morceaux en mineur du XVII^e et du XVIII^e siècles, qui ont la sécheresse d'un cliché. Ici, ce majeur inattendu fait l'effet d'une douce lumière dont on verrait à peine le foyer, un éclaircissement qui apaise plutôt que d'aveugler. Le R. P. Lambert connaîtrait-il ce *lied* adorable de Hugo Wolf, *Über ein altes Bild* (Sur une vieille image), dont le texte évoque un tableau naïf d'un maître primitif (1) ? Nous gagerions que non. Or, le mouvement harmonique que nous venons de louer se trouve note pour note, avec le même caractère, chez le maître styrien. Et ceci n'est pas, pour notre religieux ami, une rencontre médiocrement flatteuse.

ERNEST CLOSSON.

(1) Le poète montre la Vierge surveillant l'Enfant divin qui joue avec le petit Jean-Baptiste. « Et dans la forêt prochaine, hélas ! verdit l'arbre de la croix. » Et le musicien, dans le dessin concentrique de l'accompagnement très simple, évoque la forme schématisée de l'instrument du supplice.

Nouvelle discussion avec un catholique libéral

Notre catholique libéral, l'homme double qui juxtapose catholicisme et libéralisme, nous a de nouveau reproché le sectarisme qui anime, prétend-il, notre action publique.

Nous croyions cependant lui avoir répondu de façon satisfaisante au sujet de notre campagne scolaire. Ce n'est pas nous, lui avions-nous dit et répété à satiété, qui sommes les sectaires en l'occurrence. Nous ne demandons à l'Etat que d'être équitable, et même neutre, en tenant la balance égale entre les familles et entre les écoles qui lui fournissent de bon citoyens.

— Cette fois-ci, nous cria-t-il dès qu'il nous aperçut, je vous prends en flagrant délit de sectarisme. Et vos distinctions subtiles ne vous tireront plus d'affaire comme l'autre jour. Je viens de lire dans le journal le compte rendu d'une propagande que vous avez menée à travers tout le pays en compagnie d'un fanatique antimoderne du nom de Vallery-Radot. Ce n'est plus seulement l'école chrétienne pour ceux qui la désirent que vous réclamez à cor et à cri, mais l'Etat chrétien pour ceux qui en veulent et pour ceux qui n'en veulent point.

— Mais vous et vos pareils, ne préconisez-vous pas l'Etat neutre, laïc et obligatoire, pour ceux qui en veulent et pour ceux qui en ont horreur ?

— Lorsqu'il n'y a pas accord, il faut bien s'abstenir, et l'abstention s'appelle neutralité. La neutralité et le laïcisme des institutions, sont le seul moyen de maintenir la paix et l'entente entre des citoyens que divisent les opinions philosophiques et religieuses.

— Etes-vous bien sûr que les pouvoirs publics attendent, pour prendre une attitude positive, que l'unanimité se soit faite dans le pays ? Tous les Belges étaient-ils d'accord dans l'appréciation des services rendus par M. Briand à la France, à la Belgique, à l'humanité ? N'y avait-il qu'une voix pour le proclamer bienfaiteur du genre humain ? N'empêche que le Roi des Belges, que le chef du gouvernement belge, que les présidents des Chambres belges ont envoyé au Président de la République française, au président du Conseil et aux présidents de la Chambre et du Sénat français des condoléances qui étaient un bel hommage à la mémoire de cet homme d'Etat. Nos gouvernants ont estimé qu'ils devaient, avec ou sans conviction, rendre cet hommage à Briand. Ils n'ont pas craint de froisser les convictions antibriandistes d'un grand nombre de leurs gouvernés. Vous ne pensez même pas à leur en faire un reproche. Mais lorsqu'il s'agit de rendre hommage au Christ, vous êtes plus sévère, vous, catholique.

— Mais...

— Attendez, je n'ai pas fini de vous confondre. Tous les Belges n'ont pas foi en la Société des Nations. Vous me direz qu'ils ont tort. Peu importe pour l'instant. C'est un fait que beaucoup de Belges ne croient pas à la Société des Nations telle qu'elle est constituée et que nous la voyons fonctionner. Et cependant, la Belgique fait officiellement acte d'allégeance à la Société des Nations, elle lui paie tribut, elle reçoit ses consignes et collabore à son œuvre. Vous n'avez jamais protesté au nom de la liberté de pensée. Vous réservez vos protestations pour les tourner contre l'Eglise dont vous trouveriez mauvais que notre gouvernement reconnût l'autorité doctrinale et spirituelle.

— Ce sont les questions et non pas moi que vous confondez. Briand et la Société des Nations sont d'ordre politique. Le Christ et l'Eglise sont d'ordre religieux et surnaturel.

— Vous ne donniez pas cette raison tout à l'heure. C'était

alors une question d'assentiment ou de consentement populaire. Mais soit, acceptons cette nouvelle position du problème. La reconnaissance du Christ et de l'Eglise a pour nous un aspect politique. Pour les libéraux, ces réalités religieuses sont absolument en dehors de l'orbite politique. De nouveau, nous sommes en présence de deux conceptions. Pourquoi voulez-vous privilégier l'opinion libérale ? Parce qu'elle est fautive ? Car vous devez, puisque vous êtes catholique, en sentir la fausseté.

La société a des devoirs envers Dieu et envers son Christ comme l'individu. Les peuples ne sont pas moins coupables que les individus lorsqu'ils se révoltent contre l'autorité divine et qu'ils secouent le joug du Créateur et du Rédempteur. Sans Dieu et sans le Christ, il n'y a pas de salut pour les nations. Les experts et les hommes d'Etat, remarque le pape Pie XI, et après lui les évêques de Belgique, passent les monts et traversent les océans pour rencontrer les représentants des nations les plus lointaines, ils édifient des plans de salut et de redressement, et nous sommes toujours à attendre les résultats de ces palabres et de ces efforts internationaux. Il semble que les événements actuels dépassent la volonté humaine. Il faudrait recourir à la Volonté divine, qui domine souverainement tous les événements et toutes les situations. Mais le nom de Dieu n'est même pas prononcé dans ces assemblées internationales.

Les réalités les plus humaines et les plus profanes doivent être incorporées à la grande synthèse surnaturelle de notre destinée. Ou bien elles ne sont pas conçues comme Dieu lui-même les veut et nous les impose.

En outre, il y a des problèmes qui présentent un aspect religieux en même temps qu'un côté profane et politique. Par exemple, l'enseignement qui doit préparer les jeunes générations à leur vie terrestre et à leur destinée surnaturelle. Par exemple encore, le mariage, qui est un sacrement et en même temps un contrat dont les effets civils doivent être réglés par la loi et l'autorité politiques. Ignorer l'Eglise et la religion, c'est élever la discordance et le déchiement à la hauteur d'une institution.

— Tout cela est très beau, mais encore une fois, comment imposer une législation chrétienne aux incroyants et aux indifférents ?

— La foi et la pratique religieuses n'ont jamais et ne seront jamais imposées par la force et par la loi. L'Eglise ne veut pas d'adeptes forcés. Elle les refuse et les repousse positivement.

Une législation qui s'inspire des principes chrétiens est en même temps celle qui convient le mieux aux buts temporels que poursuit immédiatement le pouvoir politique. La meilleure législation de la famille au point de vue terrestre est encore la législation chrétienne. Il en est de même des funérailles, de l'enseignement, de la justice sociale, de l'assistance publique et d'une foule d'autres domaines où se rencontrent les lumières de la science politique et celles de la morale chrétienne. La politique rationnelle et les indications supérieures des principes catholiques ne sont jamais en contradiction. Par conséquent, les bons citoyens ne seront jamais froissés positivement par la politique chrétienne. Tandis que les bons chrétiens ont tout lieu de l'être par une politique de neutralité et de laïcisme.

Vous le voyez bien, les sectaires ne sont pas où vous prétendez les voir. Et si vos convictions catholiques étaient plus vigoureuses et plus rayonnantes, elles élimineraient vos sentiments libéraux. Croyez-moi, le catholicisme libéral, lorsque le libéralisme pénétrait et transformait le catholicisme, était une position intenable ; mais la contradiction est bien plus évidente depuis que l'on juxtapose purement et simplement ces deux conceptions irréconciliables.

Notre interlocuteur nous regardait avec un air de pitié. Mais au fond, il était interloqué. Vous trouvez sans doute que notre entretien a tourné en monologue. Cela ne tient pas, nous vous

prions de le croire, à notre loquacité. Mais au fait lamentable que la doctrine catholique est si faiblement affirmée qu'elle étonne, même ceux qui se prévalent de son nom, comme une nouveauté.

Jamais il ne fut plus opportun de rappeler la doctrine catholique de l'Etat et de la société.

Il existe une ligue instituée dans ce but. Elle porte le nom interminable de Ligue apostolique pour le retour des nations à Dieu et à son Christ par la sainte Eglise. Ce n'est pas un nom, c'est une définition. On l'appelle par abréviation Ligue apostolique.

Le fondateur en est un religieux belge, le P. Philippe, Rédemptoriste.

Il se présenta vers l'armistice au pape Benoît XV et lui exposa ses projets d'apostolat. Contre les habitudes romaines, Benoît XV approuva immédiatement et avec une sorte d'enthousiasme la ligue du P. Philippe. La lettre d'approbation et de recommandation qu'écrivit Sa Sainteté quelques jours plus tard est aussi explicite et aussi insistante que possible. Elle accorde aux ligueurs apostoliques des faveurs spirituelles extraordinaires. Elle déclare que tous les catholiques dignes de ce nom devraient apporter à cette campagne leur nom et leur dévouement.

C'est un fait que les doctrines dont la Ligue apostolique poursuit la restauration dans les esprits et dans les institutions ont été définies et enseignées par la magistère ecclésiastique avec une insistance grandissante à mesure que la société s'en éloignait sous l'action du naturalisme et du laïcisme révolutionnaires. Car l'Eglise n'est pas opportuniste. Ce qu'elle juge opportun, c'est de rappeler les vérités les plus oubliées et les plus négligées. L'hérésie, au lieu de la réduire au silence, provoque ses déclarations les plus catégoriques et ses exposés les plus lumineux. *Opportet hereses esse*, il faut des hérésies pour clarifier complètement la doctrine catholique. La doctrine catholique de la société et de l'Etat a pris toute sa netteté et toute son ampleur dans les documents pontificaux du XIX^e et du XX^e siècle, depuis *Mirari vos* de Grégoire XVI jusqu'à *Quadragesimo Anno* de Pie XI, c'est-à-dire depuis que les idées de la Révolution française ont triomphé dans l'opinion et dans la vie politique.

A peine la Ligue apostolique était-elle fondée, que le P. Philippe tombait malade. Il est aujourd'hui presque entièrement paralysé, l'esprit toujours clair et vigoureux, la volonté infrangible et enthousiaste. Il reste pour tous les ligueurs le maître vénéré et le chef obéi. L'œuvre qu'il a entreprise est tellement surhumaine qu'il y fallait très ostensiblement la croix. Son fondateur la sert sans aucun doute plus efficacement crucifié dans son couvent qu'au temps où il y consacrait son éloquence et son ardeur apostoliques.

LOUIS PICARD.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Madame de La Vallière au Carmel

M. le chanoine Eriau, supérieur de l'Institution Saint-Joseph d'Ancenis, nous avait donné, il y a deux ans, une admirable thèse de doctorat, sur l'*Ancien Carmel du Faubourg Saint-Jacques*, chef de tous les autres monastères du même Ordre et Réformation qui seront érigés à l'avenir au royaume de France, lesquels en devront dépendre comme membres » (1).

Il n'est pas de grilles pour les historiens; la confiance des Carmélites qui gardent les archives et les traditions du « Grand Couvent », permit à M. le chanoine Eriau de nous peindre avec tout son art, après des recherches savantes qui font de lui un des maîtres de l'histoire religieuse au XVII^e siècle, les grandes figures de la Mère Anne de Jésus, première prieure espagnole, et surtout de la Mère Madeleine de Saint-Joseph, la première Prieure française. A leur ombre, sous les cloîtres, il avait vu passer Louise de la Vallière devenue la Mère Louise de la Miséricorde, et il nous avait promis de nous peindre à son tour la pécheresse repentie et sa longue vie austère de réparatrice.

Il tient aujourd'hui sa promesse, et nous avons lu avec plus de charme encore que le gros volume du docteur, ce petit livre où le prêtre à la plume de diamant nous décrit, en des pages qui pourraient être lues aux oreilles les plus délicates, l'itinéraire de la Cour au Carmel, puis nous montre derrière les hautes murailles mystérieuses l'ascension, non sans lutte certes, mais quotidiennement héroïque d'une âme jadis égarée, qui gravit jusqu'au bout la voie montante de la lumière et de l'amour (2).

Nous ne reviendrons pas ici sur le roman de Louise-Françoise de La Baume Le Blanc, née à Tours, à deux pas du Carmel, devenue à 17 ans favorite de Louis XIV, délaissée à 23 ans. Ce roman scandaleux. M. le chanoine Eriau l'expédie en une page et nous l'en félicitons. Il suffit de savoir qu'à 30 ans, la duchesse de La Vallière et de Vaujours entre au Carmel, et qu'elle va racher six années de désordre par trente-six ans de pénitence.

Comment elle se dégage entre sa vingt-troisième et sa trentième année d'un amour humain profond et désintéressé, mais dégradant, l'auteur, renouvelant son sujet, nous le montre avec une érudition où sa finesse psychologique et son expérience sacerdotale trouvent l'aliment d'un style digne du grand siècle par le mouvement et par la langue. Sans rien d'un pastiche, mais avec la simplicité du naturel, il nous donne l'illusion de lire un contemporain de son illustre pénitente (il la confesse avec tant de clairvoyance que nous risquons le mot; et c'est un plaisir qu'il ajoute au bien qu'il nous fait par l'exemple d'un si grand « miracle de la grâce »).

On a reconnu les paroles de Bossuet. M. de Condom fut le grand artisan d'une conversion, si lente à partir pour arriver si haut. La malheureuse avait presque perdu la foi dans le naufrage de ses mœurs. Il fallut l'abandon, la maladie, la malade, le grand coup de la mort soudaine de la duchesse d'Orléans « Madame se meurt! Madame est morte! » pour ramener à Dieu la pécheresse qui, détronée dans le cœur du Roi par la Montespan, ne donnait plus matière à scandale (c'était bien contre son gré!), mais avait essayé pendant trois ou quatre ans de trouver un dérivatif à ses chagrins en se lançant dans la prétendue philosophie à la mode chez les libertins.

Le jeune duc de Beauvillier et le maréchal de Bellefonds, qui brillèrent à la tête de l'élite chrétienne de la Cour, unirent leurs efforts pour l'arracher à ce petit cercle incrédule dans lequel elle s'était fourvoyée; ils la conduisirent au Père César du Saint-Sacrement, provincial et visiteur des Carmes déchaussés en France, renommé au dire de Bussy-Rabutin, pour la direction des âmes « délabrées », puis à Bossuet qui donna le dernier coup.

Encore dans le monde, mais convertie et chaque jour davantage inclinée à le quitter, elle fait retour sur elle-même, médite les grandes vérités si longtemps oubliées, et se met à écrire les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*. M. le chanoine Eriau en

(1) Cf. notre article sur « L'Education mystique du XVII^e siècle français », *Revue catholique des idées et des faits*, 1930.

(2) *Louise de la Vallière*. — De la Cour au Carmel, J. de Gigord, éditeur, Paris.

reproduit le texte entier, d'après l'édition originale (1680), où il voit après Sainte-Beuve « la véritable et entière confession de Louise de la Vallière. » Elle n'avait jamais pensé à la publier, ne l'ayant écrite que pour l'apaisement de son âme, mais les instances de la Reine, qui lui avait rendu son estime et donné son amitié, l'y déterminèrent; elle choisit l'occasion du mariage du prince de Conti avec sa fille, M^{lle} de Blois, dont la naissance la faisait rougir, pour mettre dans la corbeille de nocces ces *Réflexions* où la candeur avertie d'une plume très chaste le dispute à la sincérité de l'humble contrition, à la défiance et au mépris de soi, à l'amour de Dieu.

On sait que M. l'abbé Langlois avait contesté contre l'aveu tacite de l'auteur et contre toute la tradition du Carmel, que ces *Réflexions* fussent l'œuvre de Louise de la Vallière. M. le chanoine Eriau les lui rend après une discussion aussi probante qu'aimable et spirituelle; on en jugera d'après cette petite passe d'armes qui donnera une idée du style de l'ouvrage: aisé comme une abeille qui porte le miel le plus pur, mais qui ne laisse pas émusser son dard.

Avant cru remarquer que les Réflexions ne sont pas l'œuvre d'une femme, le très érudit bibliothécaire de l'Institut catholique a cherché à quel homme on devait les restituer. Le duc Paul de Beauvillier a composé des Entretiens affectifs, dont le style offre des ressemblances avec celui des Réflexions et il a contribué au relèvement de Louise, comme son père, François, avait contribué à sa chute. Sur ces deux indices, M. l'abbé Langlois lui a décerné la paternité des Réflexions et il a fait part de son acte réparateur à l'Académie des Sciences morales et politiques, dans la séance du 19 avril 1928. « Il est équitable, conclut-il, de rendre à Beauvillier cet écrit apostolique, qui lui appartient manifestement. » (1).

Ce qui est manifeste aux uns demeure pour d'autres assez obscur. J'ai lu et relu la note de M. l'abbé Langlois; j'ai pesé ses raisons; j'ai suivi son argumentation ondoyante et subtile, avec une sympathie réelle et le sincère désir de la foi. Cependant, j'ai le regret de n'avoir pas aperçu la lumière dont il a été ébloui. En attendant qu'elle brille, je continuerai d'attribuer les Réflexions à Louise de la Vallière. Pour les écrire, elle n'avait pas besoin d'emprunter la main de Beauvillier, une main qui eût peut-être manqué d'habileté, étant, à l'époque présumée, celle d'un jeune homme de vingt-trois ans. Quoique femme, Louise pouvait se suffire à elle-même. On n'en doutera point, après avoir lu ses lettres au maréchal de Bellefonds. Quant aux ressemblances de style entre les Réflexions et les Entretiens affectifs, elles ne seraient concluantes que s'il était impossible de les expliquer par des imitations et des reminiscences communes, ou simplement par l'usage courant. M. l'abbé Langlois a vu dans les Réflexions la marque de Beauvillier; d'autres y ont vu, avec une égale conviction, la marque, non moins évidente, de Bossuet et de Bourdaloue. Grâce au jeu complaisant de la critique interne, on y découvrira facilement celle de tous les écrivains classiques.

Pendant qu'elle médite, Louise de la Vallière commence d'entrer dans la voie des mortifications corporelles avec toute la fougue de sa nature généreuse. Le Père César du Saint-Sacrement, ayant cru devoir la mettre en garde contre des excès :

Ah! mon père, répondit-elle, ne me grondez pas de ce cilice; c'est bien peu de chose. Il ne mortifie que ma chair, parce qu'elle a péché; mais n'atteint pas mon âme qui a plus péché encore. Ce n'est pas lui qui me tue, ce n'est pas lui qui m'ôte tout sommeil, tout repos, ce sont mes remords. C'est surtout le lâche désir d'en ajouter d'autres à ceux que j'ai déjà. Et puis ne les vois-je pas chaque jour? (Il s'agit de Louis XIV et de la Montespan). Mes yeux ne suivent-ils pas leurs yeux? Ne suis-je pas assise à côté de ma rivale, tandis que lui est à côté d'elle aussi, mais loin de moi? N'ai-je pas entendu? Ah! mon père, que Dieu me punisse si je blasphème; je ne sais pas ce qu'est l'enfer, mais je ne saurais imaginer un plus terrible que celui qui est en mon cœur, où il reste néanmoins, où il se complait, car ne plus le voir serait un autre enfer auquel il ne s'accoutumerait point.

Ce qui retardait l'entrée au Carmel, cependant désirée avec ardeur, c'était l'attachement à l'objet de son péché, attachement toujours si vil, on le voit, malgré les remords, et qui lais ait craindre un retour offensif du mal. Pour que la paix du Christ s'établît dans cette âme tourmentée, il fallut que la Providence y mêlât au baume des Sacrements et de la prière celui du temps.

(1) Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques. janvier-février 1929, p. 50.

Le jour vint où sa vocation parut suffisamment affirmée. Ses directeurs lui ouvraient le cloître; mais, comme elle appartenait à la Cour, il lui fallait pour entrer la permission du Roi. C'était le plus dur pour elle; elle l'avouait dans sa détresse et demandait des prières pour qu'elle osât parler sans trouble à Louis XIV dans une intimité que tant de communs souvenirs rendaient angoissante.

J'avance, écrivait-elle à Bellefonds, le 17 février 1674, je me donne courage et je crois que Dieu achèvera son ouvrage dans peu. Cependant je crains et, tant que je serai en danger, je craindrai. Je connois ma foiblesse et tant de meilleurs esprits ont tombé de plus haut, que cela me fait trembler. Je prie Dieu de me garder et je le prie de vous augmenter ses grâces aussi bien qu'à moi.

Relisons ces lignes : *Je connois ma foiblesse et tant de meilleurs esprits ont tombé de si haut, que cela me fait trembler.* Ou ces aveux et ces craintes ne signifient rien, ou ils prouvent que, malgré sa conversion sincère, malgré son ardent désir de la vie parfaite, Louise redoutait une rechute, aussi longtemps qu'elle resterait dans le monde. Elle savait par expérience combien le Roi était séduisant. Une parole de lui ou un geste ne suffiraient-ils pas à rallumer la passion qu'elle avait eu tant de peine à éteindre? Elle tremblait devant ce mystère; elle hésitait à faire ce pas, qui l'entraînerait peut-être dans un nouvel abîme.

Mais Louis XIV gardait une foi trop vive malgré ses péchés pour ne pas comprendre la grandeur et la portée d'un tel renoncement. Il ne tenta rien pour retenir la duchesse. A la Reine, elle voulut demander publiquement pardon, persuadée que « ses crimes ayant été publics, il fallait que sa pénitence le fût aussi ». Louis XIV la reçut ensuite en audience de congé, et pleura. A la messe du lendemain, dans l'émotion universelle, il pleura encore, Louise était là, et le salua une dernière fois, à la sortie devant toute la Cour, puis elle monta dans son carrosse, avec sa fille et son fils, « qui désormais ne pourraient plus rougir de leur mère »; quitta Versailles, et traversa Paris au milieu d'un peuple attendri qui la regardait passer toujours ravissante jusqu'au monastère du faubourg Saint-Jacques. C'était le 19 avril 1674.

A la prieure, la Mère Claire du Saint-Sacrement, qui la reçut, elle dit simplement : « Ma Mère, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre ».

Avec quel héroïsme elle tint parole, M. le chanoine Eriau nous le raconte en des pages qui atteignent les cimes de la vie spirituelle. Auparavant, il décrit les cérémonies de la vêtue et de la profession, et les grands textes célèbres de Bossuet prennent un surcroît de splendeur à être remis dans une atmosphère aussi vivante que ces phrases immortelles. Mais le plus précieux du livre est le chapitre où nous pénétrons dans l'âme même de Sœur Louise de la Miséricorde, et où nous la voyons monter d'un mouvement continu et sublime vers le Ciel. Elle offre pour la conversion du Roi, pour le salut de ses enfants, dont l'existence lui est un remords perpétuel, pour la réparation de sa vie autrefois scandaleuse, tout ce que cette vie maintenant sanctifiée contient d'austère, et qu'elle trouve toujours trop doux, au point que ses supérieures la doivent retenir. Et cependant ils lui avaient permis de se lever toutes les nuits deux heures avant la Communauté pour les passer en adoration devant le Saint-Sacrement!

Un jour, lit-on, dans la Circulaire envoyée suivant l'usage, après sa mort, à tous les Carmels de France, et que M. le chanoine Eriau a la bonne idée de reproduire tout entière, un jour du Vendredi-Saint, elle se sentit si portée à honorer la soif de Jésus-Christ sur la croix que pour y rendre hommage et expier le plaisir qu'elle avait pris autrefois à boire des liqueurs, elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuse pénitence ayant été enfin découverte, une de mes sœurs lui demanda si elle avait cru le pouvoir faire sans permission et de son propre mouvement. — J'ai agi sans réflexion, lui répondit-elle; je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu.

Mais en bonne carmélite, elle plaçait l'humilité, l'obéissance, la vie d'oraison, d'union à Dieu et d'amour de Dieu, plus haut que la mortification. Ce serait déflorer un tel ouvrage d'entrer ici dans le détail. On le trouvera dans les pages où M. le chanoine Eriau nous montre à l'aide de nombreux textes de Sœur Louise disposés avec la science d'un maître en spiritualité, comment la pénitence

vivifiée par l'oraison, et l'oraison animée par l'amour de Dieu conduisit cette âme toute de feu, que ni le jansénisme ni le quietisme n'égarèrent, à la paix surnaturelle qui surpassa toutes les joies de la terre. Cette paix rayonnait d'elle sur les autres âmes, et les très nombreux visiteurs qui la demandaient au parler s'en allaient toujours touchés dans leur cœur et rapprochés de Dieu. De tous ceux qu'elle avait connus à la Cour, on peut dire que seul Louis XIV ne vint pas. On l'a reproché au Roi, en l'accusant d'avoir manqué de cœur.

Il avait trop de tact pour ne pas s'abstenir, et il suffit pour l'approuver d'en avoir très peu.

En une petite phrase, la plume exquise du chanoine Eriau vient de remettre tout et chacun à sa place; et c'est pourquoi à sa juste sévérité pour les fautes du Monarque se mêle, quand il le faut, le juste éloge que mérite non seulement le travailleur infatigable et le grand Roi, mais le chrétien capable, quoique pécheur, d'écrire à Sœur Louise en deuil de son frère que « s'il était assez homme de bien pour voir une Carmélite aussi sainte qu'elle, il irait lui dire lui-même la part qu'il prend à sa perte ».

Elle mourut le 6 juin 1710, frappée la veille, à trois heures du matin, sur le chemin du cœur où elle devançait chaque jour ses compagnes, mais où elle n'avait pas eu la force d'entrer. Deux heures après on la trouva par terre, on la porta à l'infirmerie. « Expirer dans les plus vives douleurs, eut-elle la force de dire, voilà ce qui convient à une pécheresse ». Le Seigneur la prit au mot, jusqu'au lendemain où l'Angélus de midi annonça pour elle la vue de Dieu. Elle avait soixante-cinq ans et dix mois, dont trente-six ans révolus de religion.

En apprenant cette mort, Louis XIV, depuis longtemps retourné tout à Dieu, se confessa; et le lendemain il fit la Sainte Communion à la Messe.

On exposa le corps suivant l'usage, et quatre sœurs converses suffirent à peine pour faire toucher aux restes de Sœur Louise les objets qui présentait la foule.

Ce qui frappe surtout dans son histoire émouvante, écrit M. le chanoine Eriau, c'est l'effort prodigieux qu'elle a déployé, pour s'élever de la boue à un haut degré de perfection, et le magnifique exemple de relèvement qu'elle a ainsi donné aux esclaves de leur passion...

Elle continua son élan vers les cimes chrétiennes, où l'avait appelée, dès son berceau, la cloche du Carmel de Tours et d'où elle s'était laissée détourner par le mirage d'un amour humain. Elle continua son élan vers l'amour infini et ne s'arrêta plus, dans son âpre ascension, jusqu'à son dernier souffle. Par la sincérité de son repentir, par la rigueur de sa pénitence, par la sublimité de ses aspirations, par le profond sentiment de sa bassesse, par son amour ardent de Dieu, elle mérite d'être comparée à la sœur de Marthe et de Lazare, et de rester vivante dans la mémoire des hommes. C'est notre Madeleine française.

Dans l'étude de cette âme, on n'ira pas plus avant, et notre Madeleine française commence peut-être par ce livre une vie posthume de conquérante d'âmes.

ANTOINE LESTRA.

Les livres et la vie

Inquiétudes et diagnostics

Il y a, chez M. André Chamson, un sérieux, une ardente recherche de tout ce qui peut sauver l'homme, une notion de son rôle présent qui forcent le respect. Même si l'on ne partage pas toujours les principes de l'idéologue, il faut convenir que ses analyses sont faites avec une rare conscience, une lucidité remarquable. M. Chamson, dont l'œuvre est surtout romanesque, resta toujours soucieux des idées. Non qu'il soit incapable de saisir la poésie d'un grand spectacle ou la nuance d'un sentiment, mais ce qui lui paraît être avant tout la mission de l'écrivain c'est l'interprétation de l'univers dans lequel il vit, du destin de ses frères

humains. Ainsi, en marge de sa trilogie paysanne — *Roux le bandit, Les Hommes de la route et le Crime des Justes* — il a écrit, comme mû par un besoin de s'expliquer : *L'Homme contre l'Histoire*.

On doit lui savoir gré d'être le seul écrivain de sa génération à tenter une synthèse de ses expériences. Il n'est point de ceux dont on peut dire qu'ils ont fui devant l'événement. De *La Révolution de 19...* aux crises récentes, il a vécu les faits collectifs et a tenté de les interpréter. Nous ne croyons pas nous tromper beaucoup en pensant qu'il désire pouvoir un jour agir effectivement sur eux. Son œuvre, sa courbe intellectuelle révèle une curiosité toujours vive et jamais éteinte. Son sérieux est fait de tout ce qui, dans la jeunesse, peut être fécond. En lui, les expériences n'étouffent pas le feu. Il prend du champ, mais c'est pour mieux voir. Il voit et juge lucidement, mais c'est toujours pour agir. Aucun parti ne peut se flatter de l'enfermer et il est néanmoins un homme d'adhésion et de parti pris. On peut détester sa pensée, il faut reconnaître qu'elle existe; on peut en contester plus d'un aspect, il faut en aimer l'honnêteté. Il est, depuis Charles Péguy, l'un des rares écrivains qui se soient vraiment préoccupés de la dignité de l'homme. C'est sans doute ce qu'exprime M. Maurice Martin du Gard quand, dans ses *Moralités libérales*, il écrit : « Qui flatte le plus son lecteur aujourd'hui parmi les jeunes romanciers ? Je crois bien que c'est M. André Chamson : il lui suppose une vie morale. »

* * *

L'homme, son état, ses ambitions, son salut tel est en effet le sujet commun et divers de tous les livres de M. Chamson, et de son dernier roman *Héritages* (1). Voici enfin un écrivain qui ne cherche pas seulement à détruire, mais à recenser ce qui peut permettre de continuer et de durer. Qu'on ne prenne pas M. Chamson pour un esprit conservateur. Il n'a point de ces timidités, de ces soumissions, de ces craintes qui font les gens contents d'un monde dont ils négligent les douleurs profondes. M. Chamson se proclame révolutionnaire, et il l'est. Un peu comme nous, quoique dans un sens divergent. M. Chamson est un révolutionnaire que les ruines ne contentent pas, et qui veut sauver quelque chose. Quoi? c'est ici qu'on peut discuter, non sans remarquer tout d'abord qu'il est important de s'entendre sur la recherche de quelque chose à sauver dans l'homme.

* * *

En bande de son dernier roman, on a inscrit cette phrase qui risque d'entraîner plus d'un lecteur à une fausse interprétation : « Les fils ne ressemblent pas à leur père ». Sur la foi de cette présentation, on pourrait croire que l'objet d'*Héritages* est le problème de l'hérédité et de la famille. Or ce problème se trouve ici fort secondaire, on peut même dire qu'il n'est pas touché. Pour mieux expliquer le sens du livre, il eût fallu remplacer la bande par cette juste constatation : « Le monde actuel ne recueille aucun des héritages du monde d'hier ».

Un jeune homme, agent d'une importante usine de soie artificielle, décide sa maison à créer une usine dans la petite ville provinciale où son père dirigeait autrefois une filature de soie naturelle. Ce père était un homme et un chef, il connaissait dans sa bourgade chaque foyer et chaque travailleur, il était soutien, conseiller, animateur et un peu juge, son autorité était faite de contact humain et de justice. Georges Cavérac rêve en arrivant de continuer l'œuvre de son père, de recueillir son « héritage ». Il le rêve et le veut sincèrement. Ce jeune bourgeois est encore un homme et qui prétend vivre une vie d'homme. L'histoire de son échec, puis de ce qu'on pourrait appeler, du point de vue

(1) Grasset.

spirituel, sa démission : voilà le sujet d'*Héritages*. On voit combien ce roman dépasse l'analyse d'un cas familial pour aborder l'étude d'un problème social... (En prononçant ces mots « d'analyse et de « problème », j'ai peur de travestir mon impression, le livre de M. Chamson n'a rien d'abstrait. Il est un roman, et un vrai. On est contraint d'employer ces termes parce qu'il vise plus haut que tant d'autres. Et cela seul risque de suffire à dérouter.)

De retour dans sa ville natale, Cavérac trouve un monde bouleversé; défait. La bourgeoisie a fui son poste. Elle ne revient plus dans ses terres que pour d'égoïstes vacances. Une ou deux familles habitent encore la localité. Elles ont rompu tous les contacts, par faiblesse et par lassitude. Il n'y a plus de familles-souches ni de familles-chefs. Le peuple lui aussi a changé. Il est devenu prolétariat. Les riches s'étant retirés de lui, il a pris conscience de ses différences, de sa classe. Il s'oppose maintenant aux « gros » qu'il accuse de le pressurer. Mais il n'a pas réussi non plus à trouver son ordre. Il s'oppose, mais ne propose pas.

Dans l'exposé de cette situation, il convient d'admirer d'abord la loyauté de M. Chamson. Plus d'un écrivain révolutionnaire eût préféré simplifier le tableau et, en face d'une bourgeoisie avilie et finissante, montrer un peuple maître de lui et dès lors capable de diriger le corps social, de sauver même tout l'essentiel des « héritages ». M. Chamson ne s'est pas permis cette infidélité au réel. Son œuvre n'en prend que plus de force et de vérité. Il a su faire la part des hommes. Georges Cavérac pour être un bourgeois, ne cesse pas d'avoir des ambitions humaines, des volontés hautes. Si, à la fin, il échoue, c'est que l'argent et le monde se dressent contre lui. Il sera battu, non par lâcheté, mais par contrainte.

En effet, comme il a besoin pour édifier la nouvelle usine de la cession d'un terrain communal, il entre en conflit avec l'opinion. La municipalité démissionne. Les gens murmurent que, pour établir une fabrique de soie artificielle, il va ruiner les dernières filatures du pays qui constituent leurs seules ressources. Une campagne s'ouvre. Cavérac soutient la municipalité sortante. Il échoue. Les socialistes sont élus. Eux-mêmes d'ailleurs n'obtiendront pas un triomphe réel car la société a décidé d'établir l'usine sur l'emplacement de l'ancienne maison de famille de Cavérac. Quant à celui-ci on l'envoie en Italie avec de l'avancement. Ainsi, au terme de l'aventure, chacun se trouve abattu : Cavérac doit céder sa terre (le signe sensible de « son héritage ») et renoncer à ses ambitions d'être un chef dans son pays; les ouvriers doivent assister à l'impuissance de leur résistance et à l'établissement d'une usine qui n'aura même pas pour directeur un homme de la ville. Seul l'argent gagne la partie. De ce dénouement, M. Chamson eût pu tirer une belle page d'indignation et d'invective. Il veut rester romancier et il s'interdit de le faire. Le livre s'achève dans une sorte de sombre amertume, de mâle tristesse, plus puissante d'être contenue.

* * *

Sur la justesse de la vision de M. Chamson, il n'y a, je le crains, aucune réserve importante à faire. Que de plus en plus la bourgeoisie soit dominée par la double puissance de la finance et de l'égoïsme, c'est un fait qu'on peut constater en plus d'une province de France. Que le peuple se trouve lui aussi agité, démuné, livré aux hasards de toutes les crises économiques, c'est là une autre réalité que les millions de chômeurs actuels attestent jusqu'à la misère. Qu'entre ces gens que tout oppose, que les intérêts immédiats séparent, la communication soit rompue : il ne faut pas avoir tenté beaucoup d'expériences sociales pour l'avoir découvert. M. Chamson espère dans le peuple. Il y voit des forces nouvelles qui recréeront un avenir. Je veux partager son espérance

et n'y tenir dans toute la mesure raisonnable. Mais quelle mesure? La question est là.

Dans ce roman où l'économie est parfaite et l'analyse rigoureuse où sont donc les motifs d'espoirs? M. Chamson dessine bien quelques silhouettes — un ingénieur, un instituteur, un ouvrier — où il veut montrer les hommes qui feront le monde de demain. Mais que peuvent ces hommes; que veulent-ils? M. Chamson pour être fidèle à la vérité est contraint lui-même de les montrer défaits dans leur propre victoire. Toute leur révolte a abouti à rejeter Cavérac sans éloigner l'usine. Des forces commandent, des puissances de chiffre et d'airain. Comment y introduire un facteur humain?

Je ne crois pas que M. Chamson ait voulu dans *Héritages* faire autre chose que poser la question, et la poser jusqu'à l'angoisse. Il a bien rempli son dessein car je sais peu de romans aussi émouvants que ce livre où n'apparaît aucune question sentimentale, presque aucune aventure personnelle.

Suffit-il pourtant de poser la question? Je ne sais quel malaise obscur ne saisit-il pas le lecteur, quand, la lecture d'*Héritages* achevée, il se prend à rêver aux personnages et à leur destin?

Et d'abord, nous apparaissent-ils comme des êtres charnels et vivants? Ce Cavérac, sur qui tout le livre se trouve centré, ne semble-t-il pas un peu abstrait, un peu trop réduit à un type? Nous le croyons. C'est l'impression qu'il nous a fait... et cette impression a des causes.

Il y a, en effet, dans l'homme toute une part de sa vie profonde, de ses pensées et de son action, que commande l'état social dans lequel il vit. Ce drame de Cavérac aux prises avec l'événement, M. Chamson a réussi à le faire vivre sous nos yeux. Pour que son héros nous touche davantage, pour qu'il nous paraisse plus réel, ce drame pourtant ne suffit pas. Au delà de ses relations avec le monde, tout homme a une équation personnelle, dont les termes échappent au social. C'est cette équation personnelle qu'on peut regretter que M. Chamson ait négligée. Ses personnages y eussent gagné en vérité et en profondeur, et la vision même du monde qui nous est proposée dans *Héritages*, en intensité. M. Chamson l'a écrit lui-même quelque part : « Il ne s'agit pas de retrouver ce qui existait et qui a disparu, il ne s'agit pas de sauver ce qui est en train de mourir, mais de s'attacher à ce qui est éternel, à ce qui ne peut être modifié, ni détruit ». Précisément, en un Cavérac qu'est-ce donc qui est « éternel », sinon le problème de son âme, son propre problème; non celui de telle situation, de telle réaction du social sur ses rêves, mais celui de son âme nue, de ses débats intérieurs?

Et c'est ici que nous divergeons. Pour M. Chamson, le drame présent est social; pour nous, il est d'abord dans l'homme. Comment, pourquoi, c'est ce qu'expliquent d'une manière lucide et précise deux essais récemment parus. *Le Monde sans âme*, de M. Daniel Rops, et *La crise est dans l'homme*, de M. Thierry-Maulnier, sont, comme le roman de M. Chamson, des tentatives d'interprétation des angoisses et des faillites contemporaines. Non moins sincères, elles nous paraissent plus exactes. Elles s'efforcent l'une et l'autre, en effet, de tenir les deux bouts de la chaîne et, par delà le problème social, de distinguer le problème de l'homme.

* * *

A ce point de vue, le récent livre de M. Thierry Maulnier, *La crise est dans l'homme* (1) contient quelques-unes des pages les plus admirables de force et de lucidité qui aient été écrites depuis dix ans sur la situation contemporaine. La préface d'abord, qui montre l'unité d'une action intellectuelle tout entière centrée sur l'es-

(1) Alexis Rédiér.

sentiel, rend un son âpre, nombreux d'expériences et de réflexions et qui décèle un grand critique. « Ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout, écrit M. Thierry-Maulnier, le problème de l'avenir matériel de l'homme qui mérite d'être posé. Il ne vient qu'en second lieu, et l'on peut être certain de lui trouver une solution satisfaisante si le premier n'est pas méconnu. Si nous sommes immédiatement menacés, ce n'est pas seulement dans notre pain de tous les jours, dans notre confort et dans notre sécurité physiques; c'est aussi, et bien davantage, dans une certaine noblesse jalouse de la volonté, dans une certaine perfection de la vie qu'il convient de placer au-dessus de tout. Hoover ici, Staline là peuvent nous promettre des machines brillantes, des casernes bien chauffées, des pouponnières et des élévateurs, avec une petite mystique jointe à ces divers articles. Ce qui importe, c'est de savoir à quel prix ils nous vendent ce paradis étincelant et froid comme un acier. En échange, ils ne nous demandent que nous-mêmes; en vérité, c'est trop ».

Voilà, fixée d'une plume pénétrante, une admirable position de la question. Préserver dans l'homme « une certaine noblesse jalouse de la volonté », tel paraît bien être également le dessein de M. André Chamson; mais, pour ce dernier, le poids du monde semble troubler et M. Thierry-Maulnier, mieux que lui, sait dégager des raisons *intérieures* d'espoir, des lignes *humaines et personnelles* de résistance.

On saisit toute la différence quand on examine la partie de *La Crise est dans l'homme*, intitulée *Recours à l'humain*. Il s'y agit surtout de littérature, mais M. Thierry-Maulnier n'est point de ceux qui établissent des barrières infranchissables entre la littérature et la vie. A propos de M. Malvaux, de M. Arland ou de M. Thérive (que, soit dit en passant, il a raison de ne point ménager), il établit très exactement le véritable sens dans lequel ceux qui souhaitent un retour de la littérature aux passions et aux problèmes vraiment humains, formulent leur souhait. Ce n'est pas, en effet, parce que les romans d'introspection ont abouti à une dissolution de la personnalité qu'il faut maintenant, sans souci des drames intérieurs, ne relever que les actions. M. Thérive est un assez bon exemple d'auteur dont les œuvres sont mortes parce que rien en elles n'atteint l'âme des personnages. On aimerait qu'un juste équilibre entre l'analyse et le mouvement produise des romans chargés de vie. Sans analyse, l'œuvre est figée, simpliste, sommaire; sans mouvement, elle est dissolue; dans les deux cas, elle reste inhumaine. Il ne faudrait pas que certaine croisade pour une littérature synthétique aboutisse à des livres qui ne posent plus les problèmes intimes. C'est le seul défaut du roman de M. Chamson. On trouverait, dans le livre de M. Thierry-Maulnier, et admirablement exposées, les raisons pour lesquelles c'est un défaut.

* * *

Le Monde sans âme (3) nous présente une coordination des idées et des sentiments que M. Thierry-Maulnier a touchés un peu au hasard dans *La Crise est dans l'homme*. On y découvrira moins de feu, une phrase plus calme, moins soutenue de sombres ardeurs, une analyse parfois plus rapide, une manière, surtout, de saisir les points de vue moins personnelle et plus explicite. Ce que l'essai de M. Daniel Rops perd en originalité, il le gagne en clarté et en justesse. C'est une très fine, très remarquable mise au point.

Le premier chapitre, *Adieu à une inquiétude*, nuance avec beaucoup de sincérité et d'à-propos le livre de M. Daniel Rops lui-même, *Notre inquiétude*. Il va, cette fois, jusqu'au bout de son enquête et conclut: « La véritable inquiétude, la seule qui vaille par elle-même, est l'inquiétude métaphysique ». Ainsi, d'accord sur l'essentiel, il serait vain de disputer à M. Daniel Rops quelques

(1) Plon.

nuances d'appréciation. Nous n'aimons pas beaucoup par exemple l'opposition, reprise d'ailleurs de Berdiaeff (*Un nouveau Moyen âge*) qu'il fait entre culture et civilisation. Concomitante dans la discussion, cette opposition a l'inconvénient, fort grave à notre avis, de résister à une définition rigoureuse de ses deux termes: « L'Europe, écrit M. Daniel Rops, a une culture éminente; elle possède les machines les plus fortes, les techniques les plus subtiles ». Pourquoi réduire la notion de culture à la possession des techniques? M. Thierry-Maulnier, que nous préférons suivre sur ce point, montre excellemment (*Recherche d'un avenir*) comment on s'expose à violer ainsi la notion de culture de tout contenu humain.

La partie la plus indiscutable et la mieux équilibrée du livre de M. Daniel Rops est sans doute son analyse du machinisme. Elle est conduite avec beaucoup de justesse, de nuances. Sur un sujet où adversaires et partisans de la machine prennent trop souvent des positions massives, M. Daniel Rops a le mérite de faire les distinctions nécessaires, de résister à tout entraînement. A cet égard son œuvre apporte une importante contribution à l'étude du monde actuel, et aussi juste que personnelle.

Nous ne savons pas de meilleure conclusion au jugement de l'après-guerre que ce *Monde sans âme* où le réquisitoire prend toute sa valeur parce qu'il ne cesse d'être équitable.

JEAN MAXENCE.

Les révolutionnaires irlandais

Nous avons reçu d'un prêtre irlandais, docteur en philosophie, docteur en théologie, bachelier en droit canon et licencié en sciences historiques, cet article que nous publions volontiers. Faisons remarquer toutefois que ni la foi, ni la piété ne confèrent nécessairement la sagesse politique.

L'article paru dans *La revue catholique* du 8 avril et signé Comte Louis de Lichtervelde, m'a causé une réelle surprise. Ce ne fut pas tant son contenu qui me frappa — n'est-il pas de mise dans une partie de la presse belge, depuis quelques semaines, de soutenir la campagne étrange et tenace que mènent les journaux protestants d'Angleterre contre le nouveau gouvernement irlandais? — ce fut plutôt le fait que votre Revue se prêtait à une attaque contre la personne du Président catholique d'un gouvernement, unique au monde, dont tous les membres sont des catholiques convaincus et pratiquants. L'article fourmille d'inexactitudes; il est en outre de nature à créer, chez une partie de la population catholique belge, un esprit hostile à une participation, qu'on voudrait nombreuse et sympathique, au Congrès eucharistique qui sera célébré au mois de juin de cette année. Dans l'espoir de dissiper cet esprit d'hostilité contre une nation catholique — qui porte évidemment l'entière responsabilité de la politique de M. De Valera — je me permets de corriger les plus graves inexactitudes qui figurent dans l'article en question et de suggérer aux catholiques continentaux qui parlent de l'Irlande d'examiner personnellement et à fond la situation actuelle de l'Irlande et de sa politique au lieu d'emprunter leur documentation à cette partie de la presse anglaise qui s'est distinguée, depuis toujours, par son hostilité au catholicisme et à l'Irlande.

Je laisse de côté, pour le moment, les affirmations que M. de Lichtervelde n'a pu trouver dans aucun document digne de foi, touchant le désir de l'Angleterre de soumettre son « différent » avec l'Irlande à un conseil d'arbitrage (nous connaissons d'ailleurs la valeur de pareils actes d'arbitrage quand il s'agit d'une petite nation catholique et d'une grande nation franc-maçonne) et touchant les représailles douanières dont l'Angleterre aurait menacé

l'Irlande. J'envisage d'abord la violente attaque lancée contre la personne de M. De Valera. Je ne me propose nullement de faire ici un plaidoyer en faveur de M. De Valera; il est même possible que je désapprouve, du simple point de vue politique, plusieurs de ses actes. Cela n'empêche que M. De Valera est une personnalité dont, même ses ennemis les plus acharnés, reconnaissent la grandeur et dont l'intégrité morale et le catholicisme sont au-dessus de tout soupçon. Personne ne peut l'accuser d'avoir posé, dans toute la durée de sa vie politique, un seul acte tant soit peu contraire à la morale de l'Eglise catholique dont il est un membre dévoué. Il prit part, il est vrai, aux révoltes de 1916 et de 1918; mais les membres du gouvernement Cosgrave, auquel M. de Lichtervelde n'épargne aucune louange, en firent autant. Toute la jeunesse catholique d'Irlande se rangea du côté des « révolutionnaires »; personne ne vit dans « l'idée simpliste de l'indépendance absolue de l'Irlande » une hérésie à proscrire. Ce qui ne fut pas une hérésie pour les Belges de 1789 et de 1830, qui ne possédaient pas l'unité de race et de territoire dont jouit l'Irlande, n'a pu devenir, pour celle-ci, un crime aussi énorme. Il est entendu, toutefois, qu'à l'heure présente M. De Valera s'est engagé lui-même à ne recourir qu'aux seuls moyens pacifiques et constitutionnels pour améliorer la condition de l'Irlande. N'oublions d'ailleurs pas que nous sommes loin encore de cette Irlande heureuse, prospère et tendrement chérie de l'Angleterre que les sources d'information de M. de Lichtervelde veulent bien nous présenter.

C'est un simple devoir de justice de notifier aux lecteurs de *La Revue catholique* que M. De Valera, « ce conspirateur d'une rare audace et d'une sombre énergie », est, et a toujours été, un catholique pratiquant et fervent. Toujours, il resta attaché aux principes que lui enseignèrent les *Irish Christian Brothers* et les Pères du Saint-Esprit dont il fréquenta le collège de Blackrock. C'est ce qu'attesta formellement le représentant d'un journal anglais qui rapporta un interview que M. De Valera lui accorda récemment. Il souligne le contraste que présentent la chambre du Premier ministre irlandais et celle du chef anglais. Dans le cabinet de M. De Valera, il vit une statue de la sainte Vierge et un tableau représentant le Sacré-Cœur tenant en mains l'acte de consécration de la famille De Valera; nulle place évidemment pour tout cela à *Downing street*, 10! M. De Valera est un homme de culture peu ordinaire. Il acquit les grades universitaires de bachelier ès arts, bachelier ès sciences, docteur en philosophie, docteur ès lettres. Professeur de mathématiques, il exerça son professorat à un séminaire de Rockwell et au grand séminaire de Maynooth. Le sénat de l'Université nationale d'Irlande (catholique naturellement, et parmi les membres duquel nous trouvons l'archevêque de Dublin et d'autres évêques et prêtres catholiques) ne jugea pas que ce dangereux révolutionnaire fût indigne d'occuper la plus haute fonction académique qu'on pouvait lui donner, celle de chancelier de l'Université, fonction qu'il remplit depuis 1921. Il est père de sept enfants, ce qui n'a rien d'étonnant pour l'Irlande, mais qui mérite l'attention des lecteurs belges. Un de ses fils — si je ne me trompe — se prépare à la prêtrise dans un séminaire; d'autres sont étudiants à l'Université nationale et parmi les membres les plus zélés des associations catholiques des étudiants universitaires. Un de ses frères est rédemptoriste. Lui-même est sur le point d'introduire le crucifix et les prières journalières dans le Parlement irlandais; jamais M. Cosgrave, tant loué, ne songea à chose pareille. Quand il se fut chargé du nouveau gouvernement, un de ses premiers actes consista à envoyer un hommage d'obéissance à S. S. le Pape qui daigna y répondre avec bienveillance.

Mais la pointe de l'argumentation de M. de Lichtervelde se dirige contre le fait que ce sont les libres votes des catholiques d'Irlande qui se sont portés sur le gouvernement De Valera. Il est piquant d'ajouter que tous les protestants et francs-maçons ont voté pour le parti auquel le peuple irlandais devrait, de l'avis de M. de Lichtervelde, se rallier une fois de plus. Ignore-t-il que son conseil s'oppose directement à celui des évêques qui recommandèrent à la nation de soutenir le nouveau gouvernement légitimement élu? Le dernier à faire cette recommandation est Mgr Cohalan, évêque de Cork, dont le *Standard* (Dublin) du 9 avril, vient de rapporter le sermon.

A peine élu, M. De Valera reçut la bénédiction et les félicitations d'évêques, non seulement d'Irlande, mais de pays aussi éloignés que l'Australie. Mgr Mannix, archevêque de Melbourne, fut l'un des premiers à adresser par téléphone ses félicitations au nouveau chef du gouvernement. Clergé et peuple connaissent la politique

dans laquelle M. De Valera allait s'engager, puisque son programme d'élection comportait, comme points principaux, l'abolition de cet acte absurde qu'on appelle *oath* — qui n'est d'ailleurs en aucune façon un serment au sens catholique du mot — et la cessation du paiement des annuités.

Il serait hors de propos d'entrer dans une discussion sur le droit légal et moral que M. De Valera peut invoquer pour réclamer l'abolition du serment de fidélité. M. de Lichtervelde semble ignorer complètement le changement qui s'est produit dans le statut de la législation des Dominions par la *Westminster Bill* passée au Parlement l'année dernière. Cette loi accorde à tout Dominion le droit, non seulement de changer sa Constitution si bon lui semble (et dans la question de l'*oath* il ne s'agit que d'un changement à effectuer dans la Constitution), mais même de se séparer complètement de la Confédération britannique. M. Churchill, membre de l'opposition, fit remarquer, dans la session du 20 novembre 1931, de la Chambre des Communes, que cette mesure donnerait, à l'Irlande précisément, ce droit dont l'exercice a valu à M. De Valera des appellations si déplaisantes de la part de M. de Lichtervelde. Voici le compte rendu officiel des paroles de M. Churchill : *He was advised on high legal authority that this Bill conferred on the Irish Free State full legal power to abolish the Irish Treaty at any time when the Irish Legislature might think fit... It would be open to them, if they were so minded, to repudiate the oath of allegiance.* Si M. de Lichtervelde veut encore des témoignages impatiaux, il lira avec fruit la déclaration d'un juge de la Cour suprême de justice de New-York, M. Cohalan (Cf. *Irish Independent* du 9 avril, 1932) ou celle d'un légiste anglais, M. Keith (*Responsible Government in the Dominions*, 1928, II, 1255). Il y trouvera une justification, certainement impartiale, de la position de M. De Valera à l'égard du serment d'allégeance.

Concernant les annuités foncières, l'attitude du président irlandais se justifie aussi : par un Acte de 1920, le Parlement anglais a laissé les annuités à l'Echiquier irlandais. Le traité de 1922 n'a rien changé de cette position : aucune mention ne s'y trouve au sujet des annuités. Maintenant, M. Thomas, pour les revendiquer, se base sur un accord secret entre le ministre des Finances d'Irlande et le ministre des Finances anglais, fait le 12 février, accord jamais approuvé par le Parlement anglais ou le Parlement irlandais. M. de Lichtervelde aurait trouvé une opinion impartiale sur la valeur de cette convention dans le *Manchester Guardian* (journal anglais peu sympathique à De Valera) du 13 avril : *It seems clear that this agreement, like the agreement of 1926, not having been expressly ratified by the Dail (le Parlement irlandais), is not a contract on which a British claim for the transmission of the land annuities can be based.* D'ailleurs, les protestants du nord de l'Irlande gardent les annuités.

Quant à la menace de représailles douanières, M. de Lichtervelde n'est nullement renseigné sur les relations économiques qui existent entre l'Irlande et l'Angleterre. Jamais celle-ci ne songera à user de pareilles mesures pour la simple raison que l'Irlande achète à l'Angleterre plus qu'aucun autre pays du monde et que le montant des importations anglaises en Irlande dépasse de plusieurs millions de livres sterling celui des importations irlandaises en Angleterre. Ce serait à l'Irlande d'user de représailles! L'Angleterre achètera au pays qui servira le mieux ses intérêts économiques; n'acheta-t-elle pas, l'année passée, du froment à la Russie sans égard pour l'Australie, la plus fidèle, à coup sûr, de ses colonies, parce que l'offre russe était un peu plus avantageuse?

M. de Lichtervelde ne souffle mot des vastes réformes économiques que M. De Valera se propose d'accomplir. Actuellement encore, la plupart de nos moulins, de nos banques, de nos chemins de fer et des autres industries irlandaises subissent ou bien le contrôle direct de l'Angleterre ou du moins les effets fâcheux du capitalisme anglais. Nous avons vu nos industries périr une à une parce qu'elles portaient préjudice à des entreprises anglaises similaires. L'Angleterre s'énerve — cela se comprend — de ce que M. De Valera revendique pour les industries irlandaises l'indépendance économique!

J'aimerais entendre M. de Lichtervelde énumérer « les efforts accomplis par l'Angleterre dans le dernier quart du XIX^e siècle pour réparer les crimes dont elle porte la responsabilité devant l'histoire ». Voilà des lieux communs empruntés aux journaux anglais! Un des derniers actes d'iniquité de l'Angleterre fut de refuser à l'Irlande la liberté qu'elle lui avait promise, après que l'Irlande eut envoyé des milliers de ses fils combattre dans les

rangs de l'armée britannique sur les champs de bataille de la France et de la Belgique.

En ce qui concerne « la défense gratuite de l'île », M. de Lichtervelde n'a certainement pas lu la réponse que, la semaine passée, à la Chambre des communes, M. Thomas donna à une question touchant le montant des apports annuels de l'Irlande au trésor britannique depuis l'établissement de l'Etat libre. C'est la même espèce de défense gratuite que celle du Traité de la Barrière (1715) qui imposa à la Belgique les garnisons hollandaises.

Les affirmations qui présentent M. De Valera comme l'ennemi irréconciliable de l'Angleterre sont en opposition directe avec la première déclaration importante que le Premier ministre adressa par radio aux Irlandais du monde entier, le jour de la Saint-Patrice, et où il exprima ses sentiments d'amitié à l'égard du peuple anglais. Depuis lors, il ne cessa de répéter dans les télégrammes adressés aux Premiers ministres de l'Afrique du Sud, du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande et tout récemment dans ses notes à M. Thomas, son désir d'entretenir des relations amicales avec l'Angleterre. Jamais on n'a accusé M. De Valera d'hypocrisie.

Il est regrettable que M. de Lichtervelde ne se soit pas donné la peine de décrire en détail « l'épidémie de meurtres dont le récit fait frémir ! Je ne puis me rappeler que deux meurtres de ce genre — déplorables assurément — mais avec lesquels ni M. De Valera ni aucun de ses partisans n'eurent rien à voir. Il fut aussi empressé de les dénoncer que M. Cosgrave. De nouveau, nous sommes en présence d'une diffamation de l'Irlande, reprise à la presse sensationnelle de la Grande-Bretagne. M. de Lichtervelde ignore, évidemment, les meurtres des lords-maires de Cork et de Limerick, assassinés par des soldats anglais dans leur propre maison, et de beaucoup d'autres personnes moins connues, parmi lesquelles un prêtre catholique, le R. P. Griffin. Mais de tout cela, les journaux anglais ne parlent point ! Depuis 1923, les difficultés en Irlande n'ont plus atteint le degré d'acuité de celles qui mettent aux prises Flamands et Wallons.

Quel dommage que M. de Lichtervelde n'ait pas lu les journaux anglais catholiques, par exemple le *Catholic Times* (Londres) des 18 et 25 mars, il y aurait trouvé de quoi présenter à ses lecteurs catholiques de Belgique une peinture autrement fidèle de l'Irlande et de son gouvernement entièrement catholique.

Non : la désillusion pour les pèlerins belges au Congrès eucharistique ne sera pas amère. Ils pourront voir M. De Valera, — non pas cet archicriminel que dépeint M. de Lichtervelde, mais le chef d'une nation catholique — remplir le rôle que lui impose sa fonction même. Ils le verront à la tête de ceux que le Comité organisateur du Congrès a déjà désignés pour porter le baldaquin au-dessus du Saint-Sacrement pendant la procession générale. Son attachement à la foi catholique lui a valu, de même qu'à d'autres membres du gouvernement, ce grand honneur. Les pèlerins belges qui visiteront Dublin pourront se convaincre de la foi ardente du peuple irlandais que tous les efforts de l'Empire britannique, tant vanté par M. de Lichtervelde, et l'influence néfaste et néo-païenne de la presse anglaise, encore aujourd'hui, n'ont pu supprimer, — cette foi qui anime non seulement la masse du peuple mais jusqu'au dernier membre de ce gouvernement que M. de Lichtervelde a voulu présenter aux catholiques belges comme une bande de conspirateurs et de révolutionnaires.

HIBERNUS.

TARIF

DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	20 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas.

Le véritable esprit chrétien en face du cinéma

Il y a des mouvements tellement rapides qu'ils deviennent une immobilité. Certains insectes dont les ailes exécutent à la seconde un nombre fantastique de battements nous apparaissent figés dans un repos vainqueur à une intersection immuable des trois dimensions.

Le mouvement est une analyse de l'espace, mais cette analyse poussée à l'extrême détail rejoint la synthèse. Le cinéma, par son inépuisable potentiel de mobilité, est une incomparable possibilité synthétique. C'est actuellement l'expression la plus complète de la pensée humaine. Elle épouse à la perfection la triple démarche de l'esprit : observation, abstraction, généralisation.

La littérature généralise, la peinture abstrait, la musique observe. Et quand chacun de ces arts veut faire les trois choses à la fois, il devient lourd, gauche, flasque. Le cinéma, simultanément, aisément, gracieusement, avec une agilité merveilleuse, répète, confond, éparpille et rassemble la continue, une et triple, activité de l'intelligence humaine. Son domaine est le nôtre : tout.

Son domaine que sciences ! Géographie, botanique, entomologie, astronomie, physique, il prolonge et centuple toutes les puissances du regard, apprenant en une heure ce qu'il nous faudrait un mois pour étudier.

Son domaine que la question sociale ! D'autres l'ont dit, à commencer par le cardinal Verdier : « Le document vivant des grandes calamités dont sont souvent frappées des familles et des régions tout entières, vaut souvent mieux que le plus éloquent des sermons pour éveiller la vertu chrétienne de la pitié et hâter les secours efficaces. Encourager l'amour du prochain est encore plus chrétien que servir le prestige de l'Eglise et ses plus beaux joyaux sont les malheureux et les pauvres qu'elle sauve du désespoir ».

Son domaine que la politique ! Et les dirigeants de la Russie révolutionnaire l'ont bien compris qui utilisent le cinéma comme le moyen par excellence d'établir dans les esprits le désordre nouveau.

Son domaine que la religion ! A Shingishu, en Corée, il convertit cent païens en leur montrant l'histoire des vingt-six martyrs japonais.

Son domaine que l'art ! Littérature (théâtre, récits, poésie, roman, histoire) : fixation du temps dans le durable ; musique : nostalgie de l'infini ; danse : rythme, grâce et beauté dans la ligne d'horizon ; peinture : repos sur un plan vertical ; sculpture : richesse lumineuse du volume.

Tout, le cinéma rassemble tout en lui.

Dieu en avait jeté le principe à la naissance du monde et lorsque Adam vit pour la première fois les eaux calmes d'un étang lui présenter avec sa propre image celle de sa compagne, lorsque l'homme des cavernes regardait sur la mare voisine se réfléchir les ramures des arbres, le ciel scintiller d'étoiles et passer la tête formidable de l'auroch, ce fut leur obscur désir que le cinéma satisfaisait pour nous.

Plaisirs fugitifs, fébrilités, éblouissements, illusions ? Il est autre chose que cela.

Ainsi que le dit M. André Delpeuch, c'est une extension de la personnalité humaine. Pour avoir aidé les hommes dans l'extension de leur individualité, il a pris une véritable portée philosophique. C'est une étape de la civilisation. Pour retrouver la précédente, il faut remonter jusqu'à l'invention de l'imprimerie. Ce n'est pas un monde nouveau qu'il réalise pour la transplantation passagère

de notre être dans un exotisme rêveur, il fait mieux. En réalité, il recule en nous la frontière du subconscient, ce halo nébuleux de notre âme, il élargit le domaine limpide de notre connaissance.

Nés à une époque byzantine, nous touchions au déclin de l'humanisme. La littérature devenait verbalisme, la musique tournait à l'algèbre, la peinture et la sculpture à la géométrie et l'architecture à la virtuosité. Mais leur âme était moribonde.

Le cinéma, nouvel apport d'un formidable capital de vie, bouleverse l'humanité, ranime cette langueur « fin d'époque » et marque le relai d'un nouveau bondissement vers l'avenir.

Les puristes le méprisent. Ils ont tort. Il ne faut jamais mépriser la vie. Les puristes sont excusables : ils ne voient pas encore. Car, comme le fait remarquer Lucien Romier, l'on perçoit mal, ou du moins avec beaucoup de retard, la portée des changements collectifs que subissent nos façons de vivre par l'effet des inventions qui touchent tout le monde.

Mais d'où vient que tant de jeunes ont foi en lui passionnément ? L'académisme n'a pas eu le temps de leur marquer ses plis. Tournés non vers eux-mêmes ni le passé, mais vers le champ des possibilités prochaines, ils ont discerné l'envahissante destinée du cinéma. Ils ont compris que, désormais, les hommes demanderont à cet art nouveau, synthèse de tous les autres, de leur tracer la route, toute la route.

Nouveau chemin du savoir et de la beauté, c'est par lui que les conducteurs d'hommes auront désormais à passer. Nouvelle voie d'accès propice à un plus grand nombre et par laquelle l'idée commune acquiert à la fois une mobilité et une densité toutes nouvelles. Par laquelle une jeune et vigoureuse fertilité jaillit du champ de la culture humaine. Un nouvel humanisme.

Que j'ai l'air de rêver ? Que j'anticipe ? Qu'importe ! Qu'en puis-je si ce furent des commerçants juifs qui découvrirent la puissance du cinéma dès son berceau ? Et que cette puissance d'attraction, ils cherchèrent d'abord à la monnayer. Je lis dans les revues professionnelles, n'envoyant le cinéma que comme une marchandise à vendre avec bénéfice, un désir récent de qualité, d'élévation.

Ce bel outil, digne des plus grands, est-ce parce que des mains inhabiles et vulgaires en ont grossoyé des ébauches, que nous devons le délaissier ? Est-ce parce que nul encore parmi les mandarins ne veut l'accepter sans rancœur que nous devons lui serrer la place ?

Marque-t-on des frontières au torrent : il se cabre, mugit, ravage. Ouvrons-lui la plaine, calmement : il étalera sa puissance, son eau claire se vêtira de la beauté du ciel ; doux et paisible, il ira, désaltérant les campagnes brûlées.

Un nouvel humanisme.

Quand après une longue vie cachée et comme souterraine, le christianisme surgit au grand jour, il se trouva face à face avec la culture hellénique. Moment pathétique de l'histoire de l'humanité. Tant de choses semblaient les séparer. Cette puissance établie et cette force naissante allaient-elles se livrer bataille ?

Julien jeta le gant, l'Apostat, qui, pour tuer l'influence nouvelle, avait rêvé de lui fermer les trésors de la sagesse antique et décréta défense aux maîtres chrétiens d'étudier les auteurs païens.

L'Eglise, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, allaient-ils engager la lutte, prononcer une condamnation de cette culture hellénique, par tant de points étrangères à la civilisation nouvelle ?

Le gant ne fut pas relevé, mais c'est la main tendue pour une réconciliation définitive, pour une collaboration féconde que le christianisme se présenta devant l'humanisme grec. Et si, quinze siècles passés, à notre clarté latine se mêle encore tant de grâce hellénique, c'est à ce geste franc des grands docteurs de Cappadoce que nous le devons.

Il ne faut pas sourire quand un jeune homme affirme que ce moment-là de l'histoire, nous le revivons à présent. Devant la vieille civilisation chrétienne, un nouvel humanisme surgit. Jeune, le cinéma est insouciant de ses responsabilités, que de fois n'a-t-il pas péché par scandale ? Allons-nous le juger et le condamner sans merci ? Tant de forces latentes, un si prestigieux avenir ne méritent-ils pas plus de longanimité ? Allons-nous passer notre temps et notre jeunesse à critiquer, à rassembler les dossiers d'un procès qui n'aura jamais lieu ?

Si nous voulons rester fidèles à la vieille tradition chrétienne, c'est la main tendue pour une collaboration loyale que nous devons aller à lui.

JEAN DENIS,
Docteur en philosophie et lettres.

Roger Kervyn de Marcke ten Driessche

Pour tous ceux qui redoutent de ne pouvoir, au cours d'une élégante conversation, extraire de leur réservoir à connaissances quelques mots concernant l'auteur connu dont on parle, Roger Kervyn est l'homme des *Fables de Pitje Schramouille* (1).

Plus étrange est l'opinion de ceux qui s'intéressent un peu à la poésie parce qu'ils en ont besoin pour faire le plein de la chronique à laquelle ils se sont engagés, pour ne pas sembler ignorer un livre dont parle un confrère, ou tout simplement parce qu'ils aiment ça (combien ?).

En effet, ici encore, on parle surtout de *Pitje Schramouille*, très peu de *Forme de mon souci* (2). Pourquoi cette inégalité ?

Ce n'est pas très compliqué : Les fables peuvent être goûtées par des gens qui n'y comprennent absolument rien. Je n'en veux pour exemple que l'opinion de ce critique qui félicitait vivement l'auteur pour la réalisation de ce petit chef-d'œuvre de folklore. Oh Kervyn ! Vous voilà sacré folkloriste parce qu'aux mailles de vos poèmes se contorsionnent des Marolliens qui discutent en leur langue savoureuse ! Opinion délicate, et combien profonde : Disons que La Fontaine fut un bon naturaliste parce qu'au fil de ses vers se succèdent des lions, des singes, des petits lapins et des ânes !

On peut donc prendre plaisir à lire ces fables, plaisir provoqué par leur seul aspect extérieur : Les types campés débordent de vie et s'expriment dans un langage qui, par lui-même bien plus que par le fond des pièces, provoque le rire. Exemple : « Berke n'et Belleke », transposition du Renard et des Raisins.

En lisant la fable de La Fontaine, nul ne songera à ranger ce morceau dans le genre comique. Chez Kervyn, la forme seule est hilarante. Donc, ouvrage plaisant. On s'amuse à suivre ces types pittoresques. Et comme certaines pièces, telles « Berke n'et Belleke » ou « Le Slek et le Lièvre » n'ont de neuf que leur forme, on conclut hâtivement que tous les types sont traités pour eux-mêmes. Comme dans d'autres fables apparaissent des idées qui, par suite de leur vêtement marollien si véridique, semblent particulières à ce milieu, on déclare que ces idées mêmes sont propres aux Marolles. C'est facile à lire. On comprend ce que disent les personnages : C'est très suffisant. Ce que l'auteur dit importe peu. D'ailleurs veut-il dire quelque chose ?

On s'amuse donc, dans les limites raisonnables que comporte tout amusement, et l'auteur, considéré comme amuseur, est ramené aux limites du plaisir qu'il suscite. Quelqu'un que j'essayais de convaincre de ce que les Fables représentaient d'observation pour leur forme et d'analyse, de pénétration, de réflexions amères pour leur fond, me répondit : « C'est épatant, mais tu exagères (mot normal des gens pauvres en arguments) : ce n'est pas parce qu'on parle bien le marollien qu'on prouve nécessairement être une grande intelligence ».

(1) *Les Fables de Pitje Schramouille*, Jeunesse nouvelle, 1923. Edition augmentée. Les Editions Rex 1931.

(2) *Forme de mon souci*, Vromant 1926. La Renaissance du Livre 1930.

J'ai dit que l'on considérait généralement ce livre comme un excellent morceau de folklore. Et précisément ceux qui, dans leur critique de l'œuvre, en ont cité des extraits, même sans prononcer le mot de folklore, prouvent, par le choix des extraits, que c'est bien sous cet angle qu'ils ont compris Kervyn.

Il y a pourtant des scènes où, clairement, les Marolliens ne parlent pas du tout comme des Marolliens (en ce qui concerne le contenu des mots), mais comme des gens du quartier « Léopold ». Prenons « Netje Vliermuis ». L'histoire en elle-même est exquise-ment contée. Elle est suivie de « Quand on m'a verraconté c't' histwar, j'ai in d'cajoder, mo j'ai tout d' suit pensé sur Lowitje Slameur, qu'ila qui a su faire ami avec Mossieu l'Vicairé et qui va tous les swars à l'Maison du Peup'! Pendant la gherre y travaillait pour le Doche et quand les Belches étion rev'nus hein! il a mettu tout partout du papie tricolor, jisku' autour du tuyau d'son ghaz ».

Conclusion : « Moi j'trouv qu' c'a t'une crapul' et qu'tu duvrais mêm' pas l'dire bonjour. Seul'ma quan'y vient stouffer avec tout c'qu'y fait, j'ous pas l'lui dire; j'rie avec et j'wie dis qu'il a raison ».

Je pense que ce type doit être assez rare aux Marolles où, généralement, quand on a quelque chose à dire, on ne met pas de gants pour s'exprimer. Par contre, cette lâcheté hypocrite à base de politesse est tout à fait normale dans une classe qui n'a rien à voir avec la rue Haute. Attrape folkloriste! Merci poète!

Seulement, si Kervyn avait mis en scène, au lieu de Lowitje Slameur, un homme politique très conservateur ou quelque industriel ami de l'ennemi en temps de guerre, et patriotard en temps de paix, on l'eût traité de bolchevik. Ici, on rit parce que cela se passe dans le bas de la ville, c'est-à-dire très loin, et chez des particuliers à qui il est normal d'attribuer de tristes mentalités, et que c'est conté de façon amusante. Et ceux qui, en réalité sont visés, s'exclament : « Comme c'est pris sur le vif! ». La paille et la poutre.

Voulez-vous un autre exemple : « L'Ane, la Chev' et le petit Chival aaghlais ». A la suite d'une dispute entre ces trois personnages, ils interpellent un meunier, sa femme et son fils, et les prient d'émettre un jugement sur leurs valeurs réciproques. Chacun des trois humains déclare que « le plus mieux » est celui des trois animaux qui lui est le plus utile. La pièce se termine : « Allé, allé, filske! ge moet aa niet koïd moûke! » — qu'y dit l'muïlder — « Tu t'met' met'na en colère parç' que nous aût on voit pli volon-tié quoisqu'y vient l'mièu in ons krôom te pass... ce qui est l'pli util pou nous allo! mo si tu crois qu'tertous le z'hom'm' y sont pas les même' pou ça... ah bien t'es d'la bonn' ameeie! »

Très amusant en marollien. Et cela maintient à un plan, que l'on sent bien distinct du soi quand on est du quartier « Léopold », une constatation qui débordé de mépris et d'un peu de pitié, peut-être, pour l'égoïsme des humains, et qui souligne l'impossibilité, pour les hommes qui prétendent émettre des jugements, d'atteindre une objectivité même relative.

Et cela s'adresse bien plus à ceux du haut de la ville qu'à ceux du bas : Vous imaginez la fureur de beaucoup de ceux qui s'esclaf-fèrent à la lecture du morceau, si Roger Kervyn avait donné la parole, non pas à un meunier, mais à l'honnête patriote qui, sérieusement, décerne l'épithète « infâme à l'espion d'un pays ennemi, alors qu'il salue comme un héros l'espion de son pays à lui.

Quoi qu'il en soit, ce livre, compris ou non, est très connu. Il n'en est pas de même pour *Forme de mon souci*.

Avant de l'étudier, je conclus pour les *Fables de Pütje Schrammouille* : Les Marolliens et leur langage sont un moyen employé par Kervyn pour exprimer des constatations établies d'après d'autres matériaux.

Ce moyen est remarquablement choisi parce qu'entièrement neuf. Il est ingénieux, parce qu'il permet d'atteindre des lecteurs que les mêmes idées, exprimées dans une autre forme, scandaliseraient. Il est plein de qualités en lui-même : qualités de poésie formelle, de naturel, de vie, puisque en certains cas, il ranime totalement des thèmes épuisés. Mais il reste un moyen : on l'a considéré comme fin.

* * *

Dans *Forme de mon souci*, il n'est plus question de langue locale ni d'extérieurs amusants. Et voici une preuve de ce que j'avais dit plus haut : la forme ne constituant plus un attrait facile pour le gros public (il y a beaucoup de gros public dans les salons) qui prisait dans les fables précisément ce qui s'y trouvait de po-

saïque, on parle peu de *Forme de mon souci*. Quand on en parle, c'est en phrases très prudentes. On n'en dit pas de mal, bien qu'on soupçonne certains morceaux d'être un peu méchants : on n'en est pas trop certain, et puis l'auteur a écrit les Fables : c'est donc un bon auteur. On n'en dit pas de bien parce qu'on devrait expliquer ce qu'on trouve bien. Or, on ne comprend pas tout à fait. Et cela ne se dit pas. Le dire ferait mal à la vanité (je n'ai pas dit orgueil). Alors on déclare « Ce n'est pas mal » et d'un air dégagé on pousse la conversation vers d'autres sujets. Pourtant, outre d'incontestables qualités de forme, cette poésie laisse entrevoir une mentalité pleine d'intérêt.

Kervyn a des idées à émettre en tant que poète. Mais, en tant qu'homme appartenant à un milieu social, il comprend que l'expression trop directe de certaines idées pourrait blesser inutilement des éléments du même milieu. C'est-à-dire : en tant que poète, il excère les conventions sociales qui l'encerclent, mais en tant qu'homme, il les respecte.

Nous ne trouverons donc chez lui ni sarcasme, ni violence, ni cynisme brutal. Il faut voir avec quel tact Kervyn insinue dans un paysage, une atmosphère de ville ou un intérieur, deux ou trois vers en fonction desquels tout le poème est bâti, bien que leur discrétion les fasse passer inaperçus pour qui ne s'attarde pas à les fouiller.

La première pièce du recueil, dont le titre « En marage de la vie » est déjà tout un programme, est typique à ce point de vue.

L'atmosphère du bas de la ville est admirablement rendue. Pour beaucoup, elle pourrait se suffire à elle-même. En réalité, elle n'est qu'un cadre où se glisse la finale :

*Et je m'affolle à voir s'allumer
Aux rives plus sombres des vitres
L'arête pâle de mon front,
Le bengale vert de mes yeux... »*

et la conclusion que nous retrouverons tout le long du livre :

Gêne du spectateur en marge de la vie.

Comme on le voit, si long, si triste, déambulant par la brume du quartier populaire; comprenant si bien son atmosphère, ses petites joies, ses petites peines, et si gêné d'être au dehors : au dehors de quoi? De la rue Haute? Non pas. Elle n'est que l'écran derrière lequel Kervyn cache sa propre classe sociale. Mais cela, il ne peut le dire ouvertement : conventions. Tandis que parlant des Marolles, il est bien naturel que Roger Kervyn de Marcke ten Driessche se sente au dehors de cette populace.

Voilà ce qu'on comprend. Comment les gens chics, surtout ceux qui le croient être, pourraient-ils admettre qu'il les considère par rapport à lui comme de la populace? Et voici une explication de cette sympathie pour les Marolles qui se traduit dans ses poèmes : elles l'aident à exprimer ce qui l'étouffe; le dégoût pour toutes les petites gens; d'ailleurs, elles lui fournissent l'occasion de poser qu'il est d'une autre essence que la norme qui l'entourne; elles lui apportent le bien-être physique d'un bain de naturel qui le repose des hypocrisies coutumières. Gêne du spectateur. Pourquoi gêne? Parce qu'il est d'une humilité extraordinaire et qu'il sent que les acteurs du spectacle disent : « Nous travaillons. Que faites-vous, oui vous, le monsieur qui nous regarde? » Va-t-il répondre : « Je suis poète? » Non, n'est-ce pas. Ce mot-là reste dans la gorge. En ce pays, du moins, il est synonyme de ridicule, de toqué, d'anormal au sens péjoratif. Peintre, à la rigueur. Ça se vend, des tableaux. Au moins, c'est un morceau de toile, un cadre, des pâtes colorées, de la matière. Mais, poète? D'autres qui, rentés, ne travaillent pas déclarent : « Nous vivons dignement, honnêtement, « normalement » comme « doivent » vivre des gens chics. Tandis que ce fantaisiste risque de commettre des impairs. D'ailleurs, la poésie ne sert à rien. Alors, pourquoi en faire? »

Et cela ennue Kervyn, que des gens pour lesquels, par ailleurs, il éprouve de la sympathie, de l'affection, le considèrent comme bon à rien. Il sait que cette appréciation, qui consiste à mesurer le travail du poète au nombre de vers dont il accouche, et la qualité de ce travail au bénéfice d'argent qu'il lui apporte, est aussi vaine que celle de l'ouvrier qui déclare le notaire fainéant parce qu'il est assis toute la journée. Mais il s'attriste parce qu'il sait bien qu'il ne convaincra jamais le notaire, comme le notaire ne convaincra jamais l'ouvrier.

Gêne encore, parce que, malgré son humilité, il se sent d'une autre essence. Vanité? Non. La vanité est la conscience qu'a une

nature normale d'être une nature anormale supérieure. La vanité c'est, comme me le disait un jour Kervyn lui-même, « l'idée que se fait un aristocrate de sa supériorité parce qu'il est en droit de se faire tatouer une couronne... quelque part ».

Le poète n'a d'ailleurs aucune vanité à tirer de sa nature puisqu'il sait très bien qu'il n'a posé aucun acte en vue de l'acquiescer. Il est né comme cela. Un homme ne pourra jamais devenir poète, malgré tous les vers qu'il pourrait fabriquer, pas plus qu'un singe ne pourrait devenir homme, malgré toutes les grimaces qu'il pourrait inventer. Il n'a donc aucun mérite à être poète, et ne commet aucune faute en l'étant. Par conséquent, il ne mérite, de ce fait, ni félicitations ni reproches : il n'y peut rien.

Orgueil? Il faut s'entendre. Si l'orgueil est la conscience légitime qu'a d'elle-même une nature anormale supérieure qui s'exprime en des actes détruisant ou dénotant le désir de détruire l'ordre normal qui lui est externe, on ne peut en qualifier Kervyn.

Sa caractéristique est plutôt, malgré l'apparence paradoxale des termes, un orgueil humble : c'est l'expression d'une nature anormale supérieure, qui, tout en ayant conscience de sa qualité, ne voudrait, pour rien au monde, détruire l'ordre externe considéré comme étant composé d'éléments inférieurs, mais heureux d'être inférieurs parce qu'éprouvant par le fait même des besoins moins compliqués.

D'où son attitude de bon géant qui regarde la fourmilière, trouve cela sympathique, regrette même, dans les moments de spleen, de n'être pas fourni, mais n'éprouve pas le besoin, pour marquer sa supériorité, d'écraser la fourmilière.

Tout cela gît en résumé dans « Gène du spectateur en marge de la vie ». Pour qui pourrait en douter, je cite le passage capital de « Directives », où, par exception, le poète est beaucoup plus explicite.

Directives?...

Au fond, ce qui me manque, c'est l'équilibre,

Le bon petit équilibre normal

De ce monsieur, sévèrement banal,

Qui, tout petit, s'en allait à l'école

Sans un murmure de révolte.

Il n'avait pas le travail extrêmement facile.

Mais il était si docile

Et si appliqué

Qu'il fut toujours parmi les cinq ou six premiers.

Vêtu avec simplicité

Il n'eut jamais l'air débraillé.

L'été

Il portait un petit veston d'alpaga noir

Qui reluisait comme un miroir

Et dont la coupe était trop ample.

L'hiver on l'habillait un peu plus chaudement.

Il allait avec son papa

Et sa maman

Au cinéma

De temps en temps.

Dès qu'il eut l'âge,

Il entra, sans hésiter, dans l'état de mariage,

Et quand sera venu son temps

De quitter la terre,

Il aura fait son testament

Détaillé, par-devant notaire.

Il a toujours bien su ce qu'il voulait.

Il a toujours voulu ce qu'il fallait.

Voilà le monsieur que j'exècre.

Voilà comment j'aurais dû naître.

Et je souhaite que mes enfants soient ainsi

— Pour leur tranquillité et pour la mienne.

Que disent ces quatre derniers vers : Je déteste le médiocre. Mais si j'étais né ainsi, je ne saurais pas qu'il est médiocre. Je suis en dehors de la norme. J'en suis content. Mais j'en suis malheureux, tandis que ne l'étant pas, je ne serais pas malheureux de ne pas l'être. Je souhaite donc que les autres ne le soient pas.

Ce morceau exprime une détresse dont peu soupçonnent la profondeur. Chaque pas, d'ailleurs, la voit pointer. Même des

petites pièces qui, sorties de leur milieu, peuvent passer pour des boutades, prennent, à leur place, une note amère.

Telle, cette perle qui s'intitule : « Instantané ».

Profil quelconque, une grosse madame

Ouvre et referme sa sacoche :

Ses clefs, son chapelet, son mouchoir de poche

Quelques sous, deux billets de tram :

Tu as entrevu son âme

Si proche.

Simple description? Non. A lire ces six vers dans l'esprit du livre : Déception sympathique : Elle est si brave, mais j'aimerais tant y trouver autre chose.

Et comme c'est subtil. Voit-on le tact, la recherche du mot qui écartera la pointe de celles à qui elle s'adresse, tout en permettant au poète de décharger sa conscience? Grâce au terme « grosse madame », chacune de celles à qui le couplet est envoyé dira : « Quelle est donc cette femme, et ne comprendra pas ».

Avez-vous lu « Pousse-café »? Après le dîner, une dame lui demande :

Vous nous direz bien quelque chose?

Si, si, quelque chose de vous!

En quelques vers il évoque le salon, les convives et leurs mentalités. Il conclut :

Je me sens tout à coup fort petit

Devant ces gens graves assis

Que je domine de toute la taille.

Variation sur le thème « Gène du spectateur en marge de la vie ». Il se sent fort petit parce qu'il est enfermé dans l'ambiance du salon, dans le plan des auditeurs, et il sait bien qu'il leur est inférieur dans leur ordre (humilité) bien qu'il les domine de toute la taille, c'est-à-dire de son ordre à lui (orgueil). Lui le sait. Eux pas. Gène.

Je pourrais citer d'autres variantes de la même idée. C'est inutile. Ce que j'en ai dit est suffisant pour expliquer la mentalité de Kervyn. J'ai jugé que cette mentalité et son expression poétique offraient de l'intérêt. Ceux qui voudraient approfondir n'ont qu'à lire l'ouvrage. Ils y trouveront d'ailleurs, au point de vue poétique pur, des trouvailles comme :

La chaussée monte lentement

Sous un ciel en papier d'argent

Torride.

Où :

Aboulie : ce square en étoile

D'où quatre rues carguent la voile

Vers des lointains pas très très loin.

Encore :

Le buvard bleu du boulingrin

Boit l'encre verte de la lune.

Et :

L'âme veuve d'amis, d'amour

Je promenais, le long des murs,

Mon ombre.

Je tiens encore à noter, outre cette détresse qui s'exprime un peu partout dans le livre, la tendresse éperdue qui s'y manifeste. Il semble que, ne la pouvant pas exposer à des gens qui ne la comprendraient pas, il l'ait rabattue vers les choses : il les rapetisse afin de pouvoir mieux s'attendrir sur elles. La petite église devient l'églisette. De même, on affuble les enfants de surnoms diminutifs, avec le sentiment confus qu'on les rend plus petits dans la réalité même, et que la protection qu'on leur apporte en deviendra plus effective.

Cette tendresse se porte aussi vers des visages de femmes à peine entrevus dans quelques petits poèmes. Et ces femmes vivent dans le bas de la ville. Prudence encore. Il ne faut choquer personne. Pensez donc : des jeunes filles en cheveux et en châles! Aussi tout ce qui pourrait être trop direct, trop explicite, est modelé, nuancé, et exprimé, sincèrement d'ailleurs, en tendresse un peu vague.

Ne les pouvant citer tous, voici un de ces charmants poèmes :

BÉATRICE.

*Vous. Moi. Rencontre. Un matin clair.
Béatricette des Marolles,
Dans ce tableau d'Ary Scheffer,
Je dus être un Dante assez drôle,
Mais peut-être ai-je autant souffert
A me retrouver sous le joug
D'un creux rieur à votre joue.*

Combien l'humour, le joli, le tendre, dégagent parfois plus de tristesse que le triste lui-même. Et comme cette tendresse est fine, timide, blottie dans l'ombre des vers.

Evidemment, pas plus que les gens du Haut ne pourraient admettre que Roger Kervyn de Marcke ten Driessche, ait pu « avoir un sentiment » pour une fille des Marolles (c'est tout ce qu'ils pourraient comprendre, étant irréceptibles aux nuances), Béatricette (vous entendez le diminutif) ne pourrait saisir toutes ces finesses.

Cette tendresse est donc triste puisque son objet est inaccessible. Mais comme le sujet le sait dès l'origine, il n'y a pas déception. Cette tendresse devient son propre objet et trouve en elle-même un débouché à ce que sa tristesse pourrait avoir de trop pénible : elle devient occasion d'une expression libératrice : le poème.

Kervyn le dit :

*Fume, et fignone un sonnet
Pour distraire la tristesse
Par un joli jeu d'adresse.*

Le livre se termine par :

*Fais une croix
Sur tout cela
De haut en bas
De long en large :
La croix résume ton souci.*

Me maintenant dans le plan poétique, je ne comprends la chose que comme une aspiration, irréalisée, d'un moment, une pensée, nulle en pratique, puisque c'est la négation de tout ce qui précède, et que, si cette négation était définitive, l'auteur n'aurait pas publié son livre.

J'y vois plutôt un élan, une poussée instinctive et soudaine, dans une heure où il se sent sombrer entre les solutions contradictoires, vers Quelque Chose d'Infiniment Bon qui apaiserait le souci de sa nature trop fine de poète en face des conventions absurdes, mais nécessaires, de la vie sociale.

Gêne du spectateur en marge de la vie...

HENRI COPPIETERS DE GIBSON,
Licencié en Histoire de l'Art et Archéologie
Collaborateur libre
aux Musées royaux des Beaux-Arts.

Mon filleul découvre le monde préhistorique

— Tu sais, parrain, me dit Jacques, en essayant la plume de mon stylographe sur un coupe-papier métallique, Maryvonne se moque de moi!

— D'abord, laisse mon stylo tranquille; tu vas encore me le démolir; j'en serai privé pendant quinze jours; et il me faudra prélever le prix de la réparation sur le montant des étrennes que je pourrais avoir la faiblesse de t'octroyer. Prends un porte-plume, si tu tiens absolument à faire des essais sur la résistance des matériaux...

Jacques rejeta avec humeur le stylographe et le coupe-papier sur sa table de travail :

— C'est dégoûtant! Pourquoi ne me proposes-tu pas une plume d'oie, pendant que tu y es?...

Avant que j'aie eu le temps de répondre, la sonnerie du téléphone crépita. Jacques sauta sur les récepteurs :

— Allô! Allô!

L'heure n'était pas à la discussion; j'enlevai les récepteurs à l'ennemi, que j'envoyai rouler sur un tapis assez moelleux, mais sans apporter à cette opération de police des ménagements excessifs. Après quoi, je constatai une fois de plus que l'administration des P. T. T. fonctionnait mal, comme toutes les administrations, et que, depuis qu'elle avait fait monter sur nos lignes des appareils perfectionnés, dits automatiques, le service était devenu particulièrement déplorable... Il y avait erreur... Je raccrochai les récepteurs, sans même pouvoir m'offrir la consolation, — au surplus toute platonique, — d'inviter la « demoiselle du téléphone » à être plus attentive à l'avenir; car la « demoiselle du téléphone » n'existait plus; elle avait été récemment remplacée par une machine.

Pendant ce temps, Jacques, qui s'était relevé en poussant des soupirs plus bruyants que sincères, était allé manœuvrer les fils et les boutons de réglage de mon poste de T. S. F. Je le pris par les deux épaules avec moins de douceur encore que la première fois, et le renvoyai sur son tapis où il se laissa tomber parmi de douloureux gémissements :

— C'est de la tyrannie, murmura-t-il d'une voix plaintive. Tu veux donc que ton malheureux filleul vienne allonger la liste des enfants martyrs...

— Je n'ai pas de temps à perdre; je ne discute pas sur des âneries. Voici ma dernière proposition... Puisque nous sommes au jeudi et que tu n'as pas classe, pour l'expiation de mes péchés, je t'amène en auto... Je pars dans quelques minutes. Je vais à une douzaine de lieues d'ici, au village de Kergoff, où je suis appelé pour une affaire assez importante. Kergoff est au bord de la mer. Si tu t'ennuies pendant que je travaillerai, tu iras voir les rochers qui sont superbes; tu tâcheras seulement de ne pas te casser les jambes... non pas pour toi, mais parce que cela risquerait de contrarier ta mère...

Jacques s'était relevé d'un bond :

— Ah! chouette, alors! Tu m'amènes en auto! Tu es un type évase! J'en ai de la veine, d'avoir un chic parrain comme toi...

— Il n'y a pas encore deux minutes, j'étais un bourreau d'enfants... Tu manques un peu de suite dans les idées... Je te rappelle des conditions que tu connais déjà, mais que tu observes mal : tu te tiendras sagement dans ton coin; tu ne toucheras à rien; et quand tu verras une auto devant nous, tu n'exciteras pas le chauffeur à la dépasser...

Mais Jacques n'était déjà plus là :

— Maryvonne, hurlait-il dans la cuisine, je pars en auto avec mon parrain... Comment avez-vous pu vivre sans auto, Maryvonne? Je vais à la grève... Ce soir, j'aurai faim, Maryvonne! L'air de la mer ouvre l'appétit... Il faut que vous me prépariez un dîner succulent!

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, Jacques! Vous n'êtes, ici, jamais mort de faim;... allez non plus!... Alors, vous partez pour toute la journée?... Merci, bonne mère sainte Anne, merci de tout mon cœur!

Jacques aurait peut-être répliqué que sa reconnaissance pour la patronne de la Bretagne n'était pas inférieure à celle de Marie-Yvonne; mais il entendit une trompe d'automobile, et ne résista point à un appel aussi pressant. Il arracha son bonnet basque à un porte-manteaux, descendit les escaliers en quatre bonds au risque de se rompre quatre fois le cou, traversa au galop le petit jardin qui nous sépare de la rue, et tomba devant l'auto, encore en marche, avec un tel bonheur que, si le chauffeur n'avait pas eu la présence d'esprit de braquer brusquement sa direction, Jacques eût été écrasé.

Il ne s'émut pas pour si peu.

Lorsque j'arrivai moi-même quelques minutes plus tard, je trouvai Jacques installé à la place du chauffeur, les pieds sur les pédales, la main droite au volant, la main gauche sur le levier de changement de vitesse, et se donnant l'illusion du bonheur parfait; mais le moteur avait été arrêté.

— Parrain, je reste auprès du chauffeur, je vais apprendre à conduire...

— Tu vas venir avec moi, dans le fond de la voiture; je suis pressé; et il te reste encore plusieurs années pour préparer ton examen de chauffeur, qui n'est pas le plus urgent...

— Mais, parrain...

— Il n'y a pas de mais... Monte près de moi, ou ne pars pas! Au choix, ... et vivement!

— La ruine de toutes mes espérances, murmura Jacques, en obéissant d'un air boudeur.

Rendons à Jacques cette justice qu'il ignore la véritable bouderie; ses mines les plus renfrognées ne durent guère; et d'ailleurs les heures d'auto sont chose trop précieuse pour être inutilement gâchées. Nous étions à peine sortis des rues de notre petite ville que Jacques, les yeux rivés sur le compteur, se livrait corps et âme aux joies pures de la vitesse:

— Soixante-dix, ... quatre-vingts!... Ah! je voudrais faire du cent! Le cent à l'heure, que c'est beau!

Mais la route devenait fort sinueuse, et le chauffeur était prudent. L'aiguille du compteur tomba bientôt à quarante, et même à trente. Jacques s'effondra sur les coussins:

— Quelle misère! dit-il, trente à l'heure... Une vitesse digne des rois fainéants!

— Tu manques de respect à ces monarques vénérables... Ils faisaient du cinq, ou plus probablement du quatre, ... au maximum!... Trente à l'heure, ... tu ne soupçonnes pas que, lorsque j'avais ton âge, trente à l'heure me paraissait une vitesse folle, et qu'atteignaient seulement les chemins de fer lointains, où je ne montais pas plus de deux ou trois fois par an...

— Toi aussi, parrain, tu fais comme Maryvonne... Tu te moques de moi!

— Cela m'arrive quelquefois, lorsque tu le mérites... Mais je suis aujourd'hui d'un sérieux imperturbable... Quant à Maryvonne, l'ironie n'est pas dans sa manière. La brave femme est tout à fait incapable de se moquer de qui que ce soit... Elle peut, à la rigueur, rabrouer mon filleul...

— Elle ne s'en prive guère, constata Jacques avec une légère amertume.

— ... rabrouer mon filleul, qui n'est pas indigne d'un pareil traitement, mais elle ne saurait se moquer de lui; elle ne se moque de personne, je te le répète; c'est un point sur lequel tu es aussi bien fixé que moi...

A ce moment, l'attention de Jacques fut vivement détournée par une escadrille d'hydravions, qui passaient au-dessus de nous; ils volaient très bas et leurs moteurs faisaient un fracas assourdissant. Jacques se pencha à la fenêtre de l'auto, et les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils aient disparu à l'horizon:

— Ah! s'écria-t-il, voilà l'idéal! L'auto, comparée à l'avion, ce n'est que de la petite bière! Deux cents, trois cents, quatre cents à l'heure, ... bientôt mille, ... tu verras... Comme ce doit être amusant de vivre à des vitesses pareilles... Alors, tu penses sérieusement que Maryvonne ne se payait pas ma tête? C'est tellement invraisemblable ce qu'elle m'a raconté!

— Voyons ces invraisemblances... Tu n'as pas encore lu Boileau; cela viendra d'ailleurs...

— Maryvonne prétend qu'elle avait quarante ans quand elle est montée en chemin de fer pour la première fois: c'était pour aller en pèlerinage à Lourdes. Elle prétend avoir connu une époque où il n'y avait pas d'avions, où il n'y avait pas d'autos, où il n'y avait même pas de bicyclettes, où l'on ne connaissait ni le cinéma, ni le téléphone, ni la T. S. F... Tu crois cela, toi?... Quel drôle de temps! Personne ne pouvait bouger... Quelle triste existence on devait mener!

L'auto s'arrêta net sur un brusque coup de frein. Nous venions d'éviter, de justesse, une collision avec une autre voiture qui, à un carrefour, débouchait sur notre gauche, et dont le chauffeur méprisait les prescriptions du code de la route. Jacques, qui gesticulait beaucoup, alla s'écraser légèrement le nez sur le dossier de son siège.

— Quelle guigne! déclara-t-il en se redressant, pas même un tout petit accident! J'aurais tant voulu avoir un tout petit accident...

— Tu tiens particulièrement à te casser la figure?

— Mais non, parrain, tu ne veux pas comprendre! Un tout petit accident où personne ne serait blessé et où les deux autos pourraient continuer leur route après avoir été un tout petit peu amochées, ... pour voir comment cela se passe...

— Bref, un accident sur mesure... L'émotion sans le risque, comme la science sans le travail et le succès sans l'effort... Ta douce conception de la vie te ménage, je le crains, quelques désillusions assez rudes... Demande seulement à Maryvonne ce qu'elle en pense, elle qui, depuis plus d'un demi-siècle, se contente de peiner sans autre joie que celle du devoir accompli...

— Elle est trop vieux jeu, répliqua Jacques sans sourciller... surtout puisque tu m'affirmes que ce qu'elle m'a raconté est vrai...

— Voilà le grand argument lâché! Maryvonne est trop vieux jeu... Mais alors, ton parrain, qui, pour être plus jeune que Maryvonne d'une quinzaine d'années, n'en a pas moins connu les mêmes conditions d'existence qu'elle, il est aussi trop vieux jeu?

Jacques évita avec soin de répondre à une question aussi embarrassante, et préféra interroger:

— Toi, parrain! Tu prétends avoir connu un temps où il n'y avait ni autos, ni bicyclettes? Tu dis cela sérieusement?

— Le plus sérieusement du monde! J'avais huit ou neuf ans quand les bicyclettes ont fait leur apparition, au moins dans notre petite ville. J'ai même connu le bicycle, ancêtre pittoresque et vénérable de la bicyclette. La grande roue, que les pédales faisaient mouvoir directement, avait plus d'un mètre et demi de diamètre, l'autre cinquante centimètres; il n'y avait ni chaîne, ni pignons dentés; pas de transmission, pas de multiplication; on ne montait pas sans quelque exercice d'acrobatie sur cet instrument; on en descendait par contre, mais sur la tête, avec une inquiétante rapidité... Toi qui aimes les accidents...

— Heu! fit Jacques, les accidents pas dangereux...

— C'est un peu contradictoire; mais passons... Quand je suis allé à Paris pour la première fois, et j'avais alors à peu près ton âge, les autos n'existaient pas, et les omnibus archaïques, qui ont aujourd'hui complètement disparu et qui nous sembleraient des curiosités de musée, étaient tout simplement entraînés par des chevaux. Le seul moyen de transport particulier était le fiacre, vulgairement appelé sapin, dont le cocher avait pour caractéristiques essentielles d'être mal rasé et de porter un haut de forme de tôle d'un gris verdâtre, poussiéreux l'été et délavé l'hiver. Un cocher s'appelait automédon en style noble, et collignon en style vulgaire...

— Automédon, remarqua Jacques; il était tout de même question d'auto...

— En rien... Le premier Automédon fut le cocher célèbre de je ne sais plus qui, ... d'Achille peut-être, en tout cas d'un Grec, et Grec lui-même. Il n'y a pas d'autre rapport que celui de la racine... Quant à notre petite ville, j'étais déjà un jeune homme quand les autos y ont fait leur apparition; j'y ai vu installer le chemin de fer; et, au temps de mon enfance, la gare la plus rapprochée était à vingt kilomètres: nous pouvions passer pour des privilégiés. Tu vois que, tout compte fait, je dois te paraître aussi vieux jeu que Maryvonne, s'il suffit pour mériter cette épithète d'avoir vu naître et se développer les moyens rapides de transport et de communication... Allons, avoue... Tu me places généreusement dans le domaine de la préhistoire?...

Mais Jacques n'avait pas, soit que ma maigre science en imposât encore à sa jeune ignorance, soit qu'il lui parût plus prudent de ménager cette divinité tutélaire qu'était son parrain, et de ne pas me traiter trop ouvertement de fossile. Pour la seconde fois, il éluda ma question:

— Enfin, comment vivait-on? On devait être bien malheureux?

— Pas plus qu'aujourd'hui; et je serais même tenté de dire: beaucoup moins. Je ne pense pas que les progrès matériels, dont le plus apparent est le progrès de la vitesse, aient une influence désastreuse sur le bonheur de l'humanité. Je me demande s'il n'est pas possible de prouver le contraire... Mais il y faudrait un long discours, dont je te fais grâce... La plupart des inventions modernes, qui sont devenues d'une application courante, concernent le mouvement et la vitesse: mouvement des personnes, autos, avions... mouvement des images: cinéma... mouvement des paroles et des sons: téléphone, T. S. F...; et même mouvement des projectiles, comme la dernière guerre l'a démontré... Nous nous agitions beaucoup plus qu'autrefois; voilà qui est sûr... Que nous en soyons plus heureux, surtout que nous en soyons meilleurs, c'est une autre affaire... Le cinéma et la morale ne marchent pas toujours dans le même sens...

Ces considérations, solennelles et banales, n'eurent d'autre résultat que de faire bâiller Jacques, qui n'y mit au surplus aucune discrétion. Il était évident que les généralités sur la civilisation contemporaine, ses avantages et ses inconvénients, ses beautés et ses tares ne l'intéressaient guère, et qu'il ne se préoccupait que d'un seul point: comment son parrain avait-il pu se passer des ultimes perfectionnements de la vie moderne? Était-il possible qu'un homme d'aujourd'hui ait perdu sa jeunesse dans une époque aussi voisine de la barbarie?

— En résumé, conclut-il, de ton temps rien ne bougeait, ni les hommes, ni les choses...

— Nous te semblons des mollusques attachés à leur rocher?

— Pas tout à fait, parrain, pas tout à fait...

— Tu es bien généreux de ne penser qu'à une assimilation partielle... Mais puisque tu as la bonté de te lamenter sur mon triste sort, je tiens à consoler ta brave petite âme... Je ne regrette nullement d'avoir vécu à la fois au temps des diligences et au temps des autos...

— Tu as connu les diligences! s'exclama Jacques qui redevenait incrédule.

— Sur de faibles parcours, il est vrai, mais je les ai connues. On mettait quatre heures à franchir une distance qui se brûle aujourd'hui en trente-cinq minutes; on montait toutes les côtes au pas, et, si d'aventure la côte était longue, ce qui arrive souvent en Bretagne, rien n'empêchait les voyageurs de descendre pour se dégourdir un peu les jambes. En quatre heures, le cocher avait soif plus de quatre fois, et il faisait halte, respectueusement, à tous les débits, ce qui ne contribuait pas à augmenter la vitesse...

— Et tu dis que tu regrettes les diligences? Tu voudrais y revenir?

— Je ne dis pas cela; n'exagérons rien. Je dis seulement qu'il ne me déplait pas d'avoir vu ces véhicules vénérables, et qu'ils m'ont donné autant de joie, lorsque j'étais enfant, que les autos ne t'en ont donné à toi-même... Un voyage de quarante kilomètres était une véritable expédition, relativement rare; j'y pensais quinze jours avant et deux mois après. Sans doute, à ton âge, je connaissais beaucoup moins de pays que toi; mais ce que je connaissais, je le connaissais beaucoup mieux. Je crains que cette rançon-là ne soit précisément, et dans tous les domaines, ce qui est grave, la rançon de la vitesse... de la vitesse vers laquelle semblent tendre aujourd'hui les aspirations effrénées de la moitié au moins de l'humanité... Je sais que je vais te paraître vieux jeu, quoique tu n'aies pas le courage de l'avouer; mais il n'importe...

Jacques bâilla de nouveau, sans doute pour m'avertir, aussi

charitablement que possible, qu'il valait mieux ne pas insister...

— Tiens, parrain, s'écria-t-il, nous arrivons, voilà la mer! C'est magnifique!

Sur ce thème, nous étions d'accord. Je pensais cependant que cette côte de Bretagne, rude et sauvage, battue sans cesse par les flots, découpée en tous sens par des caps et des presqu'îles, semée de récifs, et où les arbres ne parvenaient pas à prendre racine parmi de continues tempêtes, me paraissait singulièrement plus majestueuse au temps de mon enfance, lorsqu'elle n'avait pas encore été « embellie » par la construction d'innombrables villas de baigneurs : *laudator temporis acti*... décidément, je vieillissais... Mais je ne jugeai pas indispensable de confier à Jacques de telles réflexions... D'ailleurs l'auto s'arrêtait...

Je renouvelai à mon filleul des conseils de prudence pour ses excursions dans les rochers de Kergoff. Mais je sus que ces conseils avaient été plus inutiles encore que d'habitude, parce que Jacques avait passé son temps à interviewer le chauffeur sur le fonctionnement de l'auto et à se faire donner une leçon de conduite.

Le retour fut silencieux : Jacques dormait. Il fit, comme il l'avait annoncé, le plus grand honneur au dîner de Marie-Yvonne. Après quoi, il alla, selon son usage, faire briller aux yeux de la vieille femme ses connaissances nouvelles :

— Maryvonne, si le différentiel d'une auto n'existait pas, savez-vous ce qui se passerait dans un tournant?

— Je vais au sermon ce soir, Jacques, et j'entends la cloche sonner. Je n'ai pas le temps d'écouter vos sornettes.

— Vous vous casseriez la tête, Maryvonne, ce qui serait vraiment dommage...

— Je suis allée si rarement en auto... Je n'y tiens pas du tout...

— Il suffit d'une fois, Maryvonne! Soyez reconnaissante au différentiel, qui vous a sauvé la vie...

Mais déjà Marie-Yvonne cherchait son livre de prières, et Jacques perdait, sans aucun profit pour personne, sa science et son temps.

ALEXANDRE MASSERON.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES